PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

DEC 19 1935

REVUE DE PARIS

1er DÉCEMBRE 1935

PAUL VALÉRY. *Le Philosophe et la Jeune Parque.* 481
JEAN GIRAUDOUX. *La Guerre de Troie n'aura pas lieu.* 484
JACQUES CHARDONNE. *Porcelaine de Limoges.* — II. . . 553
FRANÇOIS DE BONDY. *Les Maisons de Jeu* 582
GEORGES OUDARD. *La Situation en Roumanie.* . . . 600
M. DE POURICHKÉVITCH. *Judith.* — III 626
BERTRAND DE JOUVENEL. *Le Front paysan* 652
ALEXANDRE ARNOUX. *Le Cinéma* 664
HENRY BIDOU. *Le Mouvement littéraire* 674
PAUL ALFASSA. *De Van Eyck à Bruegel* 683
ALBERT FLAMENT. *Tableaux de Paris* 697

MARCEL THIÉBAUT : *Parmi les Livres.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

42e ANNÉE NUMÉRO 23

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

De la chronique de la *Revue de Paris* de décembre 1835 nous extrayons ces quelques nouvelles d'une actualité séculaire :

— *La candidature de M. Molé qui se présente à l'Académie française concurremment avec M. Hugo, préoccupe quelques esprits. Il fut un temps où les amis et disciples de M. Hugo se fussent interposés entre leur maître et les portes du temple académique, qui représentait, pour eux, une véritable apostasie. Aujourd'hui, ce sont des questions oiseuses, des débats de rhéteur. L'Académie ne représentant plus que douze cents francs de pension, l'homme de lettres réclame avant le grand seigneur, cela est tout naturel. La religion poétique de M. Victor Hugo s'est adoucie, elle fait des démarches, voilà le grand point...*

— *M. Dumas a obtenu, dit-on, une audience du pape. Un journal annonce que Notre Saint-Père lui a conféré une bulle que ce célèbre dramaturge n'a trouvé moyen de se faire expliquer qu'à Florence, attendu qu'à Rome les* porporati *n'avaient pas voulu le prendre sur eux. Cette bulle permet à M. Dumas l'usage de la viande les mercredis des Quatre-temps.*

— *Il se fabrique chaque année à cette époque une foule d'*annuaires keepsake, landscape. *Voici quel est en général le procédé dont on se sert pour fabriquer cette marchandise de contrebande. On fait venir de Londres des planches d'acier déjà fatiguées par un tirage considérable; on coupe au hasard avec des ciseaux, à l'insu des auteurs, une page de Chateaubriand, des vers de Lamartine; on fait relier le tout en maroquin gaufré, et l'on a un je ne sais quoi de parfaitement niais, et immédiatement au-dessous des devises de la rue des Lombards. Cette exploitation littéraire ne peut se prévaloir de l'exemple de l'Angleterre; là tout est original, la gravure et le texte. Il est vrai que les* keepsake *français ont aussi leurs originaux, débris infortunés de l'*Almanach des Muses, *et l'ordre alphabétique amène naturellement M. Charles Malo à côté de Chateaubriand, M. Lesguillon à côté de Lamartine. Nous ne sommes d'ailleurs ici que les échos de l'ennui qu'inspire à chacun cette lecture nauséabonde. Il est positif que la vente de ces recueils est en complet discrédit, et qu'il faudra désormais chercher ailleurs les cadeaux de nouvelle année.*

— *La semaine a vu un bal d'artistes, le bal costumé de M. Camille Rogier. M. Rogier, dont le burin accompagne les éditions nouvelles de M. Victor Hugo, avait réuni un fort grand nombre de littérateurs et de peintres dans la petite rue du Doyenné. Le bal et le souper étaient d'une gaieté folle; tous les costumes s'y coudoyaient, depuis celui du* Tyran de Padoue *jusqu'à* Robert Macaire.

— *La grande nouvelle de cette semaine, la nouvelle inouïe, inattendue, lamentable, c'est l'incendie du palais de Hatfield, à vingt milles de Londres, cet Hatfield-House, magnifique résidence du marquis de Salisbury. L'aspect baronnial d'Hatfield-House, son architecture hérissée de tours, de tourelles et d'ornements en saillie, dans le goût du XVI*e *siècle, ses fenêtres de formes et de couleurs variées, comme autant de bigarrures et de lignes capricieuses, ses groupes vénérables de chênes, plus âgés de quelques siècles que le château lui-même, qui fut pourtant la résidence d'Élisabeth avant son avènement au trône; tout concourait à faire d'Hatfield-House un manoir unique dans son genre, bien fait pour éterniser les souvenirs de ce règne galant et cérémonieux de la* bonne sœur de Marie.

LE PHILOSOPHE
ET LA « JEUNE PARQUE »

Cette sorte de fable a été écrite pour servir de Préface aux « Commentaires de la Jeune Parque » par Alain.

La Jeune Parque, un jour, trouva son Philosophe :

« Ah, dit-Elle, de quelle étoffe
Je saurai donc mon être fait!...
A plus d'un je produis l'effet
D'une personne tout obscure;
Chaque mortel qui n'a point cure
De songer ni d'approfondir,
Au seul nom que je porte a tôt fait de bondir.
Quand ce n'est la pitié, j'excite la colère,
Et parmi les meilleurs esprits
S'il est quelqu'un qui me tolère,
Le reste tient qu'il s'est mépris.
Ces gens disent qu'il faut qu'une muse ne cause
Non plus de peines qu'une rose :
Qui la respire a purement plaisir!
Mais les amours sont les plus précieuses
Qu'un long labeur de l'âme et du désir
Mène à leurs fins délicieuses.
Aux cœurs profonds ne suffit point
D'un regard, qu'un baiser rejoint,

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

Pour qu'on vole au plus vif d'une brève aventure!...
Non... L'objet vraiment cher s'orne de vos tourments,
Vos yeux en pleurs lui voient des diamants,
L'amère nuit en fait la plus tendre peinture.
C'est pourquoi je me garde et mes secrets charmants.
Mon cœur veut qu'on me force, et vous refuse, Amants,
Que rebutent les nœuds de ma belle ceinture.
Mon Père l'a prescrit : j'appartiens à l'effort.
Mes ténèbres me font maîtresse de mon sort,
Et ne livrent enfin qu'à l'heureux petit nombre
Cette innocente MOI que fait frémir son ombre
Cependant que l'Amour ébranle ses genoux.

Certes, d'un grand désir je fus l'œuvre anxieuse;
Mais je ne suis en moi pas plus mystérieuse
Que le plus simple d'entre vous...
Mortels, vous êtes chair, souvenance, présage;
Vous fûtes; vous serez; vous portez tel visage :
Vous êtes tout; vous n'êtes rien,
Supports du monde et roseaux que l'air brise,
Vous VIVEZ!.. Quelle surprise!...
Un mystère est tout votre bien,
Et cet arcane en vous s'étonnerait du mien?

Que seriez-vous, si vous n'étiez mystère?
Un peu de songe sur la terre,
Un peu d'amour, de faim, de soif, qui font des pas
Dont aucun ne fuit le trépas,
Et vous partageriez le pur destin des bêtes
Si les Dieux n'eussent mis comme un puissant ressort
Au plus intime de vos têtes,
Le grand don de ne rien comprendre à votre sort.
« *Qui suis-je?* » dit au jour le vivant qui s'éveille
Et que redresse le soleil;
« *Où vais-je?* » fait l'esprit qu'immole le sommeil,
Quand la nuit le recueille en sa propre merveille.
Le plus habile est piqué de l'abeille,
Dans l'âme du moindre homme un serpent se remord;
Un sot même est orné d'énigmes par la mort

Qui le pare et le drape en personnage grave,
Glacé d'un tel secret qu'il en demeure esclave.
Allez!... Que tout fût clair, tout vous semblerait vain.
Votre ennui peuplerait un univers sans ombre
D'une impassible vie aux âmes sans levain.
Mais quelque inquiétude est un présent divin.
L'espoir qui dans vos yeux brille sur un seuil sombre
Ne se repose pas sur un monde trop sûr;
De toutes vos grandeurs le principe est obscur.
Les plus profonds humains, incompris de soi-mêmes,
D'une certaine nuit tirent des biens suprêmes
Et les très purs objets de leurs nobles amours :
Un trésor ténébreux fait l'éclat de vos jours;
Un silence est la source étrange des poèmes.

Connaissez donc en vous le fond de mon discours :
C'est de vous que j'ai pris l'ombre qui vous éprouve.
Qui s'égare en soi-même aussitôt me retrouve.
Dans l'obscur de la vie où se perd le regard,
Le Temps travaille, la Mort couve;
Une parque y songe à l'écart.
C'est MOI!... Tentez d'aimer cette jeune rebelle :
Je suis noire, mais je suis belle,
Comme chante l'amante, au Cantique du Roi,
Et si j'inspire quelque effroi,
Poème que je suis, à qui ne peut me suivre,
Quoi de plus prompt que de fermer un livre?
C'est ainsi que l'on se délivre
De ces écrits si clairs qu'on n'y trouve que soi.

PAUL VALÉRY

LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU

PREMIER ACTE

Terrasse d'un rempart dominé par une terrasse et dominant d'autres remparts.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDROMAQUE, CASSANDRE

ANDROMAQUE. — La guerre de Troie n'aura pas lieu, Cassandre.

CASSANDRE. — Je te tiens un pari, Andromaque.

ANDROMAQUE. — Cet envoyé des Grecs a raison. On va bien le recevoir. On va bien lui envelopper sa petite Hélène, et on la lui rendra.

CASSANDRE. — On va le recevoir grossièrement. On ne lui rendra pas Hélène. Et la guerre de Troie aura lieu.

ANDROMAQUE. — Oui, si Hector n'était pas là ... Mais il arrive, Cassandre, il arrive! Tu entends ses trompettes... En cette minute, il entre, dans la ville, victorieux. Je pense qu'il aura son mot à dire. Quand il est parti, voilà trois mois, il m'a juré que cette guerre était la dernière.

CASSANDRE. — C'était la dernière. La suivante l'attend.

ANDROMAQUE. — Cela ne te fatigue pas de ne voir et de ne prévoir que l'effroyable?

CASSANDRE. — Je ne vois rien, Andromaque. Je ne prévois rien. Je tiens seulement compte de deux bêtises, celle des hommes et celle des éléments.

ANDROMAQUE. — Tu tombes mal pour les éléments. C'est eux qui m'ont donné Hector. Ce sont les flots au bain qui un jour nous ont roulés ensemble au rivage.

CASSANDRE. — Oui... Ils s'entraînent parfois sur les corps vivants.

ANDROMAQUE. — Pourquoi la guerre aurait-elle lieu? Pâris ne tient plus à Hélène. Hélène ne tient plus à Pâris.

CASSANDRE. — Il s'agit bien d'eux.

ANDROMAQUE. — Il s'agit de quoi?

CASSANDRE. — Pâris ne tient plus à Hélène. Hélène ne tient plus à Pâris! Tu as vu le destin s'intéresser à des phrases négatives?

ANDROMAQUE. — Je ne sais pas ce qu'est le destin.

CASSANDRE. — Je vais te le dire. C'est simplement la forme accélérée du temps. C'est épouvantable.

ANDROMAQUE. — Je ne comprends pas les abstractions.

CASSANDRE. — A ton aise. Ayons recours aux métaphores. Figure-toi un tigre. Tu la comprends, celle-là? C'est la métaphore pour jeunes filles. Un tigre qui dort?

ANDROMAQUE. — Laisse-le dormir.

CASSANDRE. — Je ne demande pas mieux. Mais ce sont les affirmations qui l'arrachent à son sommeil. Depuis quelque temps, Troie en est pleine.

ANDROMAQUE. — Pleine de quoi?

CASSANDRE. — De ces phrases qui affirment que le monde et la direction du monde appartiennent aux hommes en général, et aux Troyens ou Troyennes en particulier...

ANDROMAQUE. — Je ne te comprends pas.

CASSANDRE. — Hector en cette heure rentre dans Troie?

ANDROMAQUE. — Oui. Hector en cette heure revient à sa femme.

CASSANDRE. — Cette femme d'Hector va avoir un enfant?

ANDROMAQUE. — Oui, je vais avoir un enfant.

CASSANDRE. — Ce ne sont pas des affirmations, tout cela?

ANDROMAQUE. — Ne me fais pas peur, Cassandre.

UNE JEUNE SERVANTE *qui passe avec du linge.* — Quel beau jour, maîtresse!

CASSANDRE. — Ah oui? tu trouves?

LA JEUNE SERVANTE *qui sort.* — Troie touche aujourd'hui son plus beau jour de printemps.

CASSANDRE. — Jusqu'au lavoir qui affirme

ANDROMAQUE. — Oh! justement, Cassandre! Comment peux-tu parler de guerre en un jour pareil? Le bonheur tombe sur le monde.

CASSANDRE. — Une vraie neige.

ANDROMAQUE. — La beauté aussi. Vois ce soleil. Il s'amasse plus de nacre sur les faubourgs de Troie qu'au fond des mers. Toute maison de pêcheur, tout arbre n'est plus qu'un coquillage d'où sort un murmure. Si jamais il y a eu une chance de voir les hommes trouver un moyen pour vivre en paix, c'est aujourd'hui... Et pour qu'ils soient modestes... Et pour qu'ils soient immortels....

CASSANDRE. — Oui, les paralytiques qu'on a traînés devant les portes se sentent immortels.

ANDROMAQUE. — Et pour qu'ils soient bons... Vois ce cavalier de l'avant-garde se baisser sur l'étrier pour caresser un chat dans ce créneau... Nous sommes peut-être aussi au premier jour de l'entente entre l'homme et les bêtes.

CASSANDRE. — Tu parles trop. Le destin s'agite, Andromaque.

ANDROMAQUE. — Il s'agite dans les filles qui n'ont pas de mari. Je ne te crois pas.

CASSANDRE. — Tu as tort. Ah! Hector rentre dans la gloire chez sa femme adorée... Il ouvre un œil... Ah! les hémiplégiques se croient immortels sur leurs petits bancs... Il s'étire... Ah! Il est aujourd'hui une chance pour que la paix s'installe sur le monde... Il se pourlèche... Et Andromaque va avoir un fils! Et les cuirassiers se baissent maintenant sur l'étrier pour caresser les matous dans les créneaux... Il se met en marche.

ANDROMAQUE. — Tais-toi!

CASSANDRE. — Et il monte sans bruit les escaliers du palais. Il pousse du mufle les portes... Le voilà... Le voilà.

LA VOIX D'HECTOR. — Andromaque!

ANDROMAQUE. — Tu mens!... C'est Hector!
CASSANDRE. — Qui t'a dit autre chose?

SCÈNE DEUXIÈME

ANDROMAQUE, CASSANDRE, HECTOR

ANDROMAQUE. — Hector!
HECTOR. — Andromaque!... (*Ils s'étreignent.*) A toi aussi bonjour, Cassandre! Appelle-moi Pâris, veux-tu. Le plus vite possible. (*Cassandre s'attarde.*) Tu as quelque chose à me dire?
ANDROMAQUE. — Ne l'écoute pas!... Quelque catastrophe!
HECTOR. — Parle!
CASSANDRE. — Ta femme porte un enfant.

SCÈNE TROISIÈME

ANDROMAQUE, HECTOR

Il l'a prise dans ses bras, l'a amenée au banc de pierre, s'est assis près d'elle. Court silence.

HECTOR. — Ce sera un fils, une fille?
ANDROMAQUE. — Qu'as-tu voulu créer en l'appelant?
HECTOR. — Mille garçons... Mille filles...
ANDROMAQUE. — Pourquoi? Tu croyais étreindre mille femmes?... Tu vas être déçu. Ce sera un fils, un seul fils.
HECTOR. — Il y a toutes les chances pour qu'il en soit un... Après les guerres, il naît plus de garçons que de filles.
ANDROMAQUE. — Et avant les guerres?
HECTOR. — Laissons les guerres, et laissons la guerre... Elle vient de finir. Elle t'a pris un père, un frère, mais ramené un mari.
ANDROMAQUE. — Elle est trop bonne. Elle se rattrapera.
HECTOR. — Calme-toi. Nous ne lui en laisserons plus l'occasion. Tout à l'heure, en te quittant, je vais solennellement, sur la place, fermer les portes de la guerre. Elles ne s'ouvriront plus.
ANDROMAQUE. — Ferme-les. Mais elles s'ouvriront. Je peux même te dire le jour.

HECTOR. — Dis-le moi. Un guerrier renseigné en vaut deux.

ANDROMAQUE. — Quand les blés seront dorés et pesants, la vigne surchargée, les demeures pleines de couples.

HECTOR. — Et la paix à son comble, sans doute?

ANDROMAQUE. — Oui. Et mon fils robuste et éclatant. (*Hector l'embrasse.*)

HECTOR. — Ton fils peut être lâche. C'est une sauvegarde.

ANDROMAQUE. — Il ne sera pas lâche. Mais je lui aurai coupé l'index de la main droite.

HECTOR. — Si toutes les mères coupent l'index droit de leur fils, les armées de l'univers se feront la guerre sans index... Et si elles lui coupent la jambe droite, les armées seront unijambistes... Et si elles lui crèvent les yeux, les armées seront aveugles, mais il y aura des armées, et dans la mêlée elles se chercheront le défaut de l'aine, ou la gorge, à tâtons...

ANDROMAQUE. — Je le tuerai plutôt.

HECTOR. — Voilà la vraie solution maternelle des guerres.

ANDROMAQUE. — Ne ris pas. Je peux encore le tuer avant sa naissance.

HECTOR. — Tu ne veux pas le voir une minute, juste une minute? Après, tu réfléchiras... Voir ton fils.

ANDROMAQUE. — Le tien seul m'intéresse. C'est parce qu'il est de toi, c'est parce qu'il est toi que j'ai peur. Tu ne peux t'imaginer combien il te ressemble. Dans ce néant où il est encore, il a déjà apporté tout ce que tu as mis dans notre vie courante. Il y a tes tendresses, tes silences. Si tu aimes la guerre, il l'aimera... Aimes-tu la guerre?

HECTOR. — Pourquoi cette question?

ANDROMAQUE. — Avoue que certains jours tu l'aimes.

HECTOR. — Si l'on aime ce qui vous délivre de l'espoir, du bonheur, des êtres les plus chers...

ANDROMAQUE. — Tu ne crois pas si bien dire... On l'aime.

HECTOR. — Si l'on se laisse séduire par cette petite délégation que les dieux vous donnent à l'instant du combat...

ANDROMAQUE. — Ah? Tu te sens un dieu, à l'instant du combat?

HECTOR. — Très souvent moins qu'un homme... Mais parfois, à certains matins, on se relève du sol allégé, étonné, mué. Le corps, les armes ont un autre poids, sont d'un autre alliage.

On est invulnérable. Une tendresse vous envahit, vous submerge, la variété de tendresse des batailles : on est tendre parce qu'on est impitoyable; ce doit être en effet la tendresse des dieux. On avance vers l'ennemi lentement, presque distraitement. Un cheval au loin hennit. On pense tendrement à la race des chevaux. Une touffe d'épis se balance dans l'aurore. On caresse les épis du javelot, du dos du javelot. On s'en voudrait de blesser un épi!... Et l'on évite aussi d'écraser le scarabée. Et l'on chasse le moustique sans l'abattre. Jamais l'homme n'a plus respecté la vie sur son passage... Puis l'adversaire arrive, écumant, terrible. On a pitié de lui, on voit en lui, derrière sa bave et ses yeux blancs, toute l'impuissance et tout le dévouement du pauvre fonctionnaire humain qu'il est, du pauvre mari et gendre, du pauvre cousin germain, du pauvre amateur de raki et d'olives qu'il est. On a de l'amour pour lui. On aime sa verrue sur sa joue, son nez mal mouché, sa taie dans son œil. On l'aime... Mais il insiste... Alors on le tue.

ANDROMAQUE. — Et l'on se penche en dieu sur ce pauvre corps; mais on n'est pas dieu, on ne rend pas la vie.

HECTOR. — On ne se penche pas. D'autres vous attendent. D'autres avec leur écume et leurs regards de haine. D'autres pleins de familles, d'olives, de paix.

ANDROMAQUE. — Alors on les tue?

HECTOR. — On les tue. C'est la guerre.

ANDROMAQUE. — Tous, on les tue?

HECTOR. — Cette fois nous les avons tués tous. A dessein. Parce que leur peuple était vraiment la race de la guerre, parce que c'est par lui que la guerre subsistait et se propageait en Asie. Un seul a échappé.

ANDROMAQUE. — Dans mille ans, tous les hommes seront les fils de celui-là. Sauvetage inutile d'ailleurs... Mon fils aimera la guerre, car tu l'aimes.

HECTOR. — Je crois plutôt que je la hais... Je ne l'aime plus.

ANDROMAQUE. — Comment arrive-t-on à ne plus aimer ce que l'on adorait? Raconte. Cela m'intéresse.

HECTOR. — Tu sais, quand on a découvert qu'un ami est menteur? De lui tout sonne faux, alors, même ses vérités... Cela semble étrange à dire, mais la guerre m'avait promis la bonté, la générosité, le mépris des bassesses. Je croyais lui

devoir mon ardeur et mon goût à vivre, et toi-même... et jusqu'à cette dernière campagne, pas un ennemi que je n'aie aimé...

ANDROMAQUE. — Tu viens de le dire : on ne tue bien que ce qu'on aime.

HECTOR. — Et tu ne peux savoir comme la gamme de la guerre était accordée pour me faire croire à sa noblesse. Le galop nocturne des chevaux, le bruit de vaisselle à la fois et de soie que fait le régiment d'hoplites se frottant contre la tente, le cri du faucon au-dessus de la compagnie étendue et aux aguets, tout avait sonné jusque-là si juste, si merveilleusement juste.

ANDROMAQUE. — Et la guerre a sonné faux, cette fois?

HECTOR. — Pour quelle raison? Est-ce l'âge? Est-ce simplement cette fatigue du métier dont parfois l'ébéniste sur son pied de table se trouve tout à coup saisi, qui un matin m'a accablé, au moment où, penché sur un adversaire de mon âge, j'allais l'achever? Auparavant ceux que j'allais tuer me semblaient le contraire de moi-même. Cette fois j'étais agenouillé sur un miroir. Cette mort que j'allais donner, c'était un petit suicide. Je ne sais ce que fait l'ébéniste dans ce cas, s'il jette sa varlope, son vernis, ou s'il continue... J'ai continué. Mais de cette minute, rien n'est demeuré de la résonance parfaite. La lance qui a glissé contre mon bouclier a soudain sonné faux, et le choc du tué contre la terre, et, quelques heures plus tard, l'écroulement des palais. Et la guerre d'ailleurs a vu que j'avais compris. Et elle ne se gênait plus... Les cris des mourants sonnaient faux... J'en suis là.

ANDROMAQUE. — Tout sonnait juste pour les autres.

HECTOR. — Les autres sont comme moi. L'armée que j'ai ramenée hait la guerre.

ANDROMAQUE. — C'est une armée à mauvaises oreilles.

HECTOR. — A oreilles douteuses, oui, mais excellentes. Tu ne saurais t'imaginer combien soudain tout a sonné juste, voilà une heure, à la vue de Troie. Pas un régiment qui ne se soit arrêté d'angoisse à ce concert. Au point que nous n'avons osé entrer durement par les portes, nous nous sommes répandus en groupe autour des murs... C'est la seule tâche digne d'une vraie armée : faire le siège paisible de sa patrie ouverte.

ANDROMAQUE. — Et tu n'as pas compris que c'était là la pire fausseté? La guerre est dans Troie, Hector. C'est elle qui vous a reçus aux portes. C'est elle qui me donne à toi ainsi désemparée, et non l'amour.

HECTOR. — Que racontes-tu là?

ANDROMAQUE. — Ne sais-tu pas que Pâris a enlevé Hélène?

HECTOR. — On vient de me le dire... Et après?

ANDROMAQUE. — Et que les Grecs la réclament? Et que leur envoyé arrive aujourd'hui? Et que si on ne la rend pas, c'est la guerre?

HECTOR. — Pourquoi ne la rendrait-on pas? Je la rendrai moi-même.

ANDROMAQUE. — Pâris n'y consentira jamais.

HECTOR. — Pâris m'aura cédé dans quelques minutes. Cassandre me l'amène.

ANDROMAQUE. — Il ne peut te céder. Sa gloire, comme vous dites, l'oblige à ne pas céder. Son amour aussi, peut-être.

HECTOR. — C'est ce que nous allons voir. Cours demander à Priam s'il peut m'entendre à l'instant, et rassure-toi. Tous ceux des Troyens qui ont fait et peuvent faire la guerre ne veulent pas la guerre.

ANDROMAQUE. — Il reste tous les autres.

CASSANDRE. — Voilà Pâris.

Andromaque disparaît.

SCÈNE QUATRIÈME

CASSANDRE, HECTOR, PÂRIS

HECTOR. — Félicitations, Pâris. Tu as bien occupé notre absence.

PÂRIS. — Pas mal. Merci.

HECTOR. — Alors? quelle est cette histoire d'Hélène?

PÂRIS. — Hélène est une très gentille personne. N'est-ce pas, Cassandre?

CASSANDRE. — Assez gentille.

PÂRIS. — Assez gentille.

PÂRIS. — Pourquoi ces réserves, aujourd'hui? Hier encore tu disais que tu la trouvais très jolie.

CASSANDRE. — Elle est très jolie, mais assez gentille.

PÂRIS. — Elle n'a pas l'air d'une gentille petite gazelle?

CASSANDRE. — Non.

PÂRIS. — C'est toi-même qui m'as dit qu'elle avait l'air d'une gazelle.

CASSANDRE. — Je m'étais trompée. J'ai revu une gazelle depuis.

HECTOR. — Vous m'ennuyez avec vos gazelles. Elle ressemble si peu à une femme que cela?

PÂRIS. — Oh! ce n'est pas le type de femme d'ici, évidemment.

CASSANDRE. — Quel est le type de femme d'ici?

PÂRIS. — Le tien, chère sœur. Un type effroyablement peu distant.

CASSANDRE. — Ta Grecque est distante en amour?

PÂRIS. — Écoute parler nos vierges ... Tu sais parfaitement ce que je veux dire. J'ai assez des femmes asiatiques. Leurs étreintes sont de la glu, leurs baisers des effractions, leurs paroles de la déglutition. A mesure qu'elles se déshabillent, elles ont l'air de revêtir un vêtement plus chamarré que tous les autres, la nudité, et aussi, avec leurs fards, de vouloir se décalquer sur nous. Et elles se décalquent. Bref, on est terriblement avec elles... Même au milieu de mes bras, Hélène est loin de moi.

HECTOR. — Très intéressant. Mais tu crois que cela vaut une guerre, de permettre à Pâris de faire l'amour à distance?

CASSANDRE. — Avec distance... Il aime les femmes distantes, mais de près.

PÂRIS. — L'absence d'Hélène dans sa présence vaut tout.

CASSANDRE. — Il a volé aussi aux Grecs leur raisonnement... Pousse-le plus loin : trouve sa présence dans son absence!

HECTOR. — Comment l'as-tu enlevée? Consentement ou contrainte?

PÂRIS. — Voyons, Hector. Tu connais les femmes aussi bien que moi. Elles ne consentent qu'à la contrainte. Mais alors avec enthousiasme.

HECTOR. — A cheval? Et laissant sous ses fenêtres cet amas de crottin qui est la trace des séducteurs?

PÂRIS. — C'est une enquête?

HECTOR. — C'est une enquête. Tâche pour une fois de répondre avec précision. Tu n'as pas insulté la maison conjugale, ni la terre grecque?

PÂRIS. — L'eau grecque, un peu. Elle se baignait...

CASSANDRE. — Elle est née de l'écume, quoi? La froideur est née de l'écume, comme Vénus.

HECTOR. — Tu n'as pas couvert la plinthe du palais d'inscriptions ou de dessins offensants, comme tu en es coutumier? Tu n'as pas lâché le premier sur les échos ce mot qu'ils doivent tous redire en ce moment au mari trompé.

PÂRIS. — Non. Ménélas était nu sur le rivage, occupé à se débarrasser l'orteil d'un crabe. Il a regardé filer mon canot comme si le vent emportait ses vêtements.

HECTOR. — L'air furieux?

PÂRIS. — Le visage d'un roi que pince un crabe n'a jamais exprimé la béatitude.

HECTOR. — Pas d'autres spectateurs?

PÂRIS. — Mes gabiers.

HECTOR. — Parfait.

PÂRIS. — Pourquoi parfait? Où veux-tu en venir?

HECTOR. — Je dis parfait, parce que tu n'as rien commis d'irrémédiable. En somme, puisqu'elle était déshabillée, pas un seul des vêtements d'Hélène, pas un de ses objets n'a été insulté. Le corps seul a été souillé. C'est négligeable. Je connais assez les Grecs pour savoir qu'ils tireront une aventure divine et tout à leur honneur, de cette petite reine grecque qui va à la mer, et qui revient tranquillement après quelques mois de sa plongée, le visage innocent.

CASSANDRE. — Nous garantissons le visage.

PÂRIS. — Tu penses, que je vais ramener Hélène à Ménélas!

HECTOR. — Nous ne t'en demandons pas tant, ni lui... L'envoyé grec s'en charge... Il la repiquera lui-même dans la mer, comme le piqueur de plantes d'eau, à l'endroit désigné. Tu la lui remettras dès ce soir.

PÂRIS. — Je ne sais pas si tu te rends très bien compte de la monstruosité que tu commets, en supposant qu'un homme a devant lui une nuit avec Hélène, et accepte d'y renoncer.

CASSANDRE. — Il te reste une après-midi avec Hélène.

HECTOR. — N'insiste pas. Nous te connaissons. Ce n'est pas la première séparation que tu acceptes.

PÂRIS. — Mon cher Hector, c'est vrai. Jusqu'ici, j'ai toujours accepté d'assez bon cœur les séparations. La séparation d'avec une femme, fût-ce la plus aimée, comporte un agrément que je sais goûter mieux que personne. La première promenade dans les rues de la ville au sortir de la dernière étreinte, la vue du petit visage de couturière tout frais, après le départ de l'amante adorée au nez rougi par les pleurs, le son du premier rire de blanchisseuse ou de fruitière, après les adieux enroués par le désespoir, constituent une jouissance à laquelle je sacrifie bien volontiers les autres. Un seul être vous manque, et tout est repeuplé. Tout est créé à nouveau pour vous, tout est à vous, et cela dans la liberté, la dignité, la paix de la conscience, car vous disposez de la suprême franchise : la franchise de l'homme qui a droit de regarder chaque femme en face, de suivre, si j'ose dire, chaque femme en face. Franchise, hélas, qui redevient hypocrisie au bout de quelques heures, dès que nous a fixé cette autre femme dont le départ seul nous redonnera vis-à-vis du monde la loyauté, la sincérité, et la bonne conscience... Oui, tu as bien raison, l'amour comporte des moments vraiment exaltants, ce sont les ruptures... Aussi ne me séparerai-je jamais d'Hélène, car avec elle j'ai l'impression d'avoir rompu avec toutes les autres femmes, et j'ai mille libertés et mille noblesses au lieu d'une.

HECTOR. — Parce qu'elle ne t'aime pas. Tout ce que tu dis le prouve.

PÂRIS. — Si tu veux. Mais je préfère à toutes les passions cette façon dont Hélène ne m'aime pas.

HECTOR. — J'en suis désolé. Mais tu la rendras.

PÂRIS. — Tu n'es pas le maître ici.

HECTOR. — Je suis ton aîné, et le futur maître.

PÂRIS. — Alors commande dans le futur. Pour le présent, j'obéis à notre père.

HECTOR. — Je n'en demande pas davantage! Tu es d'accord pour que nous nous en remettions au jugement de Priam?

PÂRIS. — Parfaitement d'accord.

HECTOR. — Tu le jures? Nous le jurons?

CASSANDRE. — Méfie-toi, Hector! Priam est fou d'Hélène. Il livrerait plutôt ses filles.

HECTOR. — Que racontes-tu là?

PÂRIS. — Pour une fois qu'elle dit le présent au lieu de l'avenir, c'est la vérité.

CASSANDRE. — Et tous nos frères, et tous nos oncles, et tous nos arrière-grands-oncles!... Hélène a une garde d'honneur, qui assemble tous nos vieillards. Regarde. C'est l'heure de sa promenade... Vois aux créneaux toutes ces têtes à barbe blanche... On dirait les cigognes caquetant sur les remparts.

HECTOR. — Beau spectacle. Les barbes blanches et les visages rouges.

CASSANDRE. — Oui. C'est la congestion. Ils devraient être à la porte du Scamandre, par où entrent nos troupes et la victoire. Non, ils sont à la porte Scée, par où sort Hélène.

HECTOR. — Les voilà qui se penchent tout d'un coup, comme les cigognes quand passe un rat.

CASSANDRE. — C'est Hélène qui passe...

PÂRIS. — Ah oui?

CASSANDRE. — Elle est sur la seconde terrasse. Elle rajuste sa sandale, debout, prenant bien soin de croiser haut la jambe.

HECTOR. — Incroyable. Tous les vieillards de Troie sont là à la regarder d'en haut.

CASSANDRE. — Non. Les plus malins regardent d'en bas.

CRIS AU DEHORS. — Vive la Beauté!

HECTOR. — Que crient-ils?

PÂRIS. — Ils crient : Vive la Beauté!

CASSANDRE. — Je suis de leur avis. Qu'ils meurent vite.

CRIS AU DEHORS. — Vive Vénus!

HECTOR. — Et maintenant?

CASSANDRE. — Vive Vénus... Ils ne crient que des phrases sans r, à cause de leur manque de dents... Vive la Beauté... Vive Vénus... Vive Hélène... Ils croient proférer des cris. Ils poussent simplement le mâchonnement à sa plus haute puissance.

HECTOR. — Que vient faire Vénus là-dedans?

CASSANDRE. — Ils ont imaginé que c'était Vénus qui nous

donnait Hélène. Pour récompenser Pâris de lui avoir décerné la pomme à première vue.

HECTOR. — Tu as fait aussi un beau coup ce jour-là!

PÂRIS. — Ce que tu es frère aîné!

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES. DEUX VIEILLARDS

PREMIER VIEILLARD. — D'en bas, nous la voyons mieux...

DEUXIÈME VIEILLARD. — Nous l'avons même bien vue!

PREMIER VIEILLARD. — Mais d'ici elle nous entend mieux. Allez! Une, deux, trois!

TOUS DEUX. — Vive Hélène!

DEUXIÈME VIEILLARD. — C'est un peu fatigant, à notre âge, d'avoir à descendre et à remonter constamment par des escaliers impossibles, selon que nous voulons la voir ou l'acclamer.

PREMIER VIEILLARD. — Veux-tu que nous alternions. Un jour nous l'acclamerons? Un jour nous la regarderons?

DEUXIÈME VIEILLARD. — Tu es fou. Un jour sans bien voir Hélène!... Songe à ce que nous avons vu d'elle aujourd'hui! Une, deux, trois!

TOUS DEUX. — Vive Hélène!

PREMIER VIEILLARD. — Et maintenant en bas!...

Ils disparaissent en courant.

CASSANDRE. — Et tu les vois, Hector. Je me demande comment vont résister tous ces poumons besogneux.

HECTOR. — Notre père ne peut être ainsi.

PÂRIS. — Dis-moi, Hector, avant de nous expliquer devant lui, tu pourrais peut-être jeter un coup d'œil sur Hélène.

HECTOR. — Je me moque d'Hélène... Oh! Père, salut!

Priam est entré, escorté d'Hécube, d'Andromaque, du poète Demokos et d'un autre vieillard. Hécube tient à la main la petite Polyxène.

SCÈNE SIXIÈME

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, HECTOR, PÂRIS, DEMOKOS, LA PETITE POLYXÈNE

PRIAM. — Tu dis?

HECTOR. — Je dis, père, que nous devons nous précipiter pour fermer les portes de la guerre, les verrouiller, les cadenasser. Il ne faut pas qu'un moucheron puisse passer entre les deux battants!

PRIAM. — Ta phrase m'a paru moins longue.

DEMOKOS. — Il disait qu'il se moquait d'Hélène.

PRIAM. — Penche-toi... (*Hector obéit.*) Tu la vois?

HÉCUBE. — Mais oui, il la voit. Je me demande qui ne la verrait pas et qui ne l'a pas vue. Elle fait le chemin de ronde.

DEMOKOS. — C'est la ronde de la beauté.

PRIAM. — Tu la vois?

HECTOR. — Oui... Et après?

DEMOKOS. — Priam te demande ce que tu vois!

HECTOR. — Je vois une jeune femme qui rajuste sa sandale.

CASSANDRE. — Elle met un certain temps à rajuster sa sandale.

PÂRIS. — Je l'ai emportée nue et sans garde-robe. Ce sont des sandales à toi. Elles sont un peu grandes.

CASSANDRE. — Tout est grand pour les petites femmes.

HECTOR. — Je vois deux fesses charmantes.

HÉCUBE. — Il voit ce que vous tous voyez.

PRIAM. — Mon pauvre enfant!

HECTOR. — Quoi?

DEMOKOS. — Priam te dit : pauvre enfant!

PRIAM. — Oui, je ne savais pas que la jeunesse de Troie en était là.

HECTOR. — Où en est-elle?

PRIAM. — A l'ignorance de la beauté.

DEMOKOS. — Et par conséquent de l'amour. Au réalisme, quoi! Nous autres poètes appelons cela le réalisme.

HECTOR. — Et la vieillesse de Troie en est à la beauté et à l'amour?

HÉCUBE. — C'est dans l'ordre. Ce nes ont pas ceux qui font l'amour ou ceux qui sont la beauté qui ont à les comprendre.

HECTOR. — C'est très courant, la beauté, père. Je ne fais pas allusion à Hélène, mais elle court les rues.

PRIAM. — Hector, ne sois pas de mauvaise foi. Il t'est bien arrivé dans la vie, à l'aspect d'une femme, de ressentir qu'elle n'était pas seulement elle-même, mais que tout un flux d'idées et de sentiments avait coulé en sa chair et en prenait l'éclat.

DEMOKOS. — Ainsi le rubis personnifie le sang.

HECTOR. — Pas pour ceux qui ont vu du sang. Je sors d'en prendre.

DEMOKOS. — Un symbole, quoi! Tout guerrier que tu es, tu as bien entendu parler des symboles! Tu as bien rencontré des femmes qui, d'aussi loin que tu les apercevais, te semblaient personnifier l'intelligence, l'harmonie, la douceur?

HECTOR. — J'en ai vu.

DEMOKOS. — Que faisais-tu alors?

HECTOR. — Je m'approchais et c'était fini... Que personnifie celle-là?

DEMOKOS. — On te le répète, la beauté.

HÉCUBE. — Alors, rendez-la vite aux Grecs, si vous voulez qu'elle vous la personnifie pour longtemps. C'est une blonde.

DEMOKOS. — Impossible de parler avec ces femmes!

HÉCUBE. — Alors ne parlez pas des femmes! Vous n'êtes guère galants, en tout cas, ni patriotes. Chaque peuple remise son symbole dans sa femme, qu'elle soit camuse ou lippue. Il n'y a que vous pour aller le loger ailleurs.

HECTOR. — Père, mes camarades et moi rentrons harassés. Nous avons pacifié notre continent pour toujours. Nous entendons désormais vivre heureux, nous entendons que nos femmes puissent nous aimer sans angoisse et avoir leurs enfants.

DEMOKOS. — Sages principes, mais jamais la guerre n'a empêché d'accoucher.

HECTOR. — Dis-moi pourquoi nous trouvons la ville transformée, du seul fait d'Hélène? Dis-moi ce qu'elle nous a apporté, qui vaille une brouille avec les Grecs!

LE GÉOMÈTRE. — Tout le monde te le dira... Moi je peux te le dire!

HÉCUBE. — Voilà le géomètre

LE GÉOMÈTRE. — Oui, voilà le géomètre! Et ne crois pas que les géomètres n'aient pas à s'occuper des femmes Ils sont les arpenteurs aussi de votre apparence. Je ne te dirai pas ce qu'ils souffrent, les géomètres, d'une épaisseur de peau en trop à vos cuisses ou d'un bourrelet à votre cou... Eh bien, les géomètres, jusqu'à ce jour, n'étaient pas satisfaits de cette contrée qui entoure Troie. La ligne d'attache de la plaine aux collines leur semblait molle, la ligne des collines aux montagnes du fil de fer. Or, depuis qu'Hélène est ici, le paysage a pris son sens et sa fermeté. Et, chose particulièrement sensible aux vrais géomètres, il n'y a plus à l'espace et au volume qu'une commune mesure qui est Hélène. C'est la mort de tous ces instruments inventés par les hommes pour rapetisser l'univers. Il n'y a plus de mètres, de grammes, de lieues. Il n'y a plus que le pas d'Hélène, la coudée d'Hélène, la portée du regard ou de la voix d'Hélène, et l'air de son passage est la mesure des vents. Elle est notre baromètre, notre anémomètre! Voilà ce qu'ils te disent, les géomètres.

HÉCUBE. — Il pleure, l'idiot.

PRIAM.— Mon cher fils, regarde seulement cette foule, et tu comprendras ce qu'est Hélène. Elle est une espèce d'absolution. Elle prouve à tous ces vieillards que tu vois là au guet et qui ont mis des cheveux blancs au fronton de la ville, à celui-là qui a volé, à celui-là qui trafiquait des femmes, à celui-là qui manqua sa vie, qu'ils avaient au fond d'eux-mêmes une revendication secrète, qui était la beauté. Si la beauté avait été près d'eux, aussi près qu'Hélène l'est aujourd'hui, ils n'auraient pas dévalisé leurs amis, ni vendu leurs filles, ni bu leur héritage. Hélène est leur pardon, et leur revanche, et leur avenir.

HECTOR. — L'avenir des vieillards me laisse indifférent.

DEMOKOS. — Hector, je suis poète et juge en poète. Suppose que notre vocabulaire ne soit pas quelquefois touché par la beauté! Suppose que le mot délice n'existe pas!

HECTOR. — Nous nous en passerions. Je m'en passe déjà. Je ne prononce le mot délice qu'absolument forcé.

DEMOKOS. — Oui, et tu te passerais du mot volupté, sans doute?

HECTOR. — Si c'était au prix de la guerre qu'il fallût acheter le mot volupté, je m'en passerais.

DEMOKOS. — C'est au prix de la guerre que tu as trouvé le plus beau, le mot courage.

HECTOR. — C'était bien payé.

HÉCUBE. — Le mot lâcheté a dû être trouvé par la même occasion.

PRIAM. — Mon fils, pourquoi te forces-tu à ne pas nous comprendre?

HECTOR. — Je vous comprends fort bien. A l'aide d'un qui-pro-quo, en prétendant nous faire battre pour la beauté, vous voulez nous faire battre pour une femme.

PRIAM. — Et tu ne ferais la guerre pour aucune femme?

HECTOR. — Certainement non!

HÉCUBE. — Et il aurait rudement raison.

CASSANDRE. — S'il n'y en avait qu'une peut-être. Mais ce chiffre est largement dépassé.

DEMOKOS. — Tu ne ferais pas la guerre pour reprendre Andromaque?

HECTOR. — Andromaque et moi avons déjà convenu de moyens secrets pour échapper à toute prison et nous rejoindre.

DEMOKOS. — Pour vous rejoindre, si tout espoir est perdu?

ANDROMAQUE. — Pour cela aussi.

HÉCUBE. — Tu as bien fait de les démasquer, Hector. Ils veulent faire la guerre pour une femme, c'est la façon d'aimer des impuissants.

DEMOKOS. — C'est vous donner beaucoup de prix.

HÉCUBE. — Ah oui! par exemple!

DEMOKOS. — Permets-moi de ne pas être de ton avis. Le sexe à qui je dois ma mère, je le respecterai jusqu'en ses représentantes les moins dignes.

HÉCUBE. — Nous le savons. Tu l'y as déjà respecté...

PRIAM. — Hécube! Mes filles! Que signifie cette révolte de gynécée? Le conseil se demande s'il ne mettra pas la ville en jeu pour l'une d'entre vous, et vous en êtes humiliées?

ANDROMAQUE. — Il n'est qu'une humiliation pour la femme, l'injustice.

DEMOKOS. — Vraiment pénible de constater que les femmes sont les dernières à savoir ce qu'est la femme.

LA JEUNE SERVANTE *qui repasse.* — Oh! là! là!

HÉCUBE. — Elles le savent parfaitement. Je vais vous le dire, moi, ce qu'est la femme.

DEMOKOS. — Ne les laisse pas parler, Priam. On ne sait jamais ce qu'elles peuvent dire.

HÉCUBE. — Oui. Elles peuvent dire la vérité.

PRIAM. — Je n'ai qu'à penser à l'une de vous, mes chéries, pour savoir ce qu'est la femme.

DEMOKOS. — Elle est le principe de notre énergie. Tu le sais bien, Hector. Les guerriers qui n'ont pas un portrait de femme dans leur sac ne valent rien.

CASSANDRE. — De votre orgueil, oui.

HÉCUBE. — De vos vices.

ANDROMAQUE. — C'est un pauvre tas d'incertitude, un pauvre amas de crainte, qui déteste ce qui est lourd, qui adore ce qui est vulgaire et facile.

HECTOR. — Chère Andromaque!

HÉCUBE. — C'est très simple. Voilà cinquante ans que je suis femme et je n'ai jamais pu encore savoir au juste ce que j'étais.

DEMOKOS. — Qu'elle le veuille ou non, elle est la seule prime du courage... Demandez au moindre soldat. Tuer un homme, c'est mériter une femme.

ANDROMAQUE. — Elle aime les lâches, les libertins. Si Hector était lâche ou libertin, je l'aimerais autant. Je l'aimerais peut-être davantage.

PRIAM. — Ne va pas trop loin, Andromaque. Tu prouverais le contraire de ce que tu veux prouver.

LA PETITE POLYXÈNE. — Elle est gourmande. Elle ment.

DEMOKOS. — Et de ce que représentent dans la vie humaine sa fidélité, sa pureté, nous n'en parlons pas, hein?

LA SERVANTE. — Oh! là! là!

DEMOKOS. — Que racontes-tu, toi?

LA SERVANTE. — Je dis : Oh! là! là! Je dis ce que je pense.

LA PETITE POLYXÈNE. — Elle casse ses jouets. Elle leur plonge la tête dans l'eau bouillante.

HÉCUBE. — A mesure que nous vieillissons, nous les femmes,

nous voyons clairement ce qu'ont été les hommes, des hypocrites, des vantards, des boucs. A mesure que les hommes vieillissent, ils nous parent de toutes les perfections. Il n'est pas une souillon accolée derrière un mur qui ne se transforme dans vos souvenirs en créature d'amour?

PRIAM. — Tu m'as trompé, toi?

HÉCUBE. — Avec toi-même seulement, mais cent fois.

DEMOKOS. — Andromaque a trompé Hector?

HÉCUBE. — Laisse donc Andromaque tranquille. Elle n'a rien à voir dans ces histoires de femme.

ANDROMAQUE. — Si Hector n'était pas mon mari, je le tromperais avec lui-même. S'il était un pêcheur pied bot, bancal, j'irais le poursuivre jusque dans sa cabane. Je m'étendrais dans les écailles d'huître et les algues. J'aurais de lui un fils adultère.

LA PETITE POLYXÈNE. — Elle s'amuse à ne pas dormir la nuit, tout en fermant les yeux.

HÉCUBE *à Polyxène.* — Oui, tu peux en parler, toi! C'est épouvantable! Que je t'y reprenne!

LA SERVANTE. — Il n'y a pire que l'homme. Mais celui-là!

DEMOKOS. — Et tant pis si la femme nous trompe! Tant pis si elle-même méprise sa dignité et sa valeur. Puisqu'elle n'est pas capable de maintenir en elle cette forme idéale qui la maintient rigide et écarte les rides de l'âme, c'est à nous de le faire...

LA SERVANTE. — Ah! le bel embauchoir!

PÂRIS. — Il n'y a qu'une chose qu'elles oublient de dire : qu'elles ne sont pas jalouses.

PRIAM. — Chères filles, votre révolte même prouve que nous avons raison. Est-il une plus grande générosité que celle qui vous pousse à vous battre en ce moment pour la paix, la paix qui vous donnera des maris veules, inoccupés, fuyants, quand la guerre vous fera d'eux des hommes?...

DEMOKOS. — Des héros.

HÉCUBE. — Nous connaissons le vocabulaire. L'homme en temps de guerre s'appelle le héros. Il peut ne pas en être plus brave, et fuir à toutes jambes. Mais c'est du moins un héros qui détale.

ANDROMAQUE. — Mon père, je vous en supplie. Si vous avez cette amitié pour les femmes, écoutez ce que toutes les femmes

du monde vous disent par ma voix. Laissez-nous nos maris comme ils sont. Pour qu'ils gardent leur agilité et leur courage, les dieux ont créé autour d'eux tant d'entraîneurs vivants ou non vivants! Quand ce ne serait que l'orage! Quand ce ne serait que les bêtes! Tant qu'il y aura des loups, des éléphants, des onces, l'homme aura mieux que l'homme comme émule et comme adversaire. Tous ces grands oiseaux qui volent autour de nous, ces lièvres dont nous, les femmes, confondons le poil avec les bruyères, sont de plus sûrs garants de la vue perçante de nos maris que la cible qu'offre le cœur de l'ennemi emprisonné dans sa cuirasse. Chaque fois que j'ai vu tuer un cerf ou un aigle, je l'ai remercié. Je savais qu'il mourait pour Hector. Pourquoi voulez-vous que je doive Hector à la mort d'autres hommes?

PRIAM. — Je ne le veux pas, ma petite chérie. Mais savez-vous pourquoi vous êtes là, toutes si belles et si vaillantes? C'est parce que vos maris et vos pères et vos aïeux furent des guerriers. S'ils avaient été paresseux aux armes, s'ils n'avaient pas su que cette occupation terne et stupide qu'est la vie se justifie soudain et s'illumine par le mépris que les hommes ont d'elle, c'est vous qui seriez lâches et réclameriez la guerre. Il n'est qu'une façon de se sentir immortel ici-bas, c'est de ne pas faire de la vie un refuge contre la mort.

ANDROMAQUE. — Oh! justement, Père, vous le savez bien! Ce sont les braves qui meurent à la guerre. Pour ne pas y être tué, il faut un grand hasard ou une grande habileté. Il faut avoir courbé la tête ou s'être agenouillé au moins une fois devant le danger. Les soldats qui défilent sous les arcs de triomphe sont ceux qui ont déserté la mort. Comment un pays pourrait-il gagner dans son honneur et dans sa force en les perdant tous les deux?

PRIAM. — Ma fille, la première lâcheté est la première ride d'un peuple.

ANDROMAQUE. — Où est la pire lâcheté? Paraître lâche vis-à-vis des autres, et assurer la paix? Ou être lâche vis-à-vis de soi-même et provoquer la guerre?

DEMOKOS. — La lâcheté est de ne pas préférer à toute mort la mort pour son pays.

HÉCUBE. — J'attendais la poésie à ce tournant. Elle n'en manque pas une.

ANDROMAQUE. — On meurt toujours pour son pays! Quand on a vécu en lui digne, actif, sage, c'est pour lui aussi qu'on meurt. Les tués ne sont pas tranquilles sous la terre, Priam. Ils ne se fondent pas en elle pour le repos et l'aménagement éternel. Ils ne deviennent pas sa glèbe, sa chair. Quand on retrouve dans le sol une ossature humaine, il y a toujours une épée près d'elle. C'est un os de la terre, un os stérile. C'est un guerrier.

HÉCUBE. — Ou alors que les vieillards soient les seuls guerriers. Tout pays est le pays de la jeunesse. Il meurt quand la jeunesse meurt.

CASSANDRE. — Erreur.

HÉCUBE. — Erreur! Quand l'homme adulte touche à ses quarante ans, on lui substitue un vieillard. Lui disparaît. Il n'y a que des rapports d'apparence entre les deux. Rien de l'un ne continue en l'autre.

DEMOKOS. — Vous nous ennuyez avec votre jeunesse. Elle sera la vieillesse dans trente ans.

DEMOKOS. — Le souci de ma gloire a continué, Hécube.

HÉCUBE. — C'est vrai. Et les rhumatismes...

HECTOR. — Et tu écoutes cela sans mot dire, Pâris! Et il ne te vient pas à l'esprit de sacrifier une aventure pour nous sauver d'années de discorde et de massacre?

PÂRIS. — Que veux-tu que je te dise! Mon cas est international.

HECTOR. — Aimes-tu vraiment Hélène, Pâris?

CASSANDRE. — Ils sont le symbole de l'amour. Ils n'ont même plus à s'aimer.

PÂRIS. — J'adore Hélène.

HECTOR. — Si je la convaincs de s'embarquer, tu acceptes?

PÂRIS. — J'accepte, oui.

CASSANDRE *au rempart.* — La voilà, Hélène.

HECTOR. — Père, si Hélène consent à repartir pour la Grèce, vous la retiendrez de force?

PRIAM. — Pourquoi mettre en question l'impossible?

HÉCUBE. — Et pourquoi l'impossible? Si les femmes sont le quart de ce que vous prétendez, Hélène partira d'elle-même.

PÂRIS. — Père, c'est moi qui vous en prie. Vous les voyez

et entendez. Cette tribu royale, dès qu'il est question d'Hélène, devient aussitôt un assemblage de belle-mère, de belles-sœurs, et de beau-père digne de la meilleure bourgeoisie. Je ne connais pas d'emploi plus humiliant dans une famille nombreuse que le rôle du fils séducteur. J'en ai assez de leurs insinuations. J'accepte le défi d'Hector.

DEMOKOS. — Hélène n'est pas à toi seul, Pâris. Elle est à la ville. Elle est au pays.

LE GÉOMÈTRE. — Elle est au paysage.

HÉCUBE. — Tais-toi, géomètre.

LE GÉOMÈTRE. — Ne favorise l'entreprise d'Hector, Priam, que si cela t'est égal de voir à nouveau les collines gondoler. Tu as oublié ce que c'est, c'est effrayant.

CASSANDRE. — La voilà, Hélène...

HECTOR. — Père, je vous le demande. Laissez-moi ce recours. Écoutez... On nous appelle pour la cérémonie. Laissez-moi et je vous rejoins.

PRIAM. — Vraiment, tu acceptes, Pâris?

PÂRIS. — Je vous en conjure.

PRIAM. — Soit. Venez, mes enfants. Allons préparer les portes de la guerre.

CASSANDRE. — Pauvres portes. Il faut plus d'huile pour les fermer que pour les ouvrir.

Priam et sa suite s'éloignent. Demokos est resté.

HECTOR. — Qu'attends-tu là?

DEMOKOS. — Mes transes.

HECTOR. — Tu dis?

DEMOKOS. — Chaque fois qu'Hélène apparaît, l'inspiration me saisit. Je délire, j'écume et j'improvise. Ciel, la voilà!

Il déclame.

Belle Hélène, Hélène de Sparte,
A gorge douce, à noble chef,
Les dieux nous gardent que tu partes,
Vers ton Ménélas derechef!

HECTOR. — Tu as fini de terminer tes vers avec ces coups de marteau qui nous enfoncent le crâne.

DEMOKOS. — C'est une invention à moi. J'obtiens des effets bien plus surprenants encore. Écoute :

Viens sans peur au-devant d'Hector,
La gloire et l'effroi du Scamandre.
Tu as raison et lui a tort...
Car il est dur et tu es tendre...

HECTOR. — File.

DEMOKOS. — Qu'as-tu à me regarder ainsi? Tu as l'air de détester autant la poésie que la guerre.

HECTOR. — Va! Ce sont les deux sœurs!

Le poète disparaît.

CASSANDRE *annonçant.* — Hélène!

SCÈNE SEPTIÈME

HÉLÈNE, PÂRIS, HECTOR

PÂRIS. — Hélène chérie, voici Hector. Il a des projets sur toi, des projets tout simples. Il veut te rendre aux Grecs et te prouver que tu ne m'aimes pas... Dis-moi que tu m'aimes, avant que je te laisse avec lui... Dis-le-moi comme tu le penses.

HÉLÈNE. — Je t'adore, chéri.

PÂRIS. — Dis-moi qu'elle était belle, la vague qui t'emporta de Grèce!

HÉLÈNE. — Magnifique! Une vague magnifique... Où as-tu vu une vague? La mer était si calme...

PÂRIS. — Dis-moi que tu hais Ménélas...

HÉLÈNE. — Ménélas? Je le hais.

PÂRIS. — Tu n'as pas fini... Je ne retournerai jamais en Grèce. Répète.

HÉLÈNE. — Tu ne retourneras jamais en Grèce.

PÂRIS. — Non, c'est de toi qu'il s'agit.

HÉLÈNE. — Bien sûr! Que je suis sotte!... Jamais je ne retournerai en Grèce.

PÂRIS. — Je ne le lui fais pas dire... A toi maintenant.

Il s'en va.

SCÈNE HUITIÈME

HÉLÈNE, HECTOR

HECTOR. — C'est beau, la Grèce?

HÉLÈNE. — Pâris l'a trouvée belle.

HECTOR. — Je vous demande si c'est beau, la Grèce sans Hélène?

HÉLÈNE. — Merci pour Hélène.

HECTOR. — Enfin, comment est-ce, depuis qu'on en parle?

HÉLÈNE. — C'est beaucoup de rois et de chèvres éparpillés sur du marbre.

HECTOR. — Si les rois sont dorés et les chèvres angora, cela ne doit pas être mal au soleil levant.

HÉLÈNE. — Je me lève tard.

HECTOR. — Des dieux aussi, en quantité? Pâris dit que le ciel en grouille, que des jambes de déesses en pendent.

HÉLÈNE. — Pâris va toujours le nez levé. Il peut les avoir vues.

HECTOR. — Vous, non?

HÉLÈNE. — Je ne suis pas douée. Je n'ai jamais pu voir un poisson dans la mer. Je regarderai mieux quand j'y retournerai.

HECTOR. — Vous venez de dire à Pâris que vous n'y retourneriez jamais.

HÉLÈNE. — Il m'a prié de le dire. J'adore obéir à Pâris.

HECTOR. — Je vois. C'est comme pour Ménélas. Vous ne le haïssez pas?

HÉLÈNE. — Pourquoi le haïrais-je?

HECTOR. — Pour la seule raison qui fait vraiment haïr. Vous l'avez trop vu.

HÉLÈNE. — Ménélas? Oh! non! Je n'ai jamais bien vu Ménélas, ce qui s'appelle vu. Au contraire.

HECTOR. — Votre mari?

HÉLÈNE. — Entre les objets et les êtres, certains sont colorés pour moi. Ceux-là, je les vois. Je crois en eux. Je n'ai jamais bien pu voir Ménélas.

HECTOR. — Il a dû pourtant s'approcher très près.

HÉLÈNE. — J'ai pu le toucher. Je ne peux pas dire que je l'ai vu.

HECTOR. — On dit qu'il ne vous quittait pas.

HÉLÈNE. — Évidemment. J'ai dû le traverser bien des fois sans m'en douter.

HECTOR. — Tandis que vous avez assez vu Pâris?

HÉLÈNE. — Sur le ciel, sur le sol, comme une découpure.

HECTOR. — Il s'y découpe encore? Regardez-le, là-bas, adossé au rempart.

HÉLÈNE. — Vous êtes sûr que c'est Pâris, là-bas?

HECTOR. — C'est lui qui vous attend.

HÉLÈNE. — Tiens! Il est beaucoup moins net!

HECTOR. — Le mur est cependant passé à la chaux fraîche. Tenez, le voilà de profil!

HÉLÈNE. — C'est curieux comme ceux qui vous attendent se découpent moins bien que ceux que l'on attend!

HECTOR. — Vous êtes sûre qu'il vous aime, Pâris?

HÉLÈNE. — Je n'aime pas beaucoup connaître les sentiments des autres. Rien ne gêne comme cela. C'est comme au jeu quand on voit dans le jeu de l'adversaire. On est sûr de perdre.

HECTOR. — Et vous, vous l'aimez?

HÉLÈNE. — Je n'aime pas beaucoup connaître non plus mes propres sentiments.

HECTOR. — Voyons! Quand vous venez d'aimer Pâris, qu'il s'assoupit dans vos bras, quand vous êtes encore ceinturée par Pâris, comblée par Pâris, vous n'avez aucune pensée?

HÉLÈNE. — Mon rôle est fini. Je laisse l'univers penser à ma place. Cela, il le fait mieux que moi.

HECTOR. — Mais le plaisir vous rattache bien à quelqu'un, aux autres et à vous-même.

HÉLÈNE. — Je connais surtout le plaisir des autres... Il m'éloigne des deux...

HECTOR. — Il y a eu beaucoup de ces autres, avant Pâris?

HÉLÈNE. — Quelques-uns.

HECTOR. — Et il y en aura d'autres après lui, n'est-ce pas, pourvu qu'ils se découpent sur l'horizon, sur le mur ou sur le drap? C'est bien ce que je supposais. Vous n'aimez pas Pâris, Hélène. Vous aimez les hommes!

HÉLÈNE. — Je ne les déteste pas. C'est agréable de les frotter contre soi comme de grands savons. On en est toute pure...

HECTOR. — Cassandre! Cassandre!

SCÈNE NEUVIÈME

HÉLÈNE, CASSANDRE, HECTOR

CASSANDRE. — Qu'y a-t-il?

HECTOR. — Tu me fais rire. Ce sont toujours les devineresses qui questionnent.

CASSANDRE. — Pourquoi m'appelles-tu?

HECTOR. — Cassandre, Hélène repart ce soir avec l'envoyé grec.

HÉLÈNE. — Moi? Que contez-vous là?

HECTOR. — Vous ne venez pas de me dire que vous n'aimez pas très particulièrement Pâris?

HÉLÈNE. — Vous interprétez. Enfin, si vous voulez.

HECTOR. — Je cite mes auteurs. Que vous aimez surtout frotter les hommes contre vous comme de grands savons?

HÉLÈNE. — Oui. Ou de la pierre ponce, si vous aimez mieux. Et alors?

HECTOR. — Et alors, entre ce retour vers la Grèce qui ne vous déplaît pas, et une catastrophe aussi redoutable que la guerre, vous hésiterez à choisir?

HÉLÈNE. — Vous ne me comprenez pas du tout, Hector. Je n'hésite pas à choisir. Ce serait trop facile de dire : je fais ceci, ou je fais cela, pour que ceci ou cela se fît. Vous avez découvert que je suis faible. Vous en êtes tout joyeux. L'homme qui découvre la faiblesse dans une femme, c'est le chasseur à midi qui découvre une source. Il s'en abreuve. Mais n'allez pourtant pas croire, parce que vous avez convaincu la plus faible des femmes, que vous avez convaincu l'avenir. Ce n'est pas en manœuvrant des enfants qu'on détermine le destin...

HECTOR. — Les subtilités et les riens grecs m'échappent.

HÉLÈNE. — Il ne s'agit pas de subtilités et de riens. Il s'agit au moins de monstres et de pyramides.

HECTOR. — Choisissez-vous le départ, oui ou non?

HÉLÈNE. — Ne me brusquez pas... Je choisis les événements comme je choisis les objets et les hommes. Je choisis ceux qui ne sont pas pour moi des ombres. Je choisis ceux que je vois.

HECTOR. — Je sais, vous l'avez dit : ceux que vous voyez colorés. Et vous ne vous voyez pas rentrant dans quelques jours au palais de Ménélas?

HÉLÈNE. — Non. Difficilement.

HECTOR. — On peut habiller votre mari très brillant pour ce retour.

HÉLÈNE. — Toute la pourpre de toutes les coquilles ne me le rendrait pas visible.

HECTOR. — Voici ta concurrente, Cassandre. Celle-là aussi lit l'avenir.

HÉLÈNE. — Je ne lis pas l'avenir. Mais, dans cet avenir, je vois des scènes colorées, d'autres ternes. Jusqu'ici ce sont toujours les scènes colorées qui ont eu lieu.

HECTOR. — Nous allons vous remettre aux Grecs en plein midi, sur le sable aveuglant, entre la mer violette et le mur ocre. Nous serons tous en cuirasse d'or à jupe rouge, et entre mon étalon blanc et la jument noire de Priam, mes sœurs en peplum vert vous remettront nue à l'ambassadeur grec, dont on devine, au-dessus du casque d'argent, le plumet amarante. Vous voyez cela, je pense?

HÉLÈNE. — Non, du tout. C'est tout sombre.

HECTOR. — Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Me moquer, pourquoi? Allons! Partons, si vous voulez! Allons nous préparer pour ma remise aux Grecs. Nous verrons bien.

HECTOR. — Vous doutez-vous que vous insultez l'humanité, ou est-ce inconscient?

HÉLÈNE. — J'insulte quoi?

HECTOR. — Vous doutez-vous que votre album de chromos est la dérision du monde? Alors que tous ici nous nous battons, nous nous sacrifions pour fabriquer une heure qui soit à nous, vous êtes là à feuilleter vos gravures prêtes de toute éternité!... Qu'avez-vous? A laquelle vous arrêtez-vous avec ces yeux aveugles? A celle sans doute où vous êtes sur ce même rempart, contemplant la bataille? Vous la voyez, la bataille?

HÉLÈNE. — Oui.

HECTOR. — Et la ville s'effondre ou brûle, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Oui. C'est rouge vif.

HECTOR. — Et Pâris? Vous voyez le cadavre de Pâris traîné derrière un char?

HÉLÈNE. — Ah! vous croyez que c'est Pâris? Je vois en effet un morceau d'aurore qui roule dans la poussière. Un diamant à sa main étincelle. Mais oui. Je reconnais souvent mal les visages, mais toujours les bijoux. C'est bien sa bague.

HECTOR. — Parfait... Je n'ose vous questionner sur Andromaque et sur moi... sur le groupe Andromaque-Hector! Vous le voyez, n'est-ce pas? Comment le voyez-vous? Heureux, vieilli, luisant?

HÉLÈNE. — Je n'essaie pas de le voir.

HECTOR. — Et le groupe Andromaque pleurant sur le corps d'Hector, il luit?

HÉLÈNE. — Vous savez. Je peux très bien voir luisant, extraordinairement luisant, et qu'il n'arrive rien. Personne n'est infaillible.

HECTOR. — N'insistez pas. Je comprends... Il y a un fils entre la mère qui pleure et le père étendu?

HÉLÈNE. — Oui... Il joue avec les cheveux emmêlés du père... Il est charmant.

HECTOR. — Et elles sont au fond de vos yeux ces scènes? On peut les y voir?

HÉLÈNE. — Je ne sais pas. Regardez.

HECTOR. — Plus rien! Plus rien que la cendre de tous ces incendies, l'émeraude et l'or en poudre! Qu'elle est pure, la lentille du monde! Ce ne sont pourtant pas les pleurs qui doivent la laver... Tu pleurerais, si on allait te tuer, Hélène?

HÉLÈNE. — Je ne sais pas. Mais je crierais. Et je sens que je vais crier, si vous continuez ainsi, Hector... Je vais crier.

HECTOR. — Tu repartiras ce soir pour la Grèce, Hélène, ou je te tue.

HÉLÈNE. — Mais je veux bien partir! Je suis prête à partir. Je vous répète seulement que je ne peux arriver à rien distinguer du navire qui m'emportera. Je ne vois scintiller ni la ferrure du mât de misaine, ni l'anneau du nez du capitaine, ni le blanc de l'œil du mousse.

HECTOR. — Tu rentreras sur une mer grise, sous un soleil gris. Mais il nous faut la paix.

HÉLÈNE. — Je ne vois pas la paix.

HECTOR. — Demande à Cassandre de te la montrer. Elle est sorcière. Elle évoque formes et génies.

UN MESSAGER. — Hector, Priam te réclame! Les prêtres s'opposent à ce que l'on ferme les portes de la guerre! Ils disent que les dieux y verraient une insulte.

HECTOR. — C'est curieux comme les dieux s'abstiennent de parler eux-mêmes dans les cas difficiles.

UN MESSAGER. — Ils ont parlé eux-mêmes. La foudre est tombée sur le temple, et les entrailles des victimes sont contre le renvoi d'Hélène.

HECTOR. — Je donnerais beaucoup pour consulter aussi les entrailles des prêtres... Je te suis.

Le guerrier sort.

HECTOR. — Ainsi, vous êtes d'accord, Hélène?

HÉLÈNE. — Oui.

HECTOR. — Vous direz désormais ce que je vous dirai de dire. Vous ferez ce que je vous dirai de faire.

HÉLÈNE. — Oui.

HECTOR. — Devant Ulysse, vous ne me contredirez pas, vous abonderez dans mon sens.

HÉLÈNE. — Oui.

HECTOR. — Écoute-la, Cassandre. Écoute ce bloc de négations qui dit oui. Tous m'ont cédé. Pâris m'a cédé, Priam m'a cédé, Hélène me cède. Et je sens qu'au contraire dans chacune de ces victoires apparentes, j'ai perdu. On croit lutter contre des géants, on va les vaincre, et il se trouve qu'on lutte contre quelque chose d'inflexible qui est un reflet sur la rétine d'une femme. Tu as beau me dire oui, Hélène. Tu es comble d'une obstination qui me nargue!

HÉLÈNE. — C'est possible. Mais je n'y peux rien. Ce n'est pas la mienne.

HECTOR. — Par quelle divagation le monde a-t-il été placer son miroir dans cette tête obtuse.

HÉLÈNE. — C'est regrettable, évidemment. Mais vous voyez un moyen de vaincre l'obstination des miroirs?

HECTOR. — Oui. C'est à cela que je songe depuis un moment.

HÉLÈNE. — Si on les brise, ce qu'ils reflétaient n'en demeure peut-être pas moins.

HECTOR. — C'est là toute la question.

AUTRE MESSAGER. — Hector, hâte-toi. La plage est en révolte. Les navires des Grecs sont en vue, et ils ont hissé leur pavillon non au ramat mais à l'écoutière. L'honneur de notre marine est en jeu. Priam craint que l'envoyé ne soit massacré à son débarquement.

HECTOR. — Je te confie Hélène, Cassandre. J'enverrai mes ordres.

SCÈNE DIXIÈME

HÉLÈNE, CASSANDRE

CASSANDRE. — Moi, je ne vois rien, coloré en terne. Mais chaque être pèse sur moi par son approche même. A l'angoisse de mes veines, je sens son destin.

HÉLÈNE. — Moi, dans mes scènes colorées, je vois quelquefois un détail plus étincelant encore que les autres. Je ne l'ai pas dit à Hector. Mais le cou de son fils était illuminé, la place du cou où bat l'artère...

CASSANDRE. — Je suis comme un aveugle qui va à tâtons. Mais c'est au milieu de la vérité que je suis aveugle. Eux tous voient, et ils voient le mensonge, je tâte la vérité.

HÉLÈNE. — Notre avantage, c'est que nos visions se confondent avec nos souvenirs, l'avenir avec le passé! On devient moins sensible... C'est vrai que vous êtes sorcière, que vous pouvez évoquer la paix?

CASSANDRE. — La paix. Très facile. Elle écoute en mendiante derrière chaque porte... La voilà.

La Paix apparaît.

HÉLÈNE. — Comme elle est jolie!

LA PAIX. — Au secours, Hélène, aide-moi!

HÉLÈNE. — Mais comme elle est pâle.

LA PAIX. — Je suis pâle? Comment, pâle! Tu ne vois pas cet or dans mes cheveux?

HÉLÈNE. — Tiens, de l'or gris. C'est une nouveauté...

LA PAIX. — De l'or gris! Mon or est gris?

La Paix disparaît.

HÉLÈNE. — Elle a disparu?

CASSANDRE. — Je pense qu'elle se met un peu de rouge.

La Paix reparaît, outrageusement fardée.

LA PAIX. — Et comme cela?

HÉLÈNE. — Je la vois de moins en moins.

LA PAIX. — Et comme cela?

CASSANDRE. — Hélène ne te voit pas davantage.

LA PAIX. — Tu me vois, toi, puisque tu me parles!

CASSANDRE. — C'est ma spécialité de parler à l'invisible.

LA PAIX. — Que se passe-t-il donc? Pourquoi les hommes dans la ville et sur la plage poussent-ils ces cris?

CASSANDRE. — Il paraît que leurs dieux entrent dans le jeu et aussi leur honneur.

LA PAIX. — Leurs dieux! Leur honneur!

CASSANDRE. — Oui... Tu es malade!

Le rideau tombe.

DEUXIÈME ACTE

Square clos de palais. A chaque angle, échappée sur la mer. Au centre un monument, les portes de la guerre. Elles sont grandes ouvertes.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, LE JEUNE TROÏLUS

HÉLÈNE. — Hé, là-bas! Oui, c'est toi que j'appelle!... Approche!

TROÏLUS. — Non.

HÉLÈNE. — Comment t'appelles-tu?

TROÏLUS. — Troïlus.

HÉLÈNE. — Viens ici!

TROÏLUS. — Non.

HÉLÈNE. — Viens ici, Troïlus!... (*Troïlus approche.*) Ah! te

voilà! Tu obéis quand on t'appelle par ton nom : tu es encore très lévrier. C'est d'ailleurs gentil. Tu sais que tu m'obliges pour la première fois à crier, en parlant à un homme? Ils sont toujours tellement collés à moi que je n'ai qu'à bouger les lèvres. J'ai crié à des mouettes, à des biches, à l'écho, jamais à un homme. Tu me paieras cela... Qu'as-tu? Tu trembles?

TROÏLUS. — Je ne tremble pas.

HÉLÈNE. — Tu trembles, Troïlus.

TROÏLUS. — Oui, je tremble.

HÉLÈNE. — Pourquoi es-tu toujours derrière moi? Quand je vais dos au soleil et que je m'arrête, la tête de ton ombre butte toujours contre mes pieds. C'est tout juste si elle ne les dépasse pas. Tu es un impertinent. Dis-moi ce que tu veux...

TROÏLUS. — Je ne veux rien.

HÉLÈNE. — Dis-moi ce que tu veux, Troïlus!

TROÏLUS. — Tout! Je veux tout!

HÉLÈNE. — Tu veux tout. La lune?

TROÏLUS. — Tout! Plus que tout!

HÉLÈNE. — Tu parles déjà comme un vrai homme : tu veux m'embrasser, quoi!

TROÏLUS. — Non!

HÉLÈNE. — Tu veux m'embrasser, n'est-ce pas, mon petit Troïlus?

TROÏLUS. — Je me tuerais aussitôt après!

HÉLÈNE. — Approche... Quel âge as-tu?

TROÏLUS. — Quinze ans... Hélas!

HÉLÈNE. — Bravo pour hélas... Tu as déjà embrassé des jeunes filles?

TROÏLUS. — Je les hais.

HÉLÈNE. — Tu en as déjà embrassé?

TROÏLUS. — On les embrasse toutes. Je donnerai ma vie pour n'en avoir embrassé aucune.

HÉLÈNE. — Tu me sembles disposer d'un nombre considérable d'existences. Pourquoi ne m'as-tu pas dit franchement : Hélène, je veux vous embrasser!... Je ne vois aucun mal à ce que tu m'embrasses... Embrasse-moi.

TROÏLUS. — Jamais.

HÉLÈNE. — A la fin du jour, quand je m'assieds aux créneaux pour voir le couchant sur les îles, tu serais arrivé

doucement, tu aurais tourné ma tête vers toi avec tes mains, — de dorée, elle serait devenue sombre, tu l'aurais moins bien vue évidemment, — et tu m'aurais embrassée, j'aurais été très contente... Tiens, me serais-je dit, le petit Troïlus m'embrasse!... Embrasse-moi.

TROÏLUS. — Jamais.

HÉLÈNE. — Je vois. Tu me haïrais si tu m'avais embrassée?

TROÏLUS. — Ah! les hommes ont bien de la chance d'arriver à dire ce qu'ils veulent dire!

HÉLÈNE. — Toi, tu le dis assez bien.

SCÈNE DEUXIÈME

HÉLÈNE, PÂRIS, LE JEUNE TROÏLUS

PÂRIS. — Méfie-toi, Hélène. Troïlus est un dangereux personnage.

HÉLÈNE. — Au contraire. Il veut m'embrasser.

PÂRIS. — Troïlus, tu sais que si tu embrasses Hélène, je te tue!

HÉLÈNE. — Cela lui est égal de mourir, même plusieurs fois.

PÂRIS. — Qu'est-ce qu'il a? Il prend son élan?... Il va bondir sur toi?... Il est trop gentil! Embrasse Hélène, Troïlus. Je te le permets.

HÉLÈNE. — Si tu l'y décides, tu es plus malin que moi.

Troïlus qui allait se précipiter sur Hélène s'écarte aussitôt.

PÂRIS. — Écoute, Troïlus! Voici nos vénérables qui arrivent en corps pour fermer les portes de la guerre... Embrasse Hélène devant eux : tu seras célèbre. Tu veux être célèbre, plus tard, dans la vie?

TROÏLUS. — Non. Inconnu.

PÂRIS. — Tu ne veux pas devenir célèbre? Tu ne veux pas être riche, puissant?

TROÏLUS. — Non. Pauvre et laid.

PÂRIS. — Laisse-moi finir!... Pour avoir toutes les femmes!

TROÏLUS. — Je n'en veux aucune, aucune!

PÂRIS. — Voilà nos sénateurs! Tu as à choisir : ou tu embrasseras Hélène devant eux, ou c'est moi qui l'embrasse devant toi. Tu préfères que ce soit moi? Très bien! Regarde!... Oh! quel est ce baiser inédit que tu me donnes, Hélène?

HÉLÈNE. — Le baiser destiné à Troïlus.

PÂRIS. — Tu ne sais pas ce que tu perds, mon enfant. Oh! tu t'en vas? Bonsoir.

HÉLÈNE. — Nous nous embrasserons, Troïlus. Je puis t'en répondre. (*Troïlus s'en va*). Troïlus!

PÂRIS *un peu énervé*. — Tu cries bien fort, Hélène!

SCÈNE TROISIÈME

HÉLÈNE, DEMOKOS, PÂRIS

DEMOKOS. — Hélène, une minute! Et regarde-moi bien en face. J'ai dans la main un magnifique oiseau que je vais lâcher... Là, tu y es... C'est cela. Arrange tes cheveux et souris un beau sourire.

PÂRIS. — Je ne vois pas en quoi l'oiseau s'envolera mieux si les cheveux d'Hélène bouffent et si elle fait son sourire numéro un.

HÉLÈNE. — Cela ne peut pas me nuire en tout cas.

DEMOKOS. — Ne bouge plus... Une! Deux! Trois! Voilà... c'est fait, tu peux partir...

HÉLÈNE. — Et l'oiseau?

DEMOKOS. — C'est un oiseau qui sait se rendre invisible.

HÉLÈNE. — La prochaine fois demande-lui sa recette.

Elle sort.

PÂRIS. — Quelle est cette farce?

DEMOKOS. — Je compose un chant sur le visage d'Hélène. J'avais besoin de bien le contempler, de le graver dans ma mémoire avec sourire et boucles. Il y est.

SCÈNE QUATRIÈME

DEMOKOS, PÂRIS, HÉCUBE, LA PETITE POLYXÈNE, ABNÉOS, LE GÉOMÈTRE, QUELQUES VIEILLARDS

HÉCUBE. — Enfin, vous allez nous la fermer, cette porte?

DEMOKOS. — Hector le veut. Mais il a tort. Nous pouvons avoir à la rouvrir ce soir même. Priam va décider.

LA PETITE POLYXÈNE. — Où mène-t-elle, la porte, maman?

ABNÉOS. — A la guerre, mon enfant. Quand elle est ouverte, c'est qu'il y a la guerre.

DEMOKOS. — Mes amis...

HÉCUBE. — Guerre ou non, votre symbole est stupide. Cela fait tellement peu soigné, ces deux battants toujours ouverts! Tous les chiens s'y arrêtent.

LE GÉOMÈTRE. — Il ne s'agit pas de ménage. Il s'agit de la guerre et des dieux.

HÉCUBE. — C'est bien ce que je dis, les dieux ne savent pas fermer leurs portes.

LA PETITE POLYXÈNE. — Moi je les ferme très bien, n'est-ce pas, maman!

PÂRIS, *baisant les doigts de la petite Polyxène.* — Tu te prends même les doigts en les fermant, chérie.

DEMOKOS. — Puis-je enfin réclamer un peu de silence, Pâris?... Abnéos, et toi, Géomètre, et vous mes amis, si je vous ai convoqués ici avant l'heure, c'est pour tenir notre premier conseil. Et c'est de bon augure que ce premier conseil de guerre ne soit pas celui des généraux, mais celui des intellectuels. Car il ne suffit pas, à la guerre, de fourbir des armes à nos soldats. Il est indispensable de porter au comble leur enthousiasme. L'ivresse physique, que leurs chefs obtiendront à l'instant de l'assaut par un vin à la résine vigoureusement placé, restera vis-à-vis des Grecs inefficiente, si elle ne se double de l'ivresse morale que nous, les poètes, allons leur verser. Puisque l'âge nous éloigne du combat, servons du moins à le rendre sans merci. Je vois que tu as des idées là-dessus, Abnéos, et je te donne la parole.

ABNÉOS. — Oui. Il nous faut un chant de guerre.

DEMOKOS. — Très juste. La guerre exige un chant de guerre.

PÂRIS. — Nous nous en sommes passé jusqu'ici.

HÉCUBE. — Elle chante assez fort elle-même...

ABNÉOS. — Nous nous en sommes passé, parce que nous n'avons jamais combattu que des barbares. C'était de la chasse. Le cor suffisait. Avec les Grecs, nous entrons dans un domaine de guerre autrement relevé.

DEMOKOS. — Très exact, Abnéos, ils ne se battent pas avec tout le monde.

PÂRIS. — Nous avons déjà un chant national.

ABNÉOS. — Oui. Mais c'est un chant de paix.

PÂRIS. — Il suffit de chanter un chant de paix avec grimace et gesticulation pour qu'il devienne un chant de guerre... Quelles sont déjà les paroles du nôtre?

ABNÉOS. — Tu le sais bien. Anodines. — C'est nous qui fauchons les moissons, qui pressons le sang de la vigne!

DEMOKOS. — C'est tout au plus un chant de guerre contre les céréales. Vous n'effraierez pas les Spartiates en menaçant le blé noir.

PÂRIS. — Chante-le avec un javelot à la main et un mort à tes pieds, et tu verras.

HÉCUBE. — Il y a le mot sang, c'est toujours cela.

PÂRIS. — Le mot moisson aussi. La guerre l'aime assez.

ABNÉOS. — Pourquoi discuter, puisque Demokos peut nous en livrer un tout neuf dans les deux heures?

DEMOKOS. — Deux heures, c'est un peu court.

HÉCUBE. — N'aie aucune crainte, c'est plus qu'il ne te faut! Et après le chant ce sera l'hymne, et après l'hymne la cantate. Dès que la guerre est déclarée, impossible de tenir les poètes. La rime, c'est encore le meilleur tambour.

DEMOKOS. — Et le plus utile, Hécube, tu ne crois pas si bien dire. Je la connais la guerre. Tant qu'elle n'est pas là, tant que ses portes sont fermées, libre à chacun de l'insulter et de la honnir. Elle dédaigne les affronts du temps de paix. Mais, dès qu'elle est présente, son orgueil est à vif, on ne gagne sa faveur, on ne la gagne, que si on la complimente et la caresse. C'est alors la mission de ceux qui savent parler et écrire, de louer la guerre, de l'aduler à chaque heure du jour, de la flatter sans arrêt aux places claires ou équivoques de son énorme corps, sinon on se l'aliène. Voyez les officiers : braves devant l'ennemi, lâches devant la guerre, c'est la devise des vrais généraux.

PÂRIS. — Et tu as même déjà une idée pour ton chant?

DEMOKOS. — Une idée merveilleuse, que tu comprendras mieux que personne... Elle doit être lasse qu'on l'affuble de cheveux de Méduse, de lèvres de Gorgone : j'ai l'idée de comparer son visage au visage d'Hélène. Elle sera ravie de cette ressemblance.

LA PETITE POLYXÈNE. — A quoi ressemble-t-elle, la guerre, maman?

HÉCUBE. — A ta tante Hélène.

LA PETITE POLYXÈNE. — Elle est bien jolie.

DEMOKOS. — Donc, la discussion est close. Entendu pour le chant de guerre. Pourquoi t'agiter, Géomètre?

LE GÉOMÈTRE. — Parce qu'il y a plus pressé que le chant de guerre, beaucoup plus pressé!

DEMOKOS. — Tu veux dire les médailles, les fausses nouvelles?

LE GÉOMÈTRE. — Je veux dire les épithètes.

HÉCUBE. — Les épithètes?

LE GÉOMÈTRE. — Avant de se lancer leurs javelots, les guerriers grecs se lancent des épithètes... Cousin de crapaud, se crient-ils! Fils de bœuf... Ils s'insultent, quoi! Et ils ont raison. Ils savent que le corps est plus vulnérable quand l'amour-propre est à vif. Des guerriers connus pour leur sang-froid le perdent illico quand on les traite de verrues ou de corps tyrhoïdes. Nous autres Troyens manquons terriblement d'épithètes.

HÉCUBE. — Bouchez les oreilles de nos soldats à la cire, comme pour les sirènes.

DEMOKOS. — Le Géomètre a raison. Nous sommes vraiment les seuls à ne pas insulter nos adversaires avant de les tuer...

PÂRIS. — Tu ne crois pas suffisant que les civils s'insultent, Géomètre?

LE GÉOMÈTRE. — Les armées doivent partager les haines des civils. Tu les connais, sur ce point, elles sont décevantes. Quand on les laisse à elles-mêmes, elles passent leur temps à s'estimer. Leurs lignes déployées deviennent bientôt les seules lignes de vraie fraternité dans le monde et du fond du champ de bataille, où règne une considération mutuelle, la haine est refoulée sur les écoles, les salons ou le petit commerce. Si nos soldats ne sont pas au moins à égalité dans le combat d'épithètes, ils perdront tout goût à l'insulte, à la calomnie, et par suite immanquablement à la guerre.

DEMOKOS. — Adopté! Nous leur organiserons un concours dès ce soir.

PÂRIS. — Je les crois assez grands pour les trouver eux-mêmes.

DEMOKOS. — Quelle erreur! Tu les trouverais de toi-même, tes épithètes, toi qui passes pour habile?

PÂRIS. — J'en suis persuadé.

DEMOKOS. — Tu te fais des illusions. Mets-toi en face d'Abnéos, et commence.

PÂRIS. — Pourquoi d'Abnéos?

DEMOKOS. — Parce qu'il prête aux épithètes, ventru et bancal comme il est.

ABNÉOS. — Dis donc, plat à tarte!

PÂRIS. — Non. Abnéos ne m'inspire pas. Mais en face de toi, si tu veux.

DEMOKOS. — De moi? Parfait! Tu vas voir ce que c'est, l'épithète improvisée! Compte dix pas... J'y suis... Commence..

PÂRIS. — Vieux parasite! Poète aux pieds sales!

DEMOKOS. — Une seconde... Si tu faisais précéder les épithètes du nom, pour éviter les méprises...

PÂRIS. — En effet, tu as raison... Demokos! Œil de veau! Arbre à pellicules!

DEMOKOS. — C'est grammaticalement correct, mais bien naïf. En quoi le fait d'être appelé arbre à pellicules peut-il me faire monter l'écume aux lèvres et me pousser à tuer! Arbre à pellicules est complètement inopérant.

HÉCUBE. — Il t'appelle aussi Œil de veau.

DEMOKOS. — Œil de veau est un peu mieux... Mais tu vois comme tu patauges, Pâris. Cherche donc ce qui peut m'atteindre. Quels sont mes défauts, à ton avis?

PÂRIS. — Tu es lâche, ton haleine est fétide, et tu n'as aucun talent.

DEMOKOS. — Tu veux une gifle.

PÂRIS. — Ce que j'en dis, c'est pour te faire plaisir.

LA PETITE POLYXÈNE. — Pourquoi gronde-t-on l'oncle Demokos, maman?

HÉCUBE. — Parce que c'est un serin, chérie!

DEMOKOS. — Vous dites, Hécube?

HÉCUBE. — Je dis que tu es un serin, Demokos. Je dis que si les serins avaient la bêtise, la prétention, la laideur et la puanteur des vautours, tu serais un serin.

DEMOKOS. — Tiens, Pâris! Ta mère est plus forte que toi. Prends modèle. Une heure d'exercice par jour et par soldat,

et Hécube nous donne la supériosité en épithètes. Et pour le chant de la guerre, je ne sais pas non plus s'il n'y aurait pas avantage à le lui confier...

HÉCUBE. — Si tu veux, mais je ne dirais pas qu'elle ressemble à Hélène.

DEMOKOS. — Elle ressemble à qui, d'après toi?

HÉCUBE. — Je te le dirai quand la porte sera fermée.

SCÈNE CINQUIÈME

Les mêmes. Priam. Hector, puis Andromaque, puis Hélène. Pendant la fermeture des portes, Andromaque prend à part la petite Polyxène, et lui confie une commission ou un secret.

HECTOR. — Elle va l'être.

DEMOKOS. — Un moment, Hector!

HECTOR. — La cérémonie n'est pas prête?

HÉCUBE. — Si. Les gonds nagent dans l'huile d'olive?

HECTOR. — Alors?

PRIAM. — Ce que nos amis veulent dire, Hector, c'est que la guerre aussi est prête. Réfléchis bien. Ils n'ont pas tort. Si tu fermes cette porte, il va peut-être falloir la rouvrir dans une minute.

HÉCUBE. — Une minute de paix, c'est bon à prendre.

HECTOR. — C'est ici que nous recevrons tout à l'heure les Grecs. Il convient de les recevoir dans la paix.

PRIAM. — J'ai idée que la porte béante les impressionnerait davantage.

HECTOR. — Mon père, tu dois pourtant savoir ce que signifie la paix pour des hommes qui depuis des mois se battent. C'est toucher enfin le fond pour ceux qui se noient ou s'enlisent. Laisse-nous prendre pied sur le moindre carré de paix, effleurer la paix une minute, fût-ce de l'orteil!

PRIAM. — Si tu le veux, Hector, mais songe que jeter aujourd'hui le mot paix dans la ville est aussi coupable que d'y jeter un poison. Tu vas y détendre le cuir et le fer. Tu vas frapper avec le mot paix la monnaie courante des souvenirs, des affections, des espoirs. Les soldats vont se précipiter pour acheter le pain de paix, boire le vin de paix, étreindre la femme

de paix, et dans une heure tu les remettras face à la guerre.

HECTOR. — La guerre n'aura pas lieu!

(On entend des clameurs du côté du port.)

DEMOKOS. — Non? Écoute!

PRIAM. — Serais-tu si peu sensible à cette pression, à ce froid, autour de nos oreilles et de nos cœurs?

HECTOR. — Justement. Je sens tout ce qui passe par cette porte ouverte. Fermons-la.

HÉCUBE. — Ce sera toujours un sale courant d'air en moins. Que veux-tu, toi?

LE GÉOMÈTRE. — Prononce d'abord le discours aux morts, Hector. Cela te fera réfléchir...

HECTOR. — Il n'y aura pas de discours aux morts.

PRIAM. — La cérémonie le comporte. Le général victorieux doit rendre hommage aux morts quand les portes se ferment.

HECTOR. — Un discours aux morts de la guerre, c'est un plaidoyer hypocrite pour les vivants, une demande d'acquittement. C'est la spécialité des avocats. Je ne suis pas assez sûr de mon innocence...

DEMOKOS. — Le commandement est irresponsable.

HECTOR. — Hélas! tout le monde l'est, les dieux aussi! D'ailleurs je l'ai fait déjà, mon discours aux morts. Je le leur ai fait à leur dernière minute de vie, alors qu'adossés un peu de biais aux oliviers du champ de bataille, ils disposaient d'un reste d'ouïe et de regard. Et je peux vous répéter ce que je leur ai dit. Et à l'éventré, dont les prunelles tournaient déjà, j'ai dit : « Eh bien, mon vieux, ça ne va pas si mal que ça... » Et à celui dont la massue avait ouvert en deux le crâne : « Ce que tu peux être laid avec ce nez fendu! » Et à mon petit écuyer, dont le bras gauche pendait et dont fuyait le dernier sang : « Tu as de la chance de t'en tirer avec le bras gauche... » Et je suis heureux de leur avoir fait boire à chacun une suprême goutte à la gourde de la vie. C'était tout ce qu'ils réclamaient, ils sont morts en la suçant... Et je n'ajouterai pas un mot.

LA PETITE POLYXÈNE. — Il est mort aussi, le petit écuyer?

HECTOR. — Oui, mon chat. Il est mort. Il a soulevé la main droite. Quelqu'un que je ne voyais pas le prenait par sa main valide. Et il est mort.

DEMOKOS. — Notre général semble confondre paroles aux mourants et discours aux morts.

PRIAM. — Ne t'obstine pas, Hector.

HECTOR. — Très bien, très bien, je leur parle...

(Il se place au pied des portes.)

HECTOR. — O vous qui ne nous entendez pas, qui ne nous voyez pas, écoutez ces paroles, voyez ce cortège. Nous sommes les vainqueurs. Cela vous est bien égal, n'est-ce pas? Vous aussi vous l'êtes. Mais, nous, nous sommes les vainqueurs vivants. C'est ici que commence la différence. C'est ici que j'ai honte. Je ne sais si dans la foule des morts on distingue les morts vainqueurs par une cocarde. Les vivants, vainqueurs ou non, ont la vraie cocarde, la double cocarde. Ce sont leurs yeux. Nous, nous avons deux yeux, mes pauvres amis. Nous voyons le soleil. Nous faisons tout ce qui se fait dans le soleil. Nous mangeons. Nous buvons... Et dans le clair de lune!... Nous couchons avec nos femmes... Avec les vôtres aussi...

DEMOKOS. — Tu insultes les morts, maintenant?

HECTOR. — Vraiment, tu crois?

DEMOKOS. — Ou les morts, ou les vivants.

HECTOR. — Il y a une distinction...

PRIAM. — Achève, Hector... Les Grecs débarquent...

HECTOR. — J'achève... O vous qui ne sentez pas, qui ne touchez pas, respirez cet encens, touchez ces offrandes. Puisqu'enfin c'est un général sincère qui vous parle, apprenez que je n'ai pas une tendresse égale, un respect égal pour vous tous. Tout morts que vous êtes, il y a chez vous la même proportion de braves et de lâches que chez nous qui avons survécu. Autant de vous furent atteints dans la fuite ou les occupations viles ou les pensées médiocres que dans la noblesse et l'audace. La moitié d'entre vous nous ont bien débarrassés. Mais le déni de justice dont souffre le lâche mort vis-à-vis du lâche vivant, j'en souffre autant que de celui qui sépare les braves, et qui que vous soyez, vous absents, vous inexistants, vous oubliés, vous sans occupation, sans repos, sans être, je comprends en effet qu'il faille en fermant ces portes excuser près de vous ces déserteurs que sont les survivants, et ressentir comme un double vol et une double flétrissure ces deux biens qui s'appellent, de deux noms dont j'espère bien que

l'éclat et la résonance ne vous atteignent plus, la chaleur et le ciel...

LA PETITE POLYXÈNE. — Les portes se ferment, maman!

HÉCUBE. — Oui, chérie.

LA PETITE POLYXÈNE. — Ce sont les morts qui les poussent.

HÉCUBE. — Ils aident, un petit peu.

LA PETITE POLYXÈNE. — Ils aident bien, surtout à droite.

HÉCUBE. — Oui. Il y a moins de soleil à droite...

HECTOR. — C'est fait? Elles sont fermées?

LE GARDE. — Un coffre-fort...

HECTOR. — Nous sommes en paix, père, nous sommes en paix.

HÉCUBE. — Nous sommes en paix!

LA PETITE POLYXÈNE. — On se sent bien mieux, n'est-ce pas, maman?

HECTOR. — Vraiment, chérie!

LA PETITE POLYXÈNE. — Moi, je me sens bien mieux.

La musique des Grecs éclate.

UN MESSAGER. — Leurs équipages ont mis pied à terre, Priam!

DEMOKOS. — Quelle musique! Quelle horreur de musique! C'est de la musique antitroyenne au plus haut point! Allons les recevoir comme il convient.

HECTOR. — Recevez-les royalement, et qu'ils soient ici sans encombre. Vous êtes responsables!

LE GÉOMÈTRE. — Opposons-leur en tout cas la musique troyenne. Hector, à défaut d'autre indignation, autorisera peut-être le conflit musical?

LA FOULE. — Les Grecs! Les Grecs!

UN MESSAGER. — Ulysse est sur l'estacade, Priam! Où faut-il le conduire?

PRIAM. — Ici même. Préviens-nous au palais... Toi aussi, viens, Pâris. Tu n'as pas trop à circuler, en ce moment.

HECTOR. — Allons préparer notre discours aux Grecs, père.

DEMOKOS. — Prépare-le un peu mieux que celui aux morts, tu trouveras plus de contradiction. (*Priam et ses fils sortent.*) Tiens, tu t'en vas aussi, Hécube. Tu t'en vas sans nous avoir dit à quoi ressemblait la guerre?

HÉCUBE. — Tu tiens à le savoir?

DEMOKOS. — Si tu l'as vue, dis-le.

HÉCUBE. — A un cul de singe. Quand la guenon est montée à l'arbre, et se détourne, tout en fourrageant de la main dans les trous combles des fientes de la huppe et nous montre un fondement rouge, tout squameux et glacé, ceint d'une perruque immonde, c'est exactement la guerre que l'on voit, c'est son visage.

Elle sort.

DEMOKOS. — Avec celui d'Hélène, cela lui en fait deux.

Il sort de l'autre côté.

ANDROMAQUE. — La voilà justement, Hélène. Polyxène, tu te rappelles bien ce que tu as à lui dire.

LA PETITE POLYXÈNE. — Oui...

ANDROMAQUE. — Va...

Andromaque sort.

SCÈNE SIXIÈME

HÉLÈNE, LA PETITE POLYXÈNE

HÉLÈNE. — Tu veux me parler, chérie?

LA PETITE POLYXÈNE. — Oui, tante Hélène.

HÉLÈNE. — Cela doit être important, tu es toute raide. Et tu te sens toute raide aussi, je parie?

LA PETITE POLYXÈNE. — Oui, tante Hélène.

HÉLÈNE. — C'est une chose que tu ne peux pas me dire sans être raide?

LA PETITE POLYXÈNE. — Non, tante Hélène.

HÉLÈNE. — Alors, dis-le vite. Tu me fais mal, raide comme cela.

LA PETITE POLYXÈNE. — Tante Hélène, si vous nous aimez, partez!

HÉLÈNE. — Pourquoi partirais-je, chérie?

LA PETITE POLYXÈNE. — A cause de la guerre.

HÉLÈNE. — Tu sais déjà ce que c'est, la guerre?

LA PETITE POLYXÈNE. — Je ne sais pas très bien. Je crois qu'on meurt.

HÉLÈNE. — La mort aussi, tu sais ce que c'est?

LA PETITE POLYXÈNE. — Je ne sais pas non plus très bien. Je crois qu'on ne sent plus rien.

HÉLÈNE. — Voyons! Qu'est-ce qu'Andromaque t'a dit au juste de me demander?

LA PETITE POLYXÈNE. — De partir, si vous nous aimez!

HÉLÈNE. — Cela ne me paraît pas très logique. Si tu aimais quelqu'un, tu le quitterais?

LA PETITE POLYXÈNE. — Oh! Non! jamais!

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que tu préfèrerais, quitter Hécube ou ne plus rien sentir?

LA PETITE POLYXÈNE. — Oh! ne rien sentir! Je préfèrerais rester avec ma mère Hécube et ne plus jamais rien sentir...

HÉLÈNE. — Tu vois comme tu t'exprimes mal!... Pour que je parte, au contraire, il faudrait que je ne vous aime pas... Tu préfères que je ne t'aime pas?

LA PETITE POLYXÈNE. — Oh! non! que vous m'aimiez!

HÉLÈNE. — Tu ne sais pas ce que tu dis, en somme?

LA PETITE POLYXÈNE. — Non...

Voix d'Hécube. — Polyxène!

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, HÉCUBE, ANDROMAQUE

HÉCUBE. — Tu es sourde, Polyxène? Et qu'as-tu à fermer les yeux en me voyant? Tu joues à la statue? Viens avec moi!

HÉLÈNE. — Elle s'entraîne à ne rien sentir. Mais elle n'est pas douée.

HÉCUBE. — Est-ce que tu m'entends, Polyxène? Est-ce que tu me vois?

LA PETITE POLYXÈNE. — Oh! oui! Je t'entends. Je te vois.

HÉCUBE. — Pourquoi pleures-tu? Il n'y a pas de mal à me voir et à m'entendre?

LA PETITE POLYXÈNE. — Si... si... Tu partiras!...

HÉCUBE. — Vous me ferez le plaisir de laisser désormais Polyxène tranquille, Hélène. Elle est trop sensible pour toucher l'insensible, fût-ce à travers votre belle robe et votre belle voix.

HÉLÈNE. — C'est bien mon avis. Je conseille à Andromaque

de faire ses commissions elle-même. Embrasse-moi, Polyxène. Je pars ce soir, puisque tu y tiens.

LA PETITE POLYXÈNE. — Ne partez pas! Ne partez pas!

HÉLÈNE. — Bravo! Te voilà souple...

HÉCUBE. — Tu viens, Andromaque?

ANDROMAQUE. — Non, je reste.

SCÈNE HUITIÈME

HÉLÈNE, ANDROMAQUE

HÉLÈNE. — L'explication, alors?

ANDROMAQUE. — Je crois qu'il la faut.

HÉLÈNE. — Écoutez-les crier et discuter là-bas, tous tant qu'ils sont! Écoutez ces musiques qui elles aussi tirent l'affaire au clair! Cela ne suffit pas? Il faut encore que les belles-sœurs s'expliquent? S'expliquent quoi, puisque je pars?

ANDROMAQUE. — Que vous partiez ou non, ce n'est plus la question, Hélène.

HÉLÈNE. — Dites cela à Hector. Vous égaierez sa journée.

ANDROMAQUE. — Oui, Hector s'accroche à l'idée de votre départ. Il est comme tous les hommes. Ils foncent sur la première raison qui se lève. Ils sont comme à la chasse. Il suffit d'un lièvre pour les détourner du fourré où est la panthère. Le gibier des hommes peut se chasser ainsi. Pas celui des dieux.

HÉLÈNE. — Si vous avez découvert ce qu'ils veulent, les dieux, dans toute cette histoire, je vous félicite.

ANDROMAQUE. — Je ne sais pas si les dieux veulent quelque chose. Mais l'univers veut quelque chose. Depuis ce matin, tout me semble le réclamer, le crier, l'exiger, les hommes, les bêtes, les plantes... Jusqu'à cet enfant en moi...

HÉLÈNE. — Ils réclament quoi?

ANDROMAQUE. — Que vous aimiez Pâris.

HÉLÈNE. — S'ils savent que je n'aime point Pâris, ils sont mieux renseignés que moi.

ANDROMAQUE. — Vous ne l'aimez pas! Peut-être pourriez-vous l'aimer. Peut-être allez-vous l'aimer. A cet espoir je me cramponne. Mais, pour le moment, c'est dans un malentendu que vous vivez tous deux.

HÉLÈNE. — Je vis avec lui dans la bonne humeur, dans l'agrément, dans l'accord. Le malentendu de l'entente, je ne vois pas très bien ce que cela peut être.

ANDROMAQUE. — Vous ne l'aimez pas. On ne s'entend pas, dans l'amour. La vie de deux époux qui s'aiment, c'est une perte de sang-froid perpétuel. La dot des vrais couples est la même que celle des couples faux : le désaccord originel. Hector est le contraire de moi. Il n'a aucun de mes goûts. Nous passons notre journée ou à nous vaincre l'un l'autre ou à nous sacrifier. Nous sentons que le bonheur est là, qu'il nous baigne, qu'il nous nourrit. Mais nous ne pouvons pas plus en prendre conscience que du sommeil. Les époux amoureux n'ont pas le visage clair.

HÉLÈNE. — Et si mon teint était de plomb, quand j'approche Pâris, et mes yeux blancs, et mes mains moites, vous pensez que Ménélas en serait transporté, les Grecs épanouis?

ANDROMAQUE. — Peu importerait alors ce que pensent les Grecs!

HÉLÈNE. — Et la guerre n'aurait pas lieu?

ANDROMAQUE. — Peut-être, en effet, n'aurait-elle pas lieu! Peut-être, si vous vous aimiez, l'amour appellerait-il à son secours l'un de ses égaux, la générosité, l'intelligence... Personne ne s'attaque d'un cœur léger à la passion... Et même si elle avait lieu, tant pis!

HÉLÈNE. — Ce ne serait sans doute pas la même guerre?

ANDROMAQUE. — Oh! non, Hélène! Vous sentez bien ce qu'elle sera, cette lutte. Le destin ne prend pas tant de précautions pour un combat vulgaire. Il veut construire l'avenir sur elle, l'avenir de nos races, de nos peuples, de nos raisonnements. Et que nos idées et que notre avenir soient fondés sur l'histoire d'une femme et d'un homme qui s'aimaient, ce n'est pas si mal. On voit ce que nos descendants en hériteraient en dévouement, en tendresse, en pitié. Et au fond le destin préférerait une guerre dont la raison serait l'amour. C'est parce qu'il le préfère qu'il s'empresse autour de vous, qu'il organise autour de vous sa fête. Il n'est pas encore très au point, il croit que la plus grande fête est la guerre. Pardonnons-lui. Mais il croit l'organiser autour de l'amour. Il ne voit pas que vous n'êtes qu'un couple officiel... Penser que nous allons

souffrir, mourir, pour un couple officiel, que la splendeur ou le malheur des âges, que les habitudes des cerveaux et des siècles vont se fonder sur l'aventure de deux êtres qui ne s'aimaient pas, c'est là l'horreur.

HÉLÈNE. — Si tous croient que nous nous aimons, cela revient au même.

ANDROMAQUE. — Ils ne le croient pas. Mais aucun n'avouera qu'il ne le croit pas. Aux approches de la guerre, tous les êtres sécrètent une nouvelle sueur, tous les événements revêtent un nouveau vernis, qui est le mensonge. Tous mentent. Nos vieillards n'adorent pas la beauté, ils s'adorent eux-mêmes, ils adorent la laideur. Et l'indignation des Grecs est un mensonge. Dieu sait s'ils se moquent de ce que vous pouvez faire avec Pâris, les Grecs! Et leurs bateaux qui accostent là-bas dans les banderoles et les hymnes, c'est un mensonge de la mer. Et ce beau temps, c'est aujourd'hui le plus grand mensonge du ciel! Et la vie de mon fils, et la vie d'Hector vont se jouer sur l'hypocrisie et le simulacre, c'est épouvantable!

HÉLÈNE. — Alors?

ANDROMAQUE. — Alors je vous en supplie, Hélène. Vous me voyez là pressée contre vous comme si je vous suppliais de m'aimer. Aimez Pâris! Ou dites-moi que je vous trompe! Dites-moi que vous vous tuerez s'il mourait! Que vous accepterez qu'on vous défigure pour qu'il vive!... Que tous ces accessoires de la vraie passion, le poison, le vitriol, la vipère dans les roses, ils sont vos attributs, ils sont vos armes. Alors la guerre ne sera plus qu'un fléau, pas une injustice. J'essaierai de la supporter.

HÉLÈNE. — Chère Andromaque, tout cela n'est pas si simple. Je ne passe point mes nuits, je l'avoue, à réfléchir sur le sort des humains, mais il m'a toujours semblé qu'ils se partageaient en deux sortes. Ceux qui sont, si vous voulez, la chair de la vie humaine. Et ceux qui en sont l'ordonnance, l'allure. Les premiers ont le rire, les pleurs, et tout ce que vous voudrez en sécrétions. Les autres ont le geste, la tenue, le regard. Si vous les obligez à ne faire qu'une race, cela ne va plus aller du tout. L'humanité doit autant à ses vedettes qu'à ses martyrs.

ANDROMAQUE. — Hélène!

HÉLÈNE. — D'ailleurs vous êtes difficile... Je ne le trouve pas si mal que cela, mon amour. Il me plaît, à moi. Évidemment je ne me sens pas liée à Pâris par des membranes. Cela ne tire pas sur mon foie ou ma rate quand Pâris m'abandonne pour le jeu de boules ou la pêche au congre. Mais je suis commandée par lui, aimantée par lui. L'aimantation, c'est aussi un amour, autant que la promiscuité. C'est une passion autrement ancienne et féconde que celle qui s'exprime par les yeux rougis de pleurs ou se manifeste par le frottement. Je suis aussi à l'aise dans cet amour qu'une étoile dans sa constellation. J'y gravite, j'y scintille, c'est ma façon à moi de respirer et d'étreindre. On voit très bien les fils qu'il peut produire, cet amour, de grands êtres clairs, bien distincts, avec des doigts annelés et un nez court. Qu'est-ce qu'il va devenir, si j'y verse la jalousie, la tendresse et l'inquiétude! Le monde est déjà si nerveux : voyez vous-même!

ANDROMAQUE. — Versez-y la pitié, Hélène. C'est la seule aide dont ait besoin le monde.

HÉLÈNE. — Voilà, le mot est dit. Je redoutais ce mot. C'est là qu'il faut nous séparer.

ANDROMAQUE. — Quel mot?

HÉLÈNE. — Le mot Pitié. Adressez-vous ailleurs. Je ne suis pas très forte en pitié.

ANDROMAQUE. — Parce que vous ne connaissez pas le malheur.

HÉLÈNE. — Je le connais très bien. Et les malheureux aussi. Et nous sommes très à l'aise ensemble. Tout enfant, je passais mes journées dans les huttes collées au palais, avec les filles de pêcheurs, à dénicher et à élever des oiseaux. Je suis née d'un oiseau, de là, j'imagine, cette passion. Et tous les malheurs du corps humain, pourvu qu'ils aient un rapport avec les oiseaux, je les connais en détail : le corps du père rejeté par la marée au petit matin, tout rigide avec une tête de plus en plus énorme et frissonnante car les mouettes s'assemblent pour picorer les yeux, et le corps de la mère ivre plumant notre merle apprivoisé, et celui de la sœur surprise dans la haie avec l'ilote de service au-dessous du nid de fauvettes en émoi. Et mon amie au chardonneret était difforme, et mon amie au bouvreuil était phtisique. Et malgré ces ailes

que je prêtais au genre humain, je le voyais ce qu'il est, rampant, malpropre, et misérable. Mais jamais je n'ai eu le sentiment qu'il exigeait la pitié.

ANDROMAQUE. — Parce que vous ne le jugez digne que de mépris.

HÉLÈNE. — C'est à savoir. Cela peut venir aussi de ce que, tous ces malheureux, je les sens mes égaux, de ce que je les admets, de ce que ma santé, ma beauté et ma gloire je ne les juge pas très supérieures à leur misère. Cela peut être de la fraternité.

ANDROMAQUE. — Vous blasphémez, Hélène.

HÉLÈNE. — Les gens ont pitié des autres dans la mesure où ils auraient pitié d'eux-mêmes. Le malheur ou la laideur sont des miroirs qu'ils ne supportent pas. Je n'ai aucune pitié pour moi. Vous verrez, si la guerre éclate. Je supporte la faim, le mal sans souffrir, mieux que vous. Et l'injure. Si vous croyez que je n'entends pas les Troyennes sur mon passage! Et elles me traitent de garce! Et elles disent que le matin j'ai l'œil jaune. C'est faux ou c'est vrai. Mais cela m'est égal, si égal!

ANDROMAQUE. — Arrêtez-vous, Hélène!

HÉLÈNE. — Et si vous croyez que mon œil, dans ma collection de chromos en couleurs, comme dit votre mari, ne me montre pas parfois une Hélène vieillie, avachie, édentée, suçotant accroupie quelque confiture dans sa cuisine! Et ce que le plâtré de mon grimage peut éclater de blancheur! Et ce que la groseille peut être rouge! Et ce que c'est coloré et sûr et certain!... Cela m'est complètement indifférent.

ANDROMAQUE. — Je suis perdue...

HÉLÈNE. — Pourquoi? S'il suffit d'un couple parfait pour vous faire admettre la guerre, il y a toujours le vôtre, Andromaque.

SCÈNE NEUVIÈME

HÉLÈNE, ANDROMAQUE, OIAX, *puis* HECTOR

OIAX. — Où est-il? Où se cache-t-il? Un lâche! Un Troyen!

HECTOR. — Qui cherchez-vous?

OIAX. — Je cherche Pâris...

HECTOR. — Je suis son frère.

OIAX. — Belle famille! Je suis Oiax! Qui es-tu?

HECTOR. — On m'appelle Hector.

OIAX. — Moi je t'appelle beau-frère de pute!

HECTOR. — Je vois que la Grèce nous a envoyé des négociateurs. Que voulez-vous?

OIAX. — La guerre!

HECTOR. — Rien à espérer. Vous la voulez pourquoi?

OIAX. — Ton frère a enlevé Hélène.

HECTOR. — Elle était consentante, à ce que l'on m'a dit.

OIAX. — Une Grecque fait ce qu'elle veut. Elle n'a pas à te demander la permission. C'est un cas de guerre.

HECTOR. — Nous pouvons vous offrir des excuses.

OIAX. — Les Troyens n'offrent pas d'excuses. Nous ne partirons d'ici qu'avec votre déclaration de guerre.

HECTOR. — Déclarez-la vous-mêmes.

OIAX. — Parfaitement, nous la déclarerons, et dès ce soir.

HECTOR. — Vous mentez. Vous ne la déclarerez pas. Aucune île de l'archipel ne vous suivra si nous ne sommes pas les responsables... Nous ne le serons pas.

OIAX. — Tu ne la déclareras pas, toi, personnellement, si je te déclare que tu es un lâche?

HECTOR. — C'est un genre de déclaration que j'accepte.

OIAX. — Je n'ai jamais vu manquer à ce point de réflexe militaire!... Si je te dis ce que la Grèce entière pense de Troie, que Troie est le vice, la bêtise?...

HECTOR. — Troie est l'entêtement. Vous n'aurez pas la guerre.

OIAX. — Si je crache sur elle?

HECTOR. — Crachez.

OIAX. — Si je te frappe, toi son prince.

HECTOR. — Essayez.

OIAX. — Si je frappe en plein visage le symbole de sa vanité et de son faux honneur?

HECTOR. — Frappez...

OIAX, *le giflant*. — Voilà... Si Madame est ta femme, Madame peut être fière.

HECTOR. — Je la connais... Elle est fière.

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, DEMOKOS

DEMOKOS. — Quel est ce vacarme! Que veut cet ivrogne, Hector!

HECTOR. — Il ne veut rien. Il a ce qu'il veut.

DEMOKOS. — Que se passe-t-il, Andromaque?

ANDROMAQUE. — Rien.

OIAX. — Deux fois rien. Un Grec gifle Hector, et Hector encaisse.

DEMOKOS. — C'est vrai, Hector?

HECTOR. — Complètement faux, n'est-ce pas, Hélène?

HÉLÈNE. — Les Grecs sont très menteurs. Les hommes grecs.

OIAX. — C'est de nature qu'il a une joue plus rouge que l'autre.

HECTOR. — Oui. Je me porte bien de ce côté-là.

DEMOKOS. — Dis la vérité, Hector. Il a osé porter la main sur toi?

HECTOR. — C'est mon affaire.

DEMOKOS. — C'est affaire de guerre. Tu es la statue même de Troie.

HECTOR. — Justement. On ne gifle pas les statues.

DEMOKOS. — Qui es-tu, brute! Moi, je suis Demokos, second fils d'Achichaos!

OIAX. — Second fils d'Achichaos? Enchanté. Dis-moi? Cela est-il aussi grave de gifler un second fils d'Achichaos que de gifler Hector.

DEMOKOS. — Tout aussi grave, ivrogne. Je suis chef du sénat. Su tu veux la guerre, la guerre jusqu'à la mort, tu n'as qu'à essayer.

OIAX. — Voilà... j'essaye.

Il gifle Demokos.

DEMOKOS. — Troyens! Soldats! Au secours!

HECTOR. — Tais-toi, Demokos!

DEMOKOS. — Aux armes! On insulte Troie! Vengeance!

HECTOR. — Je te dis de te taire.

DEMOKOS. — Je crierai!... J'ameuterai la ville!

HECTOR. — Tais-toi!... Ou je te gifle!

DEMOKOS. — Priam! Anchise! Venez voir la honte de Troie. Elle a Hector pour visage.

HECTOR. — Tiens!

Hector a giflé Demokos. Oiax s'esclaffe.

SCÈNE ONZIÈME

Les mêmes. Pendant la scène, Priam et les notables viennent se grouper en face du passage par où doit entrer Ulysse.

PRIAM. — Pourquoi ces cris, Demokos?

DEMOKOS. — On m'a giflé.

OIAX. — Va te plaindre à Achichaos!

PRIAM. — Qui t'a giflé?

DEMOKOS. — Hector! Oiax! Hector! Oiax!

PÂRIS. — Qu'est-ce qu'il raconte? Il est fou!

HECTOR. — On ne l'a pas giflé du tout, n'est-ce pas, Hélène?

HÉLÈNE. — Je regardais pourtant bien, je n'ai rien vu.

OIAX. — Ses deux joues sont de la même couleur.

PÂRIS. — Les poètes s'agitent souvent sans raison. C'est ce qu'ils appellent leurs transes. Il va nous en sortir notre chant national.

DEMOKOS. — Tu me le paieras, Hector...

DES VOIX. — Ulysse. Voici Ulysse...

Oiax s'est avancé tout cordial vers Hector.

OIAX. — Bravo! Du cran. Noble adversaire. Belle gifle...

HECTOR. — J'ai fait de mon mieux.

OIAX. — Excellente méthode aussi. Coude fixe. Poignet biaisé. Grande sécurité pour carpe et métacarpe. Ta gifle doit être plus forte que la mienne.

HECTOR. — J'en doute.

OIAX. — Tu dois admirablement lancer le javelot avec ce radius en fer et ce cubitus à pivot.

HECTOR. — Soixante-dix mètres.

OIAX. — Révérences! Mon cher Hector, excuse-moi. Je retire mes menaces. Je retire ma gifle. Nous avons des ennemis communs, ce sont les fils d'Achichaos. Je ne me bats pas contre ceux qui ont avec moi pour ennemis les fils d'Achichaos. Ne

parlons plus de guerre. Je ne sais ce qu'Ulysse rumine, mais compte sur moi pour arranger l'histoire...

Il va au-devant d'Ulysse avec lequel il rentrera.

ANDROMAQUE. — Je t'aime, Hector.

HECTOR *montrant sa joue.* — Oui. Mais ne m'embrasse pas encore tout de suite, veux-tu?

ANDROMAQUE. — Tu as gagné encore ce combat. Aie confiance.

HECTOR. — Je gagne chaque combat. Mais de chaque victoire l'enjeu s'envole.

SCÈNE DOUZIÈME

PRIAM, HÉCUBE, LES TROYENS, LES TROYENNES, ULYSSE, OIAX ET LEUR SUITE

ULYSSE. — Priam et Hector, je pense?

PRIAM. — Eux-mêmes. Et derrière eux, Troie, et les faubourgs de Troie, et la campagne de Troie, et l'Hellespont, et ce pays comme un poing fermé qui est la Phrygie. Vous êtes Ulysse?

ULYSSE. — Lui-même.

PRIAM. — Et voilà Anchise. Et derrière lui, la Thrace, le Pont, et cette main ouverte qu'est la Tauride.

ULYSSE. — Beaucoup de monde pour une conversation diplomatique.

PRIAM. — Et voici Hélène.

ULYSSE. — Bonjour, reine.

HÉLÈNE. — J'ai rajeuni ici, Ulysse. Je ne suis plus que princesse.

PRIAM. — Nous vous écoutons.

OIAX. — Ulysse, parle à Priam. Moi, je parle à Hector.

ULYSSE. — Priam, nous sommes venus pour reprendre Hélène.

OIAX. — Tu le comprends, n'est-ce pas, Hector? Ce ne pouvait pas se passer comme ça!

ULYSSE. — La Grèce et Ménélas crient vengeance.

OIAX. — Si les maris trompés ne criaient pas vengeance, qu'est-ce qu'il leur resterait! Il a raison, n'est-ce pas, Hector?

ULYSSE. — Qu'Hélène nous soit donc rendue dans l'heure même. Ou c'est la guerre.

OIAX. — Quand nous disons l'heure même, Hector, c'est une façon de parler. Dans les deux heures. Dans les trois heures. Il y a les adieux à faire.

HECTOR. — Et c'est tout?

ULYSSE. — C'est tout.

OIAX. — Ce n'est pas long, tu vois, Hector?

HECTOR. — Ainsi, si nous vous rendons Hélène, vous nous assurez la paix.

OIAX. — Et la tranquillité.

HECTOR. — Si elle s'embarque dans l'heure, l'affaire est close.

OIAX. — Et liquidée.

HECTOR. — Je crois que nous allons pouvoir nous entendre, n'est-ce pas, Hélène?

HÉLÈNE. — Oui, je le pense.

ULYSSE. — Vous ne voulez pas dire qu'Hélène va nous être rendue?

HECTOR. — Cela même.

OIAX. — Voilà un ami!

HECTOR. — Elle est prête.

OIAX. — Pour les bagages, elle en aura toujours plus au retour qu'elle n'en avait au départ.

HECTOR. — Nous vous la rendons, et vous garantissez la paix. Plus de représailles, plus de vengeance?

OIAX. — Une femme perdue, une femme retrouvée, et c'est justement la même. Parfait! N'est-ce pas, Ulysse?

ULYSSE. — Pardon! Je ne garantis rien. Pour que nous renoncions à toutes représailles, il faudrait qu'il n'y eût pas prétexte à représailles. Il faudrait que Ménélas retrouvât Hélène dans l'état même où elle lui fut ravie?

HECTOR. — A quoi reconnaîtra-t-il un changement?

ULYSSE. — Un mari est subtil quand un scandale mondial l'a averti. Il faudrait que Pâris eût respecté Hélène. Et ce n'est pas le cas...

LA FOULE. — Ah non! ce n'est pas le cas!

UNE VOIX. — Pas précisément!

HECTOR. — Et si c'était le cas?

ULYSSE. — Où voulez-vous en venir, Hector?

HECTOR. — Pâris n'a pas touché Hélène. Tous deux m'ont fait leurs confidences.

ULYSSE. — Quelle est cette histoire?

HECTOR. — La vraie histoire, n'est-ce pas, Hélène?

HÉLÈNE. — Qu'a-t-elle d'extraordinaire?

UNE VOIX. — C'est épouvantable! Nous sommes déshonorés!

HECTOR. — Qu'avez-vous à sourire, Ulysse? Vous voyez sur Hélène le moindre indice d'une défaillance à son devoir?

ULYSSE. — Je ne le cherche pas. L'eau sur le canard marque mieux que la souillure sur la femme.

PÂRIS. — Tu parles à une reine.

ULYSSE. — Exceptons les reines naturellement... Ainsi, Pâris, vous avez enlevé cette reine, vous l'avez enlevée nue; vous-même, je pense, n'étiez pas dans l'eau avec cuissard et armure, et aucun goût d'elle, aucun désir d'elle ne vous a saisi?

PÂRIS. — Une reine nue est couverte par sa dignité.

HÉLÈNE. — Elle n'a qu'à ne pas s'en dévêtir.

ULYSSE. — Combien a duré le voyage? J'ai mis trois jours avec mes vaisseaux, et ils sont plus rapides que les vôtres.

DES VOIX. — Quelles sont ces intolérables insultes à la marine troyenne!

UNE VOIX. — Vos vents sont plus rapides! Pas vos vaisseaux!

ULYSSE. — Mettons trois jours, si vous voulez. Où était la reine, pendant ces trois jours?

PÂRIS. — Sur le pont étendue.

ULYSSE. — Et Pâris. Dans la hune?

HÉLÈNE. — Étendu près de moi.

ULYSSE. — Il lisait, près de vous? Il pêchait la dorade?

HÉLÈNE. — Parfois il m'éventait.

ULYSSE. — Sans jamais vous toucher?...

HÉLÈNE. — Un jour, le deuxième, il m'a baisé la main.

ULYSSE. — La main! Je vois. Le déchaînement de la brute. Peut-être même le dos de la main.

HÉLÈNE. — J'ai cru digne de ne pas m'en apercevoir.

ULYSSE. — Le roulis ne vous a pas poussés l'un vers

l'autre?... Je pense que ce n'est pas insulter la marine troyenne de dire que ses bateaux roulent...

UNE VOIX. — Ils roulent beaucoup moins que les bateaux grecs ne tanguent.

OIAX. — Tanguer, nos bateaux grecs! S'ils ont l'air de tanguer c'est à cause de leur proue surélevée et de leur arrière qu'on évide!...

UNE VOIX. — Oh! oui! La face arrogante et le cul plat, c'est tout grec...

ULYSSE. — Et les trois nuits? Au-dessus de votre couple, les étoiles ont paru et disparu trois fois. Rien ne vous est demeuré, Hélène, de ces trois nuits?

HÉLÈNE. — Si... Si! J'oubliais! Une bien meilleure science des étoiles.

ULYSSE. — Pendant que vous dormiez, il vous a prise... peut-être...

HÉLÈNE. — Un moucheron m'éveille...

HECTOR. — Tous deux vous le jurerez, si vous voulez, sur votre déesse Aphrodite.

ULYSSE. — Je leur en fais grâce. Je la connais, Aphrodite! Son serment favori, c'est le parjure. Curieuse histoire, et qui va détruire dans l'Archipel l'idée qu'on avait des Troyens.

PÂRIS. — Que pensait-on, des Troyens, dans l'Archipel?

ULYSSE. — On les y croit moins doués que nous pour le négoce, mais beaux et irrésistibles.

UNE VOIX. — Ce n'est pas la première Grecque qu'ils s'appuient, mon vieil Ulysse...

UNE VOIX. — On les connaît les grains de beauté des Grecques, sur la fesse gauche; à la main, on les reconnaît, les Grecques.

ULYSSE. — En effet. Pour la femme grecque qui en rêve se débat, ou profère un prénom masculin inconnu, ou qui colle son pied brûlant à la plinthe de marbre, nous avons un proverbe : c'est qu'elle pense à son Troyen... Il va falloir changer cela. Dorénavant, elle pensera à son Mède, ou à son Caucasien... Poursuivez vos confidences, Pâris. C'est une intéressante contribution à la physiologie. Quelle raison a bien pu vous pousser à respecter Hélène quand vous l'aviez à merci?...

PÂRIS. — Je... je l'aimais.

HÉLÈNE. — Si vous ne savez pas ce que c'est que l'amour, Ulysse, n'abordez pas ces sujets-là.

ULYSSE. — Avouez, Hélène, que vous ne l'auriez pas suivi, si vous aviez su que les Troyens sont impuissants...

UNE VOIX. — C'est une honte!

UNE VOIX. — Qu'on le musèle.

UNE VOIX. — Amène ta femme, et tu verras.

UNE VOIX. — Et ta grand'mère!

ULYSSE. — Je me suis mal exprimé. Que Pâris, le beau Pâris fût impuissant...

UNE VOIX. — Est-ce que tu vas parler, Pâris? Vas-tu nous rendre la risée du monde?

PÂRIS. — Hector, vois comme ma situation est désagréable!

HECTOR. — Tu n'en as plus que pour une minute... Adieu, Hélène. Et que ta vertu devienne aussi proverbiale qu'aurait pu l'être ta facilité...

HÉLÈNE. — Je n'avais pas d'inquiétude. Les siècles vous donnent toujours le mérite qui est le vôtre.

ULYSSE. — Pâris l'impuissant, beau surnom!... Vous pouvez l'embrasser, Hélène, pour une fois.

PÂRIS. — Hector!

LE PREMIER GABIER. — Est-ce que vous allez supporter cette farce, commandant?

HECTOR. — Tais-toi! C'est moi qui commande ici!

LE GABIER. — Vous commandez mal! Nous, les gabiers de Pâris, nous en avons assez. Je vais le dire, moi, ce qu'il a fait à votre reine!...

DES VOIX. — Bravo, parle.

LE GABIER. — Il se sacrifie sur l'ordre de son frère. Moi, j'étais l'officier de bord. J'ai tout vu.

HECTOR. — Tu t'es trompé.

LE GABIER. — Vous pensez qu'on trompe l'œil d'un marin troyen. A trente pas je reconnais les mouettes borgnes. Viens à mon côté, Olpidès. Il était dans la hune, celui-là. Il a tout vu d'en haut. Moi, ma tête passait de l'escalier des soutes. Elle était juste à leur hauteur, comme un chat devant un lit... Faut-il le dire, Troyens!

HECTOR. — Silence.

DES VOIX. — Parle! Qu'il parle!

LE GABIER. — Et il n'y avait pas deux minutes qu'ils étaient à bord, n'est-ce pas, Olpidès?

OLPIDÈS. — Le temps d'éponger la reine et de refaire sa raie. Vous pensez si je voyais la raie de la reine, du front à la nuque, de là-haut.

LE GABIER. — Et il nous a tous envoyés dans la cale, excepté nous deux qu'il n'a pas vus...

OLPIDÈS. — Et sans pilote, le navire filait droit nord. Sans vents, la voile était franc grosse...

LE GABIER. — Et de ma cachette, quand j'aurais dû voir la tranche d'un seul corps, toute la journée j'ai vu la tranche de deux, un pain de seigle sur un pain de blé... Des pains qui cuisaient, qui levaient. De la vraie cuisson.

OLPIDÈS. — Et moi d'en haut j'ai vu plus souvent un seul corps que deux, tantôt blanc, comme le gabier le dit, tantôt doré. A quatre bras et quatre jambes...

LE GABIER. — Voilà pour l'impuissance! Et pour l'amour moral, Olpidès, pour la partie affection, dis ce que tu entendais de ton tonneau! Les paroles des femmes montent, celles des hommes s'étalent. Je dirai ce que disait Pâris...

OLPIDÈS. — Elle l'a appelé sa perruche, sa chatte.

LE GABIER. — Lui son puma, son jaguar. Ils intervertissaient les sexes. C'est de la tendresse. C'est bien connu.

OLPIDÈS. — Tu es mon hêtre, disait-elle aussi. Je t'étreins juste comme un hêtre, disait-elle... Sur la mer on pense aux arbres.

LE GABIER. — Et toi mon bouleau, lui disait-il, mon bouleau frémissant! Je me rappelle bien le mot bouleau. C'est un arbre russe.

OLPIDÈS. — Et j'ai dû rester jusqu'à la nuit dans la hune. On a faim et soif là-haut. Et le reste.

LE GABIER. — Et quand ils se désenlaçaient, ils se léchaient du bout de la langue, parce qu'ils se trouvaient salés.

OLPIDÈS. — Et quand ils se sont mis debout, pour aller enfin se coucher, ils chancelaient...

LE GABIER. — Et voilà ce qu'elle aurait eu, ta Pénélope, avec cet impuissant.

DES VOIX. — Bravo! Bravo!

UNE VOIX DE FEMME. — Gloire à Pâris!

UN HOMME JOVIAL. — Rendons à Pâris ce qui revient à Pâris.

HECTOR. — Ils mentent, n'est-ce pas, Hélène?

ULYSSE. — Hélène écoute charmée.

HÉLÈNE. — J'oubliais qu'il s'agissait de moi. Ces hommes ont de la conviction.

ULYSSE. — Ose dire qu'ils mentent, Pâris?

PÂRIS. — Dans les détails, quelque peu.

LE GABIER. — Ni dans le gros ni dans les détails. N'est-ce pas, Olpidès! Vous contestez vos expressions d'amour, commandant? Vous contestez le mot puma?... Le mot bouleau, alors? Je vois. C'est le mot bouleau frémissant qui vous offusque. Tant pis, vous l'avez dit. Je jure que vous l'avez dit, et d'ailleurs il n'y a pas à rougir du mot bouleau. J'en ai vu des bouleaux frémissants, l'hiver, le long de la Caspienne, et sur la neige; avec leurs bagues d'écorce noire qui semblaient séparées par le vide, on se demandait ce qui portait les branches. Et j'en ai vu en plein été, dans le chenal près d'Astrakhan, avec leurs bagues blanches comme celles des bons champignons, juste au bord de l'eau, mais aussi dignes que le saule est mollasse. Et quand vous avez dessus un de ces gros corbeaux gris et noir, tout l'arbre tremble, plie à casser, et je lui lançais des pierres jusqu'à ce qu'il s'envole, et toutes les feuilles lors me parlaient et me faisaient signe. Et à les voir frissonner, en or par-dessus, en argent par-dessous, vous vous sentez le cœur plein de tendresse! Moi, j'en aurais pleuré, n'est-ce pas, Olpidès! Voilà ce que c'est qu'un bouleau!

LA FOULE. — Bravo! Bravo!

UN AUTRE MARIN. — Et il n'y a pas que le gabier et Olpidès qui les aient vus, Priam. Du soutier à l'enseigne, nous étions tous ressortis du navire par les hublots, et tous, cramponnés à la coque, nous regardions par-dessous la lisse. Le navire n'était qu'un instrument à voir.

UN TROISIÈME MARIN. — A voir l'amour.

ULYSSE. — Et voilà, Hector!

HECTOR. — Taisez-vous tous.

LE GABIER. — Tiens, fais taire celle-là!

IRIS, *apparaissant*. — Et Aphrodite, elle, me charge de vous

dire que l'amour est la loi du monde. Que tout ce qui double l'amour devient sacré, que ce soit le mensonge, l'avarice, ou la luxure. Que tout amoureux, elle le prend sous sa garde, du roi au berger en passant par l'entremetteur. J'ai bien dit : l'entremetteur. S'il en est un ici, qu'il soit salué. Et qu'elle vous interdit à vous deux, Hector et Ulysse, de séparer Pâris d'Hélène. Ou il y aura la guerre.

HECTOR. — Et c'est tout?

IRIS. — Ce n'est pas tout. Le temps de remonter à l'Olympe. Je reviens.

Elle disparaît.

PRIAM. — Troyens!

LA FOULE. — Elle revient déjà.

IRIS. — Pardon! J'ai oublié mon écharpe!

Elle redisparaît.

HÉLÈNE *la suivant des yeux.* — Il n'y avait pas de mal. Ce bleu jure sur ce saumon.

PRIAM. — Troyens!...

IRIS *revenue.* — Et Pallas me charge de vous dire que la raison est la loi du monde. Tout être amoureux, vous fait-elle dire, déraisonne. Elle vous demande de lui avouer franchement s'il y a plus bête que le coq sur la poule ou la mouche sur la mouche. Elle n'insiste pas. Et elle défie quiconque parmi vous de se lever et de prétendre qu'il est pire dérision que la chienne escortée à travers la ville par onze chiens à poils ras ou à poils caniche, et leur ignoble relais au coin des boucheries ou des bornes fontaines. Et elle vous ordonne, à vous Hector et à vous Ulysse, de séparer Hélène de ce Pâris à poil frisé. Ou il y aura la guerre.

Elle disparaît.

PÂRIS. — Au moins les dieux savent ce qu'ils veulent.

IRIS *reparaissant.* — Et Zeus... Oh! pardon! J'ai oublié là-haut mon écharpe.

Elle disparaît.

HÉLÈNE. — Heureusement que les robes de déesses s'agrafent.

IRIS *reparaissant.* — Et Zeus, le maître des Dieux, vous fait dire que ceux qui ne voient que l'amour dans le monde sont aussi bêtes que ceux qui ne le voient pas. La sagesse, vous fait

dire Zeus, le maître des Dieux, c'est tantôt l'amour et tantôt la chasteté. Il s'en rapporte donc à Hector et à Ulysse pour que l'on sépare Hélène et Pâris tout en ne les séparant pas. Il ordonne à tous les autres de s'éloigner, et de laisser face à face les négociateurs. Et que ceux-là s'arrangent pour qu'il n'y ait pas la guerre. Ou alors, il vous le jure et il n'a jamais menacé en vain, il vous jure qu'il y aura la guerre.

HECTOR. — A vos ordres, Ulysse!

ULYSSE. — A vos ordres.

Tous se retirent. On voit une grande écharpe se former dans le ciel.

HÉLÈNE. — C'est bien elle. Elle a oublié sa ceinture à mi-chemin.

SCÈNE TREIZIÈME

ULYSSE, HECTOR

HECTOR. — Et voilà le vrai combat, Ulysse?

ULYSSE. — Le combat d'où sortira ou ne sortira pas la guerre, oui.

HECTOR. — Elle en sortira?

ULYSSE. — Nous allons le savoir dans cinq minutes.

HECTOR. — Si c'est un combat de paroles, mes chances sont faibles.

ULYSSE. — Je crois que cela sera plutôt une pesée. Nous avons vraiment l'air d'être chacun sur le plateau d'une balance. Le poids parlera...

HECTOR. — Mon poids? Ce que je pèse, Ulysse? Je pèse un homme jeune, une femme jeune, un enfant à naître. Je pèse la joie de vivre, la confiance de vivre, l'élan vers ce qui est juste et naturel.

ULYSSE. — Je pèse l'homme adulte, la femme de trente ans, le fils que je mesure chaque fois avec des encoches, contre le chambranle du palais... Mon beau-père prétend que j'abîme la menuiserie... Je pèse la volupté de vivre et la méfiance de la vie.

HECTOR. — Je pèse la chasse, le courage, la fidélité, l'amour.

ULYSSE. — Je pèse la circonspection devant les dieux, les hommes, les objets.

HECTOR. — Je pèse le chêne phrygien, tous les chênes phrygiens feuillus et trapus, épars sur nos collines avec nos bœufs frisés.

ULYSSE. — Je pèse l'olivier.

HECTOR. — Je pèse le faucon, je regarde le soleil en face.

ULYSSE. — Je pèse la chouette.

HECTOR. — Je pèse tout un peuple de paysans débonnaires, d'artisans laborieux, de milliers de charrues, de métiers à tisser, de forges et d'enclumes... Oh! pourquoi devant vous tous ces poids me paraissent-ils tout à coup si légers?

ULYSSE. — Je pèse ce que pèse cet air incorruptible et impitoyable sur la côte et sur l'archipel.

HECTOR. — Pourquoi continuer? la balance s'incline.

ULYSSE. — De mon côté?... Oui, je le crois.

HECTOR. — Et vous voulez la guerre?

ULYSSE. — Je ne la veux pas. Mais je suis moins sûr de ses intentions à elle.

HECTOR. — Nos peuples nous ont délégués tous deux ici pour la conjurer. Notre seule réunion signifie que rien n'est perdu...

ULYSSE. — Vous êtes jeune, Hector!... A la veille de toute guerre, il est courant que deux chefs des peuples en conflit se rencontrent seuls dans quelque innocent village, sur la terrasse au bord d'un lac, dans l'angle d'un jardin. Et il souffle par intervalles une douce brise! Et ils conviennent que la guerre est le pire fléau du monde, et tous deux, à suivre du regard ces reflets et ces rides sur les eaux, à recevoir sur l'épaule ces pétales de magnolias, ils sont pacifiques, modestes, loyaux. Et ils s'étudient. Ils se regardent. Et, tiédis par le soleil, attendris par un vin clairet, ils ne trouvent dans le visage d'en face aucun trait qui justifie la haine, aucun trait qui n'appelle l'amour humain, et rien d'incompatible non plus dans leurs langages, dans leur façon de se gratter le nez ou de boire. Et ils sont vraiment comblés de paix, de désirs de paix. Et ils se quittent en se serrant les mains, en se sentant des frères. Et ils se retournent dans leur calèche pour se sourire... Et le lendemain pourtant éclate la guerre... Ainsi nous sommes tous deux maintenant... Nos peuples autour de l'entretien se taisent

et s'écartent, mais ce n'est pas qu'ils attendent de nous une victoire sur l'inéluctable. C'est seulement qu'ils nous ont donné pleins pouvoirs, qu'ils nous ont isolés, pour que nous goûtions mieux, au-dessus de la catastrophe, notre fraternité d'ennemis. Goûtons-la. C'est un plat de riches. Savourons-la... Mais c'est tout. Le privilège des grands, c'est de voir les catastrophes d'une terrasse.

HECTOR. — C'est une conversation d'ennemis que nous avons là?

ULYSSE. — C'est un duo avant l'orchestre. C'est le duo des récitants avant la guerre. Parce que nous avons été créés sensés, justes et courtois, nous nous parlons, une heure avant la guerre, comme nous parlerons longtemps après, en anciens combattants. Nous nous réconcilions avant la lutte même, c'est toujours cela. Peut-être d'ailleurs avons-nous tort. Si l'un de nous doit un jour tuer l'autre et arracher pour voir sa victime la visière de son casque, il vaudrait peut-être mieux qu'il ne lui donnât pas un visage de frère... Mais l'univers le sait, nous allons nous battre.

HECTOR. — L'univers peut se tromper. C'est à cela qu'on reconnaît l'erreur, elle est universelle.

ULYSSE. — Espérons-le. Mais quand le destin, depuis des années, a surélevé deux peuples, quand il leur a ouvert le même avenir d'invention et d'omnipotence, quand il a fait de chacun, comme nous l'étions tout à l'heure sur la bascule, un poids précieux et différent pour peser le plaisir, la conscience et jusqu'à la nature, quand par leurs architectes, leurs poètes, leurs teinturiers, il leur a donné à chacun un royaume opposé de volumes, de sons et de nuances, quand il leur a fait inventer le toit en charpente troyen et la voûte thébaïne, le rouge phrygien et l'indigo grec, l'univers sait bien qu'il n'entend pas préparer ainsi aux hommes deux chemins de couleur et d'épanouissement, mais se ménager son festival, le déchaînement de cette brutalité et de cette folie humaines qui seules rassurent les dieux. C'est de la petite politique, j'en conviens. Mais nous sommes Chefs d'État, nos pouvons bien entre nous deux le dire : c'est couramment celle du Destin.

HECTOR. — Et c'est Troie et c'est la Grèce qu'il a choisies cette fois?

ULYSSE. — Ce matin j'en doutais encore. J'ai posé le pied sur votre estacade, et j'en suis sûr.

HECTOR. — Vous vous êtes senti sur un sol ennemi?

ULYSSE. — Pourquoi toujours revenir à ce mot ennemi! Faut-il vous le redire? Ce ne sont pas les ennemis naturels qui se battent. Il est des peuples que tout désigne pour une guerre, leur peau, leur langue et leurs odeurs, ils se jalousent, ils se haïssent, ils ne peuvent pas se sentir... ceux-là ne se battent jamais. Ceux qui se battent, ce sont ceux que le sort a lustrés et préparés pour une même guerre : ce sont les adversaires.

HECTOR. — Et nous sommes prêts pour la guerre grecque?

ULYSSE. — A un point incroyable. Comme la nature munit les insectes dont elle prévoit la lutte, de faiblesses et d'armes qui se correspondent, à distance, sans que nous nous connaissions, sans que nous nous en doutions, nous nous sommes élevés tous deux au niveau de notre guerre. Dans les moindres détails. Vos boucliers ont sur leur tranche des épines de fer comme si vous aviez prévu que les Grecs aiment à les saisir de la main pour les écarter. Vos cuissards sont renforcés à leur sommet, comme si un espion vous avait dit que la tactique de nos hoplites est justement d'atteindre au poignard l'artère fémorale. Et vous êtes gauchers pour l'épée alors que nous la tenons de la droite... Vous voyez d'ici la belle danse! Tout correspond de nos armes et de nos habitudes comme des roues à pignon. Et le regard de vos femmes, et le teint de vos filles sont les seuls qui ne suscitent en nous ni la brutalité, ni le désir, mais cette angoisse du cœur et de la joie qui est l'horizon de la guerre. Et cette voix d'Hécube! Et cette petite Polyxène! Sans préjuger de la défaite ou de la victoire, je n'imagine plus une autre voix que celle d'Hécube éclatant ou se lamentant sur mon cadavre ou sur le vôtre, une autre vierge que Polyxène ramenant sa robe, dans le bonheur ou dans le sacrifice, sur son frêle et chaste corps. Frontons et leurs soutaches d'ombre et de feu, hennissements des chevaux, peplums disparaissant à l'angle d'une colonnade, le sort a tout passé chez vous à cette couleur d'orage qui m'impose pour la première fois le relief de l'avenir. Il n'y a rien à faire. Vous êtes dans la lumière de la guerre grecque.

HECTOR. — Et c'est ce que pensent aussi les autres Grecs?

ULYSSE. — Ce qu'ils pensent n'est pas plus rassurant. Les autres Grecs pensent que Troie est riche, ses entrepôts magnifiques, sa banlieue fertile. Ils pensent qu'ils sont à l'étroit sur du roc. L'or de vos temples, celui de vos blés et de votre colza, ont fait à chacun de vos navires, de vos promontoires, un signe qu'ils n'oublieront pas. Il n'est pas très prudent d'avoir des dieux et des légumes trop dorés.

HECTOR. — Voilà enfin une parole franche... La Grèce en nous s'est choisi une proie. Pourquoi alors une déclaration de guerre? Il était plus simple de profiter de mon absence pour bondir sur Troie. Vous l'auriez eue sans coup férir.

ULYSSE. — Il est une espèce de consentement à la guerre que donne seulement l'atmosphère, l'acoustique et l'humeur du monde. Il serait dément d'entreprendre une guerre sans l'avoir. Nous ne l'avions pas.

HECTOR. — Vous l'avez maintenant!

ULYSSE. — Je crois que nous l'avons.

HECTOR. — Qui vous l'a donnée contre nous? Troie est réputée pour son humanité, sa justice, ses arts?

ULYSSE. — Ce n'est pas par des crimes qu'un peuple se met en situation fausse avec son destin, mais par des fautes. Son armée est forte, sa caisse abondante, ses poètes en plein fonctionnement. Mais un jour, on ne sait pourquoi, du fait que ses citoyens coupent méchamment les arbres, que son prince enlève vilainement une femme, que ses enfants adoptent une mauvaise turbulence, il est perdu. Les nations, comme les hommes, meurent d'imperceptibles impolitesses. C'est à leur façon d'éternuer ou d'éculer leurs talons que se reconnaissent les peuples condamnés... Vous avez sans doute mal enlevé Hélène...

HECTOR. — Vous voyez la proportion entre le rapt d'une femme et la guerre où l'un de nos peuples périra?...

ULYSSE. — Nous parlons d'Hélène. Vous vous êtes trompés sur Hélène, Pâris et vous. Depuis quinze ans je la connais, je l'observe. Il n'y a aucun doute. Elle est une des rares créatures que le destin met en circulation sur la terre pour son usage personnel. Elles n'ont l'air de rien. Elles sont parfois une petite ville, presque un village, une petite reine, presque

une petite fille, mais si vous les touchez, prenez garde! C'est là la difficulté de la vie, de distinguer, entre les êtres et les objets, celui qui est l'otage du destin. Vous ne l'avez pas distingué. Vous pouviez toucher impunément à nos grands amiraux, à nos rois. Pâris pouvait se laisser aller sans danger dans les lits de Sparte ou de Thèbes, à vingt généreuses étreintes. Il a choisi le cerveau le plus étroit, le cœur le plus rigide... Vous êtes perdus.

HECTOR. — Nous sommes excusables. Les dieux eux-mêmes s'y sont trompés. L'Olympe est en querelle pour Hélène.

ULYSSE. — Cela le regarde. Ce n'était pas mon rôle de planter des écriteaux sur le palais ou dans le jardin d'Hélène et d'y inscrire : il y a des pièges à dieux. Ils s'y sont pris. Qu'ils s'arrangent. Mais il y avait des écriteaux pour hommes : Pâris les a méprisés. Vous êtes perdus.

HECTOR. — Nous vous rendons Hélène.

ULYSSE. — L'insulte au destin ne comporte pas la restitution.

HECTOR. — Pourquoi discuter alors? Sous vos paroles, je vois enfin la vérité. Avouez-le. Vous voulez nos richesses! Vous avez fait enlever Hélène pour avoir à la guerre un prétexte honorable! J'en rougis pour la Grèce. Elle en sera éternellement responsable et honteuse.

ULYSSE. — Responsable et honteuse? Croyez-vous! Les deux mots ne s'accordent guère. Si nous nous savions vraiment responsables de la guerre, il suffirait à notre génération actuelle de nier. Elle préserverait la bonne conscience de toutes nos générations futures. Nous mentirons. Nous nous sacrifierons.

HECTOR. — Eh bien, le sort en est jeté, Ulysse! Va pour la guerre! A mesure que j'ai plus de haine pour elle, il me vient d'ailleurs un désir plus incoercible de tuer... Partez, puisque vous me refusez votre aide...

ULYSSE. — Comprenez-moi, Hector!... Mon aide vous est acquise. Ne m'en veuillez pas d'interpréter le sort. J'ai voulu seulement lire dans ces grandes lignes que sont sur l'univers, les voies des caravanes, les chemins des navires, le tracé des grues volantes et des races. Donnez-moi votre main. Elle aussi a ses lignes. Mais ne cherchons pas si leur leçon est la

même. Admettons que les trois petites rides au fond de la main d'Hector disent le contraire de ce qu'assurent les fleuves, les vols et les sillages. Je suis curieux de nature, et je n'ai pas peur. Je veux bien aller contre le sort. J'accepte Hélène. Je la rendrai à Ménélas. Je possède beaucoup plus d'éloquence qu'il n'en faut pour faire croire un mari à la vertu de sa femme. J'amènerai même Hélène à y croire elle-même. Et je pars à l'instant, pour éviter toute surprise. Une fois au navire, peut-être risquons-nous de déjouer la guerre.

HECTOR. — Est-ce là la ruse d'Ulysse, ou sa grandeur?

ULYSSE. — Je ruse en ce moment contre le destin, non contre vous. C'est mon premier essai et j'y ai plus de mérite. Je suis sincère, Hector... Si je voulais la guerre, je ne vous demanderais pas Hélène, mais une rançon qui vous est plus chère... Je pars. Mais je ne peux me défendre de l'impression qu'il est bien long, le chemin qui va de cette place à mon navire.

HECTOR. — Ma garde vous escorte.

ULYSSE. — Il est long comme le parcours officiel des rois en visite quand l'attentat menace... Où se cachent les conjurés? Heureux nous sommes, si ce n'est pas dans le ciel même... Et le chemin d'ici à ce coin du palais est long... Et long mon premier pas... Comment va-t-il se faire, mon premier pas, entre tous ces périls... Vais-je glisser et me tuer?... Une corniche va-t-elle crouler sur moi de cet angle? Tout est maçonnerie neuve ici, et j'attends la pierre... Du courage... Allons-y.

Il fait un premier pas.

HECTOR. — Merci, Ulysse.

ULYSSE. — Le premier pas va... Il en reste combien?

HECTOR. — Quatre cent soixante.

ULYSSE. — Au second! Vous savez ce qui me décide à partir, Hector...

HECTOR. — Je le sais. La noblesse.

ULYSSE. — Pas précisément... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope.

SCÈNE QUATORZIÈME

ANDROMAQUE, CASSANDRE, HECTOR, *puis* OIAX, *puis* DEMOKOS

HECTOR. — Tu étais là, Andromaque?

ANDROMAQUE. — Soutiens-moi. Je n'en puis plus!

HECTOR. — Tu nous écoutais?

ANDROMAQUE. — Oui. Je suis brisée.

HECTOR. — Tu vois qu'il ne nous faut pas désespérer...

ANDROMAQUE. — De nous peut-être. Du monde, oui... Cet homme est effroyable. La misère du monde est sur moi.

HECTOR. — Une minute encore, et Ulysse est à son bord... Il marche vite. D'ici l'on suit son cortège. Le voilà déjà en face des fontaines. Que fais-tu?

ANDROMAQUE. — Je n'ai plus la force d'entendre. Je me bouche les oreilles. Je n'enlèverai pas mes mains avant que notre sort soit fixé...

HECTOR. — Cherche Hélène, Cassandre.

Oiax entre sur la scène, toujours ivre. Il voit Andromaque de dos.

CASSANDRE. — Ulysse vous attend au port, Oiax. On vous y conduit Hélène.

OIAX. — Hélène! Je me moque d'Hélène! C'est celle-là que je veux tenir dans mes bras.

CASSANDRE. — Partez, Oiax. C'est la femme d'Hector.

OIAX. — La femme d'Hector! Bravo! J'ai toujours préféré les femmes de mes amis, de mes vrais amis!

CASSANDRE. — Ulysse est déjà à mi-chemin... Partez.

OIAX. — Ne te fâche pas. Elle se bouche les oreilles. Je peux donc tout lui dire, puisqu'elle n'entendra pas. Si je la touchais, si je l'embrassais, évidemment! Mais des paroles qu'on n'entend pas, rien de moins grave.

CASSANDRE. — Rien de plus grave. Allez, Oiax!

OIAX, *pendant que Cassandre essaie par la force de l'éloigner d'Andromaque.* — Tu crois? Alors autant la toucher. Autant l'embrasser. Mais chastement!... Toujours chastement, les femmes des vrais amis! Qu'est-ce qu'elle a de plus chaste, ta

femme, Hector, le cou? Voilà pour le cou... L'oreille aussi m'a un gentil petit air tout à fait chaste!... Voilà pour l'oreille... Je vais te dire, moi, ce que j'ai toujours trouvé de plus chaste dans la femme... Laisse-moi!.... Laisse-moi!... Elle n'entend pas les baisers non plus... Ce que tu es forte!... Je viens... Je viens... Adieu. (*Il sort.*)

Hector qui avait tiré son épée, va la remettre au fourreau.

DEMOKOS. — Quelle est cette lâcheté? Tu rends Hélène? Troyens, aux armes! on nous trahit... Rassemblez-vous... Et votre chant de guerre est prêt! Écoutez-le!

HECTOR. — Voilà pour ton chant de guerre!

DEMOKOS, *tombant.* — Il m'a tué!

HECTOR. — La guerre n'aura pas lieu, Andromaque!

Il essaie de détacher les mains d'Andromaque qui résiste, les yeux fixés sur Demokos. Le rideau qui avait commencé à tomber se relève peu à peu.

ABNÉOS. — On a tué Demokos! Qui a tué Demokos?

DEMOKOS. — Qui m'a tué?... Oiax!... Oiax... Tuez-le!

ABNÉOS. — Tuez Oiax!

HECTOR. — Il ment. C'est moi qui l'ai frappé.

DEMOKOS. — Non. C'est Oiax...

ABNÉOS. — Oiax a tué Demokos... Rattrapez-le... Châtiez-le.

HECTOR. — C'est moi, Demokos, avoue-le! Avoue-le, ou je t'achève!

DEMOKOS. — Non, mon cher Hector, mon bien cher Hector. C'est Oiax! Tuez Oiax!

CASSANDRE. — Il meurt comme il a vécu, en coassant.

ABNÉOS. — Voilà... Ils tiennent Oiax... Voilà. Ils l'ont tué!

HECTOR, *détachant les mains d'Andromaque.* — Elle aura lieu.

Les portes de la guerre s'ouvrent lentement. Elles découvrent Hélène qui embrasse Troïlus.

CASSANDRE. — Le poète troyen est mort... La parole est au poète grec.

Le rideau tombe définitivement.

JEAN GIRAUDOUX

LES DESTINÉES SENTIMENTALES

PORCELAINE DE LIMOGES[1]

III

Jean avait engagé Pierre Sautard, jeune ingénieur sans emploi et qui habitait Limoges chez sa mère. Châtenet, le directeur technique, lui confia une besogne de simple contremaître dans la fabrique de l'avenue Garibaldi. Pourtant Châtenet appréciait la science du jeune homme et semblait souvent approuver ses vues par un léger hochement de tête ou un air tout à coup fixe, mais il n'en tirait jamais une application pratique. Quand il le pouvait, Châtenet s'opposait à tout changement. Avec l'âge et l'expérience, il était devenu très timide.

Il dirigeait les travaux de la nouvelle Fabrique. Ce poste si contraire à sa nature timorée aggravait son diabète. Mais il était trop respectueux pour se démettre de sa fonction et constamment Jean le tourmentait par ses impulsions et des projets effrayants : on démolissait les premiers fours pour en construire de nouveaux en ciment armé; on adoptait presque sans examen les foyers Cressemann; dès qu'un appareil inconnu était signalé en Allemagne ou en Tchécoslovaquie, il fallait s'en saisir à tout prix.

Relégué, avenue Garibaldi, dans une petite pièce vitrée, condamné par Châtenet à une tâche monotone, Pierre observait de loin le développement de la nouvelle Fabrique en

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

méditant sur chaque détail; mais il ne pouvait parler. Même s'il avait eu la permission d'aborder Jean, il n'aurait pu expliquer à un profane qui ignorait le sens des mots : *facteurs de puissance*, quelle économie lui procurerait l'emploi de condensateurs pour la force motrice, ni les inconvénients du foyer Cressemann ou les avantages d'un four à mazout pour la cuisson du bleu.

Sa mère habitait une petite maison sur la route du cimetière. Les yeux tristes un peu tombants, mais souriant volontiers, elle soignait des fleurs qui bordaient un carré de légumes de chaque côté de l'allée sablée. Jadis, jeune veuve, pour élever son fils, elle avait peint des roses sur porcelaine dans la fabrique de M. Giri. Son goût des fleurs lui venait de cet ancien métier.

Descendant du tramway, Pierre marchait vers la maison d'un pas raide, le corps très droit, un peu gêné par une cheville paralysée depuis sa naissance. Sa mère voulait ignorer cette légère infirmité. Elle lui disait : « Pierre, tu te tiens mal! » s'obstinant à le voir vigoureux comme les autres ce fils adoré, pensif, silencieux, effrayé par le monde extérieur, les yeux très vifs mais clignotants, éblouis par la méditation.

Pendant les soirées printanières ou le dimanche, il devait bêcher le jardin tandis que sa mère le regardait tendrement et l'encourageait en tournant autour de ses pots de fleurs. Il se sentait toujours auprès d'elle un enfant obéissant dont elle n'était pas complètement satisfaite.

Naguère, un instant, le monde s'illumina pour lui : il sortait second de l'École Centrale, sûr de ses dons et du pouvoir de la science. A présent, à l'âge d'homme, le voilà ramené à une existence puérile et ennuyeuse. Il venait dormir et manger chez sa mère, s'asseyait à table à sa droite et tendait son assiette quand elle avait découpé la viande, n'osait se lever avant elle, s'il était pressé; puis retournait à la fabrique où l'on enferme dans une cellule, inutile et muet, celui qui sait. Mais, les yeux brillants et sans regards, il ne cessait de réfléchir sur le foyer Cressemann ou les condensateurs. Il pensait aussi à Simone Giri. Elle avait beaucoup maigri et portait des lunettes, mais elle était encore celle qu'il aimait et à qui il n'oserait jamais parler. Ce sentiment caché excitait ses conti-

nuelles recherches dans l'abstrait. Quand il rêvait à une nouvelle Fabrique agencée à son gré, il voulait étonner Simone.

M. Giri possédait une des plus anciennes fabriques de Limoges, qu'il négligeait. Il se consolait de ses affaires médiocres en présidant des comités. Il stimulait les autres, organisait des congrès, voyageait pour les intérêts de la corporation. Grâce à lui, on eut quelques beaux concerts à Limoges; on put se baigner dans une piscine en plein air, entourée de gradins. L'eau de cette piscine était trouble, mais on ne le savait pas; un jour, on remarqua sa transparence.

— C'est à Pierre Sautard que nous devons ce miracle, — dit M. Giri, s'adressant à Jean, qui regardait le fond du bassin dallé de faïences vertes, à travers une eau limpide. — Il a clarifié notre eau par des filtres compliqués. C'est un garçon étonnant que vous avez chez vous.

— Je le sais. Châtenet en est content.

Jean fit appeler Pierre dans son bureau et lui dit :

— Châtenet est souffrant et d'ailleurs il conduit trop mollement les travaux de la nouvelle Fabrique. Nous devons aller vite. Vous allez diriger ces travaux. Châtenet a déjà trop de travail ici. Vous serez entièrement libre. J'en ai parlé à Châtenet. Nous sommes d'accord.

— Quelle sera ma position à l'égard de Cressemann?

— Vous suivrez ses indications, puisqu'il est l'inventeur. Il viendra aussi souvent que vous le voudrez.

— Vous pouvez compter sur moi. Je crois que l'idée de ces fours est bonne, mais les moyens de réglage me semblent insuffisants. Je crains que les grilles...

— C'est un détail... Ces fours ont fait leurs preuves ailleurs. Il faut en hâter la construction. Ils permettent de réduire la main-d'œuvre. Nous payons très cher les manœuvres et bientôt nous en manquerons. On nous a devancés à l'étranger. Il faut aller vite.

— Je voudrais d'abord vous remettre un rapport sur le foyer Cressemann.

— Comme vous voudrez, mais dépêchez-vous.

Quand il descendit du tramway et rentra chez lui, Pierre était si absorbé qu'il boitait davantage. Sans rien voir, il

poussa la petite grille de fer, tira la clef de sa poche et ouvrit la porte d'entrée sous l'éventail de verre.

Madame Sautard posa son ouvrage et ôta ses lunettes.

— Tu es en retard, mon fils.

— J'ai été retenu par M. Barnery. Nous avons causé longtemps.

Elle le regarda, l'air effrayé comme si la vie ne devait apporter que des peines.

— Tu as vu M. Barnery!

— Rien de grave. Il m'a laissé espérer de l'avancement.

— Tu seras augmenté?

— Peut-être. Mais déjeunons!

Il avait faim. Il avait soif. Il respirait avec plaisir. Il avait envie de s'étirer, comme si ses membres mêmes prenaient de la force.

Madame Sautard le contemplait en disant tout bas une prière.

— Tu as su remercier ces messieurs, au moins?

— Mais oui, maman.

Les deux couverts étaient mis sur la table ronde, avec une plante au milieu et un carré de faïence devant la place de madame Sautard.

— Alors, M. Barnery a été gentil pour toi?... Mais, Pierre! fais attention! Tu manges trop vite.

Il n'osait dire que bientôt il occuperait le poste de Châtenet. Cet événement ne lui semblait pas assez réel, et puis il n'aurait pu en faire sentir toute l'importance. Il voulait conserver pour lui seul cette idée toute pure, la savourer en silence avec ce goût si nouveau que venait de prendre la vie, tandis qu'il revoyait en pensée le chantier, le grand portail de la clôture, le petit bâtiment neuf qui servait de bureau provisoire, où il allait pénétrer en maître.

« Vous serez entièrement libre », lui avait dit Jean, mais Pierre savait que même dans le plus haut poste la liberté est réduite. On se heurte au caractère de certaines personnes, subtile entrave. Entre les certitudes théoriques et la matière si docile, s'insinue une tendre chair irritable qui modifie l'effet de rigoureux calculs et s'oppose aux créations parfaites. De son point de vue, Pierre Sautard avait bien jugé les défauts

de Jean, de Châtenet, de Cressemann, et il s'y résignait. A leur place, d'autres hommes apporteraient forcément pareil trouble à cause de leur nature humaine. Et en lui-même, Pierre aurait pu sentir ces forces de la chair qui gênent la raison. Quoiqu'il fût requis par des tâches plus pressantes, il ne résistait pas au désir de montrer tout de suite le défaut du foyer Cressemann, parce que Jean lui avait répondu brusquement : « C'est un détail » et que Cressemann lui déplaisait.

Un mois plus tard, il pouvait prouver que la température de combustion était trop élevée. Mais il attendit encore afin de présenter à la fois ses critiques et les remèdes.

« Enfin!... ce garçon lambine autant que Châtenet », se dit Jean en apercevant sur son bureau le rapport de Pierre, un matin où il recevait le courrier d'Amérique.

Il eut un long entretien avec Bavouzet, reçut M. Morin qui lui proposa un nouveau mélange de kaolin, puis il passa une heure dans l'atelier des modeleurs. Revenant dans son bureau, il se souvint du rapport de Pierre, mit ses lunettes et lut rapidement les premières pages; il regarda sa montre, et décida de partir tout de suite pour voir Pierre avant le déjeuner.

Quand il entra dans le bureau provisoire de la nouvelle Fabrique, la dactylographe cessa son travail et se leva. En même temps, Pierre sortait d'une pièce voisine avec un contremaître.

— J'ai lu votre rapport, — dit Jean. — Supprimons les foyers Cressemann puisqu'ils sont défectueux. On m'a parlé de brûleurs automatiques très intéressants.

— Je peux perfectionner le foyer. Il suffit d'augmenter la surface de la grille et de choisir un charbon...

— Oui, j'ai lu votre rapport. Mais ne perdons pas de temps en expériences. Enlevez les foyers Cressemann.

— Vous avez beaucoup dépensé pour ces foyers. Il vaut mieux les améliorer. Si nous installons de nouveaux brûleurs...

— Il faut aller vite. Je vous enverrai le constructeur des brûleurs.

Tant qu'il restait dans son grand bureau un peu sombre de l'avenue Garibaldi, Jean ne se doutait pas de la chaleur du jour. Il s'essuya le front et malgré le soleil traversa le chantier

tête nue pour se rafraîchir à un souffle de brise. Il remonta dans sa voiture et se dirigea vers la piscine.

Debout sur un gradin, du côté de l'ombre, son doux regard sous les lunettes, Simone Giri répondait d'un signe à un groupe de jeunes filles. Le soleil étincelait sur l'eau transparente où l'on voyait le corps pâle de M. Morin se soutenir mollement par de faibles détentes, tandis qu'émergeait sa face en pleurs, grimaçante et douloureuse.

***

Deux ans après la mort de Julie, à la fin de septembre, Paul Desca[1] donna un bal à Joncherolles. Depuis la mort de sa femme, il était devenu très autoritaire. Sa fille aînée n'avait pu s'opposer à ce projet. Julie avait dit dans les derniers mois de sa maladie : « Il faudrait donner un bal. Les enfants ne voient personne et les aînés ont eu une jeunesse si gaie. » Tous les actes de Desca et ses attentions pour ses enfants se rapportaient à une pensée de Julie. Il ne vivait que de son souvenir.

Pauline regarda en hésitant les robes étendues sur la chaise longue songeant : « On n'a rien à se mettre en cette saison ! » Sur sa nuque, elle roula ses cheveux qu'elle laissait repousser, se rappelant le jour où craintivement elle avait décidé de les faire couper et sa surprise devant cette image imprévue d'elle-même : une femme précise, dégagée, comme prête pour un départ matinal. Puis, distraitement, elle passa un fourreau noir lamé d'argent.

Jean l'attendait dans l'automobile, son pardessus boutonné sur l'habit de drap mince. Il ouvrait la vitre pour jeter une cigarette à peine fumée et la refermait aussitôt.

— Laisse un peu ouvert, — dit Pauline en s'approchant à petits pas pressés dans ses souliers de satin.

Max voulut conduire et le domestique qui avait revêtu pour cette occasion une tenue de chauffeur changea de place.

— J'aimerais mieux que tu ouvres à cause de la fumée, — dit Pauline.

— Je ne fume plus.

1. Cousin de Jean Barnery.

La voiture franchit le Vieux Pont, et par le Pont-Neuf gagnait la campagne.

— As-tu connu mademoiselle Coudret à Barbazac? — dit Jean.

— Non.

— Je pense à elle parce que nous allons en soirée. Elle avait épousé un juge. Un jour, elle mit tous ses bijoux pour aller à un bal. Elle est partie au milieu du bal avec tous ses bijoux et son amant.

— A Barbazac, je n'ai connu que des gens très convenables.

— C'était une jeune fille excessivement convenable. C'est à peine si l'on voyait sa figure sous une voilette et une couche de poudre, quand elle allait à l'église accompagnée par une petite bonne. La poudre cachait de l'eczéma. Un an après son escapade, elle est revenue sans bijoux à Barbazac. Elle a demandé asile à ses parents qui l'ont enfermée chez eux pendant quinze ans. Elle ne sortait pas, elle ne voyait jamais son enfant, personne ne lui parlait. J'ai appris que ses parents étaient morts pendant la guerre et qu'elle a été délivrée. C'est une histoire banale comme toutes les histoires d'amour, mais bien étrange quand on se souvient de mademoiselle Coudret. L'idée que l'on se fait de l'amour est toujours triviale et incomplète quand il s'agit des femmes. On croit qu'elles sont la proie d'un homme, d'une passion, ou seulement des sens. Les femmes ne seraient pas si folles s'il n'y avait pas autre chose... je ne sais quoi... une nostalgie... un égarement plein de sous-entendus et dont elles n'ont pas honte, même déçues...

A Joncherolles, les jeunes filles décolletées portent des lanternes vénitiennes au jardinier qui tend les bras sur son échelle double. Paul Desca en smoking semble surveiller le travail, mais d'un regard étrangement fixe. Il sursaute lorsque sa plus jeune fille lui demande s'il approuve la décoration; comme avec effort son visage s'adoucit et il entre dans le salon dégarni et sonore où toutes les lampes sont allumées.

Auprès de la grande cheminée, il accueille les arrivants d'un sourire figé qui se détend un peu lorsqu'il reconnaît d'anciens amis de sa femme. Des automobiles bondées s'arrêtent sous la marquise. Peu à peu, dans l'un des salons se forme un

groupe de dames en noir, parées de dentelles et de bijoux anciens, les cheveux tirés en bandeaux, de petits yeux vifs un peu narquois, le profil moutonnier, et que l'on dirait toutes de la même famille. Avec des hochements de tête, un accent chantant, à mi-voix :

— Ma chère, autrefois on ne restait pas ainsi dans une pièce et ses enfants dans l'autre.

— Autrefois, on respectait le deuil. A présent on ne songe qu'à s'amuser.

— Moi, je vais faire un tour là-bas. Je ne laisse pas ma fille une soirée entière, — dit une petite dame qui se glisse dans un couloir.

Par les baies, on voyait dans le hall aller et venir les couples emmêlés, robes droites où le bras des hommes marquait la taille sur l'étoffe légère et floue. Pauline s'arrêta, étonnée toujours devant ce plaisir silencieux, ces mouvements mesurés et monotones. Elle aperçut Louise, fraîche sous la frange bouclée de ses cheveux blancs, puis ouvrit une porte-fenêtre qui donnait sur la galerie. La lueur des lanternes vénitiennes effleurait les pelouses proches et les massifs de roses du Bengale en fleur. Elle s'accouda contre la balustrade, essayant de retrouver dans l'ombre la forme d'un arbre, la ligne familière d'une allée. Fredonnant un air de tango, elle s'approcha de la fenêtre du hall et chercha Max des yeux. Des couples ondoyaient, les nuques libres encore dorées par le soleil de l'été, les corps sans entraves, les fronts dégagés. Les hautes jambes des Barnery dessinaient délicatement la variation des rythmes et leurs longs cous ployaient chastement sur l'épaule musclée de leurs danseuses. Quelques femmes, les lèvres très rouges, accentuaient la désinvolture des danses et se pressaient contre des hommes blonds aux regards candides. Max un peu gauche et dont le bras n'osait encore serrer le buste mince d'une cousine, semblait flotter parmi les autres dans un balancement indécis.

Pauline s'avança sur la galerie et vit par la fenêtre de la salle à manger la table couverte de verres. Ici, les jeunes gens causaient fort et riaient. Appuyée contre le mur, les cheveux ébouriffés, les yeux brillants, une jeune fille mordait dans un fruit, puis le tendit au jeune homme qui la regardait.

Glissant sur les carreaux de faïence, un couple évadé du hall s'approchait de Pauline en dansant. Une lanterne prit feu et s'éteignit brusquement. Au bout de la galerie, Pauline aperçut un homme en habit assis dans un fauteuil d'osier.

— C'est toi, Jean? Je ne te reconnaissais pas. Tu n'as pas froid?

— Non... Nous allons rentrer bientôt. As-tu remarqué Paul Desca, ces yeux dans un autre monde, ces gestes d'automate qui change les disques? Cela serre le cœur...

— Tante Catherine est bien belle.

— Elle n'a jamais été plus belle. Quel âge a-t-elle?

— Je retourne dans le hall et nous partirons, — dit Pauline. — Si Max veut rester, il rentrera avec les Giri.

— Tu me retrouveras ici.

On entend vers la marquise l'appel répété d'une corne d'automobile : quelqu'un manque au rassemblement. Dans la clarté de la lune, les massifs d'arbustes jettent des taches sombres sur les allées où passent des silhouettes vite disparues.

Pour Jean, toute jeune fille élancée et blonde évoque Aline. Il la voit qui sort de l'ombre et vient s'asseoir auprès de lui. Il invente un dialogue, une voix touchante qui le ravit et le déchire. Cette mémoire de sa fille, ce point du cœur toujours sensible, échappe aux lois du corps et des sentiments, ignore l'usure, l'engourdissement du temps et de l'absence.

Pourtant à Paris il l'évite encore. Il se dit : c'est trop tôt, mais cela signifie aussi : c'est trop tard. Elle a grandi, sa pensée est formée par sa mère, elle est peut-être abîmée. Il ne la verrait qu'un instant, de loin en loin, forcé de l'accepter telle qu'elle est, modelée par d'autres. S'il voulait lui parler, intervenir en père, il faudrait d'abord se justifier, remuer des choses inexplicables. Peut-être qu'il retrouverait Nathalie tout entière dans sa fille.

La peur de se heurter à Nathalie, le devoir de se taire par respect pour l'enfant, le remords, la timidité, un malaise complexe se traduisent chez lui par cette pensée où entre aussi l'idée charmante d'une fille imaginaire : « Plus tard, quand elle sera moins jeune, moins attachée à sa mère, tout se dénouera. »

***

Dès son retour d'un second voyage en Amérique, Jean se rendit au chantier de la nouvelle fabrique où l'attendait l'architecte Busvine.

Débarrassé de ses ouvriers, de ses étais et des coffrages, l'édifice nu apparaissait à Jean pour la première fois sous sa forme imprévisible et il en comprenait la grandeur.

Il marchait silencieux aux côtés de Busvine évitant les derniers tas de gravats, les faisceaux de boulins et de planches, les armatures d'acier, serpentines et comme agressives, qui jonchaient encore le sol. Un brouillard poudreux, une fade odeur d'encens flottaient dans l'air rafraîchi par l'évaporation des ciments. Busvine avait toujours connu le résultat, perçu l'exact dessin de son œuvre à travers l'enveloppe des charpentes. Cette construction qui tout à coup se dévoilait pour Jean, l'architecte la regardait comme chose à présent révolue. Là où Jean rêvait à l'avenir, Busvine voyait les atteintes prochaines de la décrépitude.

Pierre Sautard s'arrêta pour contempler le hall des fours, traversa un bâtiment où l'on commençait des essais de fabrication pour régler les appareils, puis pénétra dans la petite salle du transformateur électrique, reluisante et propre avec ses cellules en béton recouvert de carreaux de faïence blanche, où rien ne bougeait et qui donnait la vie à toute la fabrique.

***

Rentrant sa lessive, madame Sautard jeta un coup d'œil vers son fils. Elle posa son linge sur l'herbe et s'assit lourdement sur le banc à côté de Pierre qui retira le livre ouvert entre eux.

— Tu travailles, Pierre?

— Je cherche quelque chose...

— Tu devrais te reposer, te distraire... Apprends à nager. A la piscine, il y a de la jeunesse. Le samedi, quand il fait chaud comme aujourd'hui, ce serait bon pour toi.

Pierre n'osait dire qu'il avait peur d'être gêné par sa cheville. Surtout, il craignait de rencontrer Simone Giri et de paraître ridicule dans ses débuts de nageur.

— Madame Giri me le disait hier : « Votre fils ne sait donc pas nager? »

Pierre rangea ses crayons.

— Tu m'avais parlé d'un carré à bêcher?

Madame Sautard eut un léger sourire de satisfaction. Elle était fière des succès de son fils, mais à la maison cette science qui l'éloignait d'elle l'agaçait.

Sa bêche à la main, Pierre poursuivit ses calculs, remuant très lentement la terre la plus légère. Depuis son enfance, il avait eu le respect de la volonté maternelle qu'il considérait comme une sorte de fatalité dont il fallait s'accommoder sans résistance pour sauvegarder son indépendance intérieure et souvent il prenait pour ses propres désirs les vœux de sa mère. Il se dit qu'il aimerait à se baigner dans la piscine quand il saurait nager.

Pour s'exercer, il chercha un coin abrité au bord de la Vienne, mais les pêcheurs l'intimidaient et il regardait les enfants plonger et s'ébattre, puis se rhabiller derrière un saule. A bicyclette, il alla jusqu'au Taurion. Des aqueducs, un pont en ciment armé, de petites constructions en briques, des barrages avaient modifié l'aspect de la campagne. Un torrent naguère encaissé était changé en lac. Mais, plus loin, des rocs de granit ressortaient encore parmi les bruyères roses et les eaux du Taurion coulaient rapides et brunes entre les châtaigniers. Dans les prés entourés de haies, un enfant en tablier, une baguette à la main, ou une vieille femme sous un chapeau de paille noire, tricotant un bas, gardaient quelques vaches.

***

Après le déjeuner, avant d'aller à la fabrique, Jean s'étendait sur un canapé dans une petite pièce obscure réservée au sommeil. Les yeux fermés, il plissait son front ou hochait la tête pour écarter une mouche. Le domestique, qui d'ordinaire frappait à la porte à deux heures et demie, vint l'avertir que M. Giri l'attendait au salon.

— Giri? Qu'est-ce qu'il veut?... — dit Jean à demi endormi, tout en passant son veston qu'il avait jeté sur un fauteuil.

M. Giri, vêtu de cheviotte claire, les gants à la main, se

tenait debout au milieu du salon, immobile, grave, et la tache bistre qu'il avait sur la joue semblait élargie et plus foncée dans sa figure pâle d'un ton de cendre.

— Je vous apporte une triste nouvelle, — dit-il. — Pierre Sautard est mort. Il s'est noyé dans le Taurion.

— Sautard! — fit Jean, à son tour figé et profondément réveillé.

Par un réflexe, il songea aussitôt à celui qui pourrait le remplacer.

— Nous l'avons su hier soir. Je me doutais bien d'un malheur quand sa mère m'a dit qu'il n'était pas rentré samedi.

— Vous en êtes sûr?

— Oui, je l'ai vu ce matin.

Dans un vertige, Jean répéta à mi-voix :

— Ah! Sautard...

Depuis la guerre, un épiderme sensible à ces atteintes s'était reformé en lui, une autre âme pour qui la mort était de nouveau imprévue et bouleversante. Comme s'il cherchait à comprendre un mot difficile, l'œil fixe, fronçant les sourcils, il dit encore, doucement :

— Sautard...

Il ne songeait pas exactement à Pierre, mais tout à la fois à madame Sautard, à Pauline, à Max, à la fabrique; il sentait la mort en toute chose, la permanence du néant sous le rêve bizarre de la vie.

— Je vais aller voir madame Sautard... C'est affreux... ce fils unique... son amour... sa fierté...

— Je peux vous le dire, c'est affreux. J'ai passé la nuit auprès d'elle; je viens de la quitter. Ce sont des douleurs démesurées...

— Tout est démesuré. On dirait que nous ne sommes pas faits pour la vie...

— Je vous quitte, mon cher ami. Je vais passer chez ma mère et lui annoncer... Nous aimions beaucoup ce garçon. Nous le considérions presque de la famille.

— Quel âge a votre mère, Giri?

— Eh! plus de quatre-vingts ans! Elle en a vu des choses!... Elle a eu des chagrins... des joies... on ne sait plus... Songez, nous étions quatre garçons et trois filles... Cela fait beaucoup

de petits enfants... des morts aussi... Et je n'ai connu qu'une partie de sa vie. Jeune fille, elle a perdu un fiancé à la guerre, en 70; et puis... Souvent je me dis : que pense-t-elle de l'existence? Mais elle ne peut plus en faire le compte...

C'est une vieille petite dame dans un salon du premier étage où tout est resté pareil depuis cinquante ans : les meubles de velours rouge, la table ovale en acajou, la lampe et son abat-jour de soie, le rideau de tulle à demi relevé et qui laisse voir le marronnier de la cour. Auprès d'elle, sur le guéridon, il y a un livre de prière et une sonnette. Elle somnole, la main sur les genoux, le menton à demi caché dans un jabot de dentelle noire. Mais si la porte s'ouvre, elle est tout de suite éveillée, les mains sur les bras du fauteuil, alerte, curieuse, souriante, et elle caresse de ses doigts noueux et toujours froids les cheveux courts d'une petite Giri.

***

En ces jours de grèves, Jean allait souvent à la nouvelle Fabrique, pour y chercher un peu d'animation : les peintres et les électriciens achevaient les derniers travaux.

Il causait avec un vitrier, écoutant ces faibles rumeurs dans les bâtiments neufs, quand il aperçut Vouzelles près du portail.

— Je ne savais pas que tu étais à Limoges, — dit Jean.

— J'ai été en Russie. Je suis resté deux ans à Paris.

— Qu'as-tu fait à Paris?

— J'ai travaillé et j'ai fait un rêve. Je voulais être le secrétaire de Léon Blum. Mais il ne sait pas se servir d'un secrétaire.

— Tu regardais la Fabrique. Ce sont les nouveaux fours qui sont intéressants. Veux-tu les voir? Il ne fait pas chaud dans cette cour.

— Tu m'as parlé de cette fabrique pour la première fois avant la guerre, il y a douze ans. Tu n'as pas été vite, — dit Vouzelles en suivant Jean à travers les vastes salles.

— Il y a eu la guerre... Et puis, j'ai hésité...

— Tu as hésité?

— Je n'avais pas la tête au travail... ni à rien du tout, je crois. En Amérique je me suis trouvé aux prises avec des gens

qui n'avaient pas été à la guerre, toujours braqués sur leurs petites affaires. Ils avaient l'esprit frais, du sens pratique... J'étais affaibli, un peu indifférent... Tu sais, cela vous change.

— Oui, pendant trois ou quatre ans.

— C'est cela, pendant trois ou quatre ans. Et puis j'ai commencé l'usine. Mais les inventions vont vite. Elles vous forcent à tout démolir sans cesse.

— Elle a coûté cher, cette fabrique.

— Très cher.

— Et, en attendant, tu travailles dans l'ancienne fabrique?

— Oui.

— Tu travailles quand il n'y a pas de grèves.

— Oui.

— Elle doit te gêner, cette grève?

— Oui.

— Tu crois que tu ne ferais pas mieux d'accorder aux ouvriers l'augmentation qu'ils demandent?

— Ils ont déjà été augmentés deux fois.

— A mesure que le coût de la vie augmente. En fait, ils gagnent moins qu'avant la guerre.

— Les manœuvres gagnent bien davantage.

— Les manœuvres, peut-être...

— Il ne faut pas tout traduire en chiffre de salaire, — dit Jean. — Il y a autre chose qui compte pour l'ouvrier comme pour tous. Et il est vrai que si je compare la situation des ouvriers aujourd'hui et au temps de Robert Barnery, je trouve qu'ils ont perdu. Ils ont perdu un bonheur que Robert Barnery leur avait donné : la fierté de leur travail. A la place, ils ont le marchandage, l'aigreur, l'envie... C'est de la politique.

— Tu gagnes beaucoup en ce moment.

— Je dépense beaucoup dans cette nouvelle fabrique et dans l'ancienne où j'ai remplacé les fours au feu de bois par des fours au mazout pour cuire le bleu. Les ouvriers que j'ai ainsi retirés des flammes savent ce que cela signifie, mais ils ignorent le prix des fournées gâchées pendants trois ans de tâtonnements. Et je veux constituer des réserves.

— Des réserves? Les affaires n'ont jamais été plus prospères. L'épicier fait une fortune dans l'année, le paysan paye ses dettes, arrondit sa terre, améliore son outillage.

— Cela ne peut durer; il faudra un siècle pour s'en remettre. Tout est faux aujourd'hui, même le génie. Chaque ville a son grand homme qui entreprend n'importe quoi. En réalité, ces prodiges sont des étourneaux, souvent des malades. Mais ils se trouvent d'accord avec une monnaie déréglée et une société démente. Pour le moment ils ont du génie.

— Tu n'as pas perdu toute confiance dans l'avenir. Cette fabrique est immense.

— Elle est nécessaire. Pendant cinquante ans, les Allemands ont imité la porcelaine Barnery, maintenant ils nous devancent. Malheureusement à Waldershof un ouvrier allemand fait mille huit cents tasses par jour. Avec les mêmes machines dans le même temps, un ouvrier limousin fait six cents tasses pour obéir à son syndicat. Et voici les Japonais avec leurs bas salaires et qui travaillent quinze heures.

— Est-ce que le syndicat a tort de s'opposer à cette course absurde?

— Il ne fera pas la loi au monde entier. L'année dernière (note ces renseignements, car ce sont des choses qu'on ne reverra peut-être jamais) en 1927, les fabricants de porcelaine de Limoges ont donné cinquante millions à leurs ouvriers et ils en ont dépensé autant pour leurs fournitures. Consigne surtout ce détail : ces cent millions viennent d'Amérique. Aujourd'hui encore, lorsqu'un Américain de petite condition s'enrichit, il achète un service de table Barnery. C'est le signe de son élévation sociale. Il payera volontiers notre porcelaine un peu plus cher, à cause de sa réputation, mais pas beaucoup plus cher que celle de nos concurrents.

— Tu désires que l'ouvrier limousin fasse mille huit cents tasses par jour. Pourquoi pas davantage? On peut fabriquer trois mille tasses par jour avec un séchoir électrique attelé à la machine. Tes concurrents sauront toujours répliquer à tes progrès. Ainsi, vous allez tous à votre perte.

— Je n'ai jamais vu que des situations sans issue, des causes perdues, des sacrifices inutiles et des gens pleins d'espoir. Sans doute, l'espérance a raison.

— Quelle espérance?

— L'espérance.

Ils entraient dans l'imprimerie. Posant une main sur l'épaule de Vouzelles, souriant, Jean dit tout à coup :

— Veux-tu m'accompagner avenue Garibaldi? En auto, il faut cinq minutes. Je voudrais te montrer quelque chose qui t'intéressera.

Près de la porte, il s'effaça pour laisser passer Vouzelles.

— Que tu es poli! — dit Vouzelles. — Tu te crois encore à l'entrée de l'abri de Folemprise.

Soudain, Jean se rappela cet abri trop petit pour l'escouade où il fallait se coucher tête bêche pour y loger tous. Chacun avait quatre pieds dans la figure; c'était à qui entrerait le dernier pour n'en avoir que deux. Il revit aussi, dans les sables, un autre abri qui sentait la bergerie : accroupis sur des peaux de mouton, Vouzelles et lui jouaient aux échecs sous le bombardement quotidien. Quand les points de chute se rapprochaient, ils interrompaient le jeu, évaluant la distance. Parfois un obus se taisait à bout de souffle et tombait tout près sans éclater avec un bruit mat; d'un moment à l'autre, ils pouvaient être soulevés par en dessous et projetés en l'air ou ensevelis. Alors, dans ce silence, ils restaient immobiles et, pendant quelques secondes, chacun se retirait dans le secret de son être.

Ce souvenir provoqua chez Jean comme le même repliement. Il ralentit le pas, indifférent tout à coup à cet objet qu'il était si désireux de montrer à Vouzelles un instant plus tôt. « En ce temps-là, le moindre geste pouvait être une question de vie ou de mort, se dit-il. A présent, nous ne vivons plus que pour des babioles. » Mais tout de suite il pensa : « Après tout, c'est la mort ou la vie qui sont des babioles. L'important, c'est l'attitude en face de la vie. »

Quand il fut assis dans la voiture, il se pencha sur les genoux de Vouzelles pour refermer la portière et dit :

— Te rappelles-tu ce délicieux château dont il ne restait que les caves et où nous couchions à trois dans le piano à queue?

— Oui, ça sentait le rat.

— Pontet m'a dit qu'en juillet, il n'y avait même plus de caves.

— Pontet? Ce n'est pas Pontet qui te l'a dit. Il est mort à Soupir.

— Alors, c'est Labrousse.

— Non. Tu sais bien qu'à part nous deux, il n'y a que Latie qui soit resté à la compagnie depuis le début jusqu'en 1917.

— En effet, c'est Latie.

— On m'a dit que trois mille hommes ont passé dans la compagnie... Peut-être est-ce exagéré... Je t'ai quitté à un mauvais moment, quand on ne croyait plus à rien, quand la guerre n'avait plus de sens... Les hommes se laissaient tuer par habitude.

— Ils sont habitués à mourir sans comprendre.

— Pourtant, un jour ils se sont révoltés. Je crois que, sans la parole de Wilson, l'armée se débandait.

— Wilson?

— Tu l'as oublié, toi aussi... Il a parlé et les soldats se sont ressaisis. La guerre avait de nouveau un but. Je l'ai vu. J'étais là. Les soldats ont recommencé à lire les journaux.

— Et Pétain?

— Son rôle est grand. Il a fait entendre que les hommes n'étaient pas du bétail. Mais cela n'aurait pas suffi. Wilson a visé juste du premier coup quand il a parlé d'abolir la guerre. Il a fait renaître l'esprit de 1914. L'année suivante, en septembre 1918, les hommes tenaient et pourtant tout allait plus mal : les Allemands étaient revenus sur la Marne.

— On pourrait dire...

— On dira ce qu'on voudra. Toujours, il faut une idée... un espoir...

— L'espérance!... C'est incroyable, depuis le temps qu'il y a des hommes.

En entrant dans la fabrique, Vouzelles jeta les yeux vers une cloison vitrée :

— On travaille ici?

— Les employés seulement.

Jean ouvrit une porte avec précipitation :

— Passons par là.

Dans son bureau, il désigna sur la table une assiette légèrement nuancée de vert pâle.

— Voilà. Je voulais te montrer ce que nous faisons maintenant. C'est notre service céladon. Les Chinois au temps des

Ming ont fabriqué des vases revêtus d'un émail céladon, mais jamais on n'avait fabriqué une pâte colorée dans la masse. Les Allemands qui ont une porcelaine moins dure que la nôtre obtiennent facilement ces pâtes teintées. Pour une porcelaine dure, cuite à une température très élevée et dont l'émail, comme chez nous, est profondément incorporé à la pâte, la difficulté est grande. Mais tu vois le résultat... cet aspect de roche fondue... cette matière de pierre précieuse... ce ton délicat de clair de lune...

— N'est-ce pas dommage de colorer une matière dont la beauté tient justement à sa blancheur et à sa transparence?

— Je suis obligé de suivre la mode, et même de la pressentir... Cette blancheur transparente que tu regrettes est incluse dans un ton si fin... Je te disais un ton de clair de lune... c'est bien cela. Ce n'est pas fade, n'est-ce pas?

— C'est très beau.

— Pourquoi cet objet est-il beau? Peut-être parce qu'il est produit dans des conditions difficiles. Sa qualité tient à quelques degrés de plus dans la chaleur du four, à cette haute température qui à tout moment risque d'altérer la couleur... Voilà comment je fais face à la concurrence et aux obstacles que m'oppose le syndicat : ma porcelaine est plus cher, mais elle est belle.

— Est-ce qu'il y a encore des gens qui apprécient la beauté, qui sentent la différence entre cette assiette d'un ton exquis, et d'autres plus communes, presque semblables, que l'on voit partout?

— C'est la question. Pour ma part, je l'ai résolue. J'ai une foi... la plus aventurée... c'est dans cette foi que tient toute ma politique... Regarde maintenant ces décors. Ils sont de Suzanne Lalique... Tu remarqueras les couleurs... On ne pouvait reproduire de telles nuances par les procédés classiques. Il a fallu de l'entêtement... C'est toute une histoire...

— La forme est-elle de Suzanne Lalique?

— Non. Elle est de moi... de nous. Aucun artiste étranger à notre industrie ne peut créer une forme... Cela exige un tact de porcelainier, une imagination qui habite la matière... Il a fallu dix-huit mois pour mettre au point ce nouveau service. Pour chaque pièce, on coule trois cents moules...

Vouzelles, d'ordinaire discuteur lorsqu'il causait avec Jean, se taisait comme intimidé devant ces objets qu'il ne cessait de regarder. Il dit seulement à mi-voix :

— On n'a jamais fait ici de plus belle porcelaine.

Silencieusement, il se dirigea vers la porte, suivi de Jean. Ils longèrent ensemble un couloir sans parler. Dans le vestibule, ouvrant la porte d'entrée, Vouzelles se retourna et dit à Jean :

— Veux-tu voir le secrétaire du Syndicat? Je lui parlerai. L'augmentation qu'ils demandent n'est pas exagérée. Dans ce désir des hommes de participer plus largement à une civilisation qui produit tant de belles choses et qui serait accrue par leur élévation, il y a une idée qu'eux-mêmes ne saisissent pas complètement mais qui est belle et que tu devrais approuver.

— Il ne faut pas commencer par ruiner cette civilisation. Mais pourquoi discuter avec le Syndicat? Ils ne veulent pas comprendre. C'est leur force.

— C'est ta force aussi.

— Nous en sommes là. C'est une question de force.

Jean retourna dans son bureau, mit ses lunettes et tenant une lettre à la main, appela Bavouzet.

— Alors, ils ne sont pas contents? — dit-il à mi-voix, mais d'un ton satisfait.

— Non, — dit Bavouzet. — Il y avait des bordures mal décalquées.

— Vous voyez, ils l'ont remarqué tout de même.

Pour contenter un client pressé, Jean avait fait décorer dans une autre fabrique de dissidents du blanc fourni par les stocks de B. et C°.

— Mon oncle disait que les ouvriers limousins ont les mains fines et de petits os, parce que l'eau n'est pas calcaire.

— En tous cas, les Belges que nous avons employés pendant la guerre cassaient tout.

— Je ne crois pas à cette histoire d'eau, mais sûrement nos ouvriers ont une éducation spéciale.

— Ce sont les mêmes ouvriers qui passent d'une fabrique à l'autre.

— Non, Bavouzet. Tant qu'ils sont ici, ce ne sont pas les

mêmes. Il y a quelque chose ici que l'on ne trouve pas ailleurs. Vous le voyez bien... Nous sommes plus exigeants...

Cette exigence venait de loin, maintenue par des traditions qui semblaient imprégner les murs. Elle remontait à Robert Barnery. C'est lui qui produisait encore une porcelaine sans défauts. Jean sentait les rapports entre l'esprit et les bras dans cette Fabrique indivisible, qui avait tant de personnalité; et la paralysie des bâtiments alentour, les ateliers déserts, les blouses pendues aux vestiaires, la place vide des ouvriers entre les outils rangés, vingt fours éteints, l'affectaient comme une maladie.

— Il faudrait en finir! — dit-il tout à coup.

— Si vous cédez encore, ils recommenceront demain. Pourquoi s'arrêter?

Jean était toujours disposé à payer davantage les ouvriers qu'il appréciait. D'homme à homme, entre gens de métier, amoureux du même travail, on pouvait s'entendre.

Mais Bavouzet le ramenait à la réalité : les dirigeants du syndicat, êtres abstraits qui ont leurs intérêts particuliers, une réputation à soutenir, et aussi des vues très générales tout à fait étrangères au bien de la Fabrique, dont ils se moquent et qu'ils voudraient détruire. Ceux-là s'opposent aux faveurs. Pour eux, il ne s'agit pas de récompenser le mérite, et surtout le zèle, qu'il convient plutôt de calmer. Ils n'admettent pas de distinction entre les hommes.

— Alors, renoncez aux réserves. Vous ne pouvez pas construire une Fabrique, faire des réserves et augmenter tout le monde.

— Nous n'avons pas assez de réserves. Une crise est certaine. Elle peut durer deux ans! Pour garder son personnel, tenir des mois sans rien vendre, quand les autres sautent, il en faut des réserves!

— Alors, abandonnez la nouvelle Fabrique!

— Voyons! elle est indispensable!... cela aussi, c'est leur avenir.

Il se leva, marcha dans son bureau, l'air boudeur :

— Je m'en vais. Il n'y a plus rien à faire aujourd'hui.

Il enveloppa une assiette d'un mince papier jaune, la glissa dans la poche de son raglan et remonta dans sa voiture.

Dans le brouillard, il ralentissait par à coups devant un passant, longeant sans les voir des rues connues, de vieilles façades unies et sombres, des jardinets entourés de grands murs, des maisons neuves, des habitations d'ouvriers en briques roses avec leur petit porche de verre. Il franchit la Vienne par le Vieux Pont qui semble cabossé avec ses rampes de granit et ses bornes massives, puis gravit rapidement la dernière pente.

Quand il eut remisé sa voiture, il laissa retomber derrière lui la porte de fer du jardin. Ses pas crissaient sur le gravier gelé. Dans le vestibule, il ôta son manteau, ses gants, toucha le radiateur, puis, d'un geste délicat, retira l'assiette de son enveloppe et la posa sur un bahut du salon.

— Regarde, Pauline. Cette assiette est jolie...

— Oui. C'est un dessin de Suzanne Lalique, je le reconnais.

— Ce bouquin est à Max? Il est sorti?

— Il est parti avec son ami Vouzelles.

— C'est un garçon que je n'aime guère.

— Nous ne choisissons pas ses camarades.

Jean s'assit et feuilleta le volume.

— C'est intéressant, les manuels... Ils ont une assurance!... On sent la science fixée là... De mon temps, le manuel de psychologie... Tiens! depuis ma jeunesse on a fait des découvertes sur le plaisir et la douleur... Quand on pense que Max à son âge n'est pas encore bachelier!

— Maintenant, on est bachelier très tard...

Jean se tourna vers le bahut :

— Elle est jolie, cette assiette... Le décor n'est pas nouveau, mais la forme...

— La forme?

— Oh! un détail...

Pauline prit son sac à ouvrage, posa une main sur l'épaule de son mari, regardant l'assiette; puis, distraitement, effleura d'un doigt les cheveux de Jean.

— Tu blanchis.

Elle s'installa dans un petit fauteuil de tapisserie au coin de la fenêtre.

— Que fais-tu?

— Une robe d'enfant pour une vente.

Jean suivait des yeux les mains adroites qui enfilaient l'aiguille, égalisaient l'étoffe.

— Autrefois, tu t'intéressais davantage à notre porcelaine.

— Autrefois?

— Il n'y a pas très longtemps... après la guerre, quand nous avons commencé le céladon. Je me souviens de tes questions. Je me disais : comme c'est gentil une femme qui s'intéresse à vos travaux. Un jour, mon explication était un peu difficile et j'ai senti que, sans chercher à la comprendre, tu enregistrais ma réponse, tu l'apprenais par cœur.

— Vraiment?

— J'ai pensé que tu avais un ami qui s'intéressait au céladon.

— Je n'ai pas d'amis.

— Si, à Belleanse, tu avais beaucoup d'amis. C'est tout naturel.

— Des enfants.

— Des enfants et des jeunes gens...

— Tu es sûr que tu m'as vue à Belleanse?

— Je t'ai vue chez Louise et à la Tremblade...

— Je sais, mais je me demande si tu m'as vue... Tu étais si distrait!

— L'habitude pendant la guerre d'être seul, ou avec des hommes... une trop longue fréquentation de la mort... J'avais appris à la voir comme un accident sans importance; cela change toutes les perspectives... Je ne peux même plus me rappeler aujourd'hui l'homme que j'étais après la guerre. C'est étrange d'avoir été un homme dont on ne se souvient plus. Cela vous arrive deux ou trois fois dans une vie... Tu as raison, alors j'étais distrait... J'étais devenu inhumain.

— Ne parlons pas de ce temps.

— Mon retour?

— Je l'ai oublié.

— J'y songe parce que tantôt j'ai rencontré Vouzelles... Nous avons réveillé des souvenirs... Mais je t'assure, je t'ai bien vue à Belleanse... si profondément... de ce regard juste que donne l'éloignement... ce regard des distraits... J'admirais ta jeunesse. Elle me paraissait étonnante, respectable, cette jeunesse sur laquelle je n'avais aucun droit... que je ne

devais pas gêner... J'ai senti alors que tu ne m'appartenais pas.

— C'est vrai, Jean, tu m'avais abandonnée...

— Après mon premier voyage en Amérique, un jour, à Belleanse, j'ai senti ce qu'il y avait de barbare à rester là, si près de toi, quelques heures, moi, homme fait, fixé, fini, qui forcément s'imposait.

— Tu étais si froid... méconnaissable... Tu ne m'as pas vue... Ce n'était pas moi...

— Si. Tu étais charmante. Tu m'apparaissais si différente de moi, si différente de ce que tu étais autrefois... un peu sauvage... Tu étais en vacances.

— Je voudrais des vacances avec toi... voyager... sortir de Limoges... Nous voilà presque vieux. Toujours la Fabrique! Et pourquoi? Tout le monde est fâché. Guy ne me parle plus. Je n'ose pas aller seule à Joncherolles... Heureusement Louise se moque de tout! Ils disent que tu réduis les dividendes parce que tu n'as pas d'actions, que les comptes de la fabrique sont bizarres, que tu caches des bénéfices en Amérique et que le reste est englouti en constructions folles... Et cette grève interminable!... Les ouvriers te tueront... Rappelle-toi, il y a cinq ans, tu as évité par miracle une balle de revolver... Ils ont brûlé ta voiture... Tout cela, est-ce héroïque? N'est-ce pas futile plutôt?

— Tout aboutit à la futilité... peut-être est-elle grande...

— Que regardes-tu, Jean?

— Je te regarde.

— Cela me gêne.

— Il n'y a pas longtemps, tu étais si jeune! Tu as raison, nous voilà presque vieux... Tu as des cheveux gris, toi aussi... de petites rides près des yeux... près de la bouche... le teint. Il a passé une gelée... Mais pour le remarquer, il faut de l'attention... Rien ne te change à mes yeux. Je vois ces traces de l'âge comme étrangères à toi... Un visage aimé est inattaquable... Il ne change pas, alors que tout change en nous.

— Tout change?

— Oui. Nos idées par exemple. Souvent, mes idées sur l'amour ont varié. J'ai pensé : c'est une création, et puis, c'est le goût de la perfection, et puis, au contraire, c'est accepter un être tel qu'il est...

— Et maintenant?

— Maintenant, je ne sais plus. L'amour est indéfinissable justement, mystérieux... Je dirai peut-être aujourd'hui : c'est chérir un être libre, qui a la permission d'être vraiment lui-même, d'être jeune... de vieillir.

— C'est vrai, je me sens vieille, mais cela m'est égal. Nous sommes liés comme au delà de nous-mêmes.

— Oui.

Elle souleva la petite robe par les épaules et l'examina en reculant la tête, puis la posa sur ses genoux, tourna les yeux vers Jean, les mains jointes sur son ouvrage et dit :

— Tu ne voudrais pas voyager?

— J'y ai songé aujourd'hui. Cette grève m'use... Ce jeûne infernal... On perdrait la tête! J'ai apporté cette assiette pour regarder ici un objet qui me parle... Pendant la guerre, je n'ai pas été malade, mais en ce moment je suis tracassé comme après mon divorce... je me sens touché... je ne sais où, mais c'est profond.

— Alors, partons! Tu n'as pas le tempérament qu'il faut pour ton poste. Un véritable industriel ne sent rien.

— Ce n'est pas sûr...

— Bavouzet a su diriger la fabrique seul et maintenant tu ne peux plus t'absenter!

— C'est vrai, il a été pendant quatre ans un bon chef. A mon retour, subitement, il est redevenu l'employé qui a besoin de moi sans cesse... Mais je peux m'absenter quelques jours. J'irais volontiers à Belleanse.

— Pourquoi parles-tu toujours de Belleanse?

— Je me reposerai très bien à la Tremblade. Écris à Blanche de Lacrousille. Elle nous prêtera sa maison. Agathe nous fera frire de petites soles. Nous verrons le baron Desrenaudes dans sa bagnole...

— Il fera froid chez Blanche.

— Il y a un poêle. A Rens, tu n'étais pas si frileuse. Voilà vingt-cinq ans que j'ai quitté Barbazac, cela me fera plaisir de revoir son ciel d'hiver...

— Tu veux aller à Barbazac?

— Non, mais la Tremblade, c'est la Charente.

— Si nous allions en Italie!... Est-ce que nous n'irons jamais en Italie?

— Non, je suis trop vieux, c'est trop tard... Non... je veux faire un tout petit voyage, comme un retour, dans un pays que je connais... Les marais de la Seudre sont beaux en hiver, j'en suis sûr...

— Eh bien! j'écrirai à Blanche...

Pauline chercha du fil rose dans sa corbeille et plia la robe. Elle n'y voyait plus. Sa corbeille à la main, elle traversa le salon et monta lentement vers sa chambre. Elle s'arrêta dans l'escalier, regarda une gravure de chasse pendue au mur éclairée par la fenêtre et s'étonna de remarquer cette image familière comme si elle ne l'avait jamais vue. Sans doute songeant à Jeanelle était si absorbée que ses yeux ne reconnaissaient pas ce qu'ils voyaient tous les jours. Elle regretta d'être sortie si tôt du salon, machinalement, comme à l'ordinaire, quand ils ne disaient rien. Pour la première fois depuis des années, Jean lui parlait avec un peu d'abandon. Mais on a pris l'habitude de certaines occupations, de mouvements réglés qui ne laissent plus de place à l'intimité. Avec son escalier, ses pièces en haut, en bas, les amis, les pauvres, l'enfant, les commissions, les visites, peu à peu la maison impose des séparations insensibles.

La couleur blanche du lit ancien avec sa couverture en toile de Jouy, les brosses en ivoire sur la coiffeuse entre les deux fenêtres et leurs rideaux de cretonne à fleurs, se détachent dans la pénombre de la chambre. Pauline pose sa corbeille sur la commode, repoussant la photographie d'un gros bébé assis dans l'herbe. Regardant ce Max joufflu de Suisse, tout à coup elle revoit un autre enfant exsangue dans une maison sombre au bord de la Vienne. Elle ouvre le battant de l'armoire en noyer, met un manteau de grosse laine et un feutre, descend l'escalier rapidement, traverse le jardin et suit une ruelle en pente qui conduit à la Vienne. Il y a quelques semaines, elle allait ainsi chaque jour en grande hâte vers une maison plate sous un crépi noirâtre où un enfant se mourait d'une méningite, criant, la nuque rigide, les yeux révulsés. Les souffrances finies, elle était restée auprès de son lit; elle avait pleuré avec la mère. Elle se souvient de la femme et de l'homme debout dans la chambre et de leur patience, de leur bonté si simple dans la douleur. Ce sont des ouvriers de la

Fabrique, et, depuis la grève, elle n'a pas osé y retourner; mais ce soir elle a eu honte de cette lâcheté.

La porte vitrée de la cuisine, qui sert de fenêtre, est ouverte. Assise sur le seuil, la fille aînée berce le dernier né; à côté, des enfants se disputent, les cheveux sur leur figure sale. Tout à coup, immobiles, ils ouvrent la bouche et regardent la dame. Pauline demande où est leur mère. D'un geste, la fille aînée désigne l'intérieur de la maison.

Il n'y a pas de feu dans la grande cheminée noircie comme les murs. Des hommes sont assis sur un banc, de chaque côté de la table, et jouent aux cartes, un verre vide près du coude. Le mari tourne la tête vers Pauline et continue de jouer. Sa femme allume la lampe.

— Je n'étais pas venue depuis si longtemps! — dit Pauline. — Je voulais savoir comment vous alliez.

— Madame a été bien bonne pour notre petit, — dit la femme.

Une larme coule sur sa joue, puis elle regarde son mari et se tait soudain, comme raidie.

— C'est madame Barnery, Victor, tu sais...

— Oui, je sais... C'est la dame à M. Jean Barnery.

Il se lève, mais d'un mot il a situé leurs rapports. Gênée, après quelques paroles, Pauline s'en va sans paraître se dépêcher. Les doigts crispés dans la poche de son manteau, serrant l'enveloppe qui contient un peu d'argent, elle sourit au bébé sur les genoux de sa sœur.

Elle remonte très vite la ruelle et, sur la hauteur, essoufflée, se retournant, elle regarde Limoges et ses lumières; les toits en tuiles de Roumazière, rouges ou brunis, et les vieux toits d'ardoise sont confondus dans l'obscurité en un vague soulèvement scintillant.

***

En hiver, dans les marais de la Tremblade, les petits bassins miroitent comme des écailles bleutées, et le ciel nuageux garde jusqu'au soir des nuances d'aurore. L'eau de l'estuaire est grise entre les berges visqueuses couleur de rouille. Tout est pâle et plat. Le ciel lumineux s'assombrit, des villages s'effacent, puis un rayon de soleil fait surgir

au loin un clocher minuscule. Près de Belleanse, la forêt semble plus touffue, plus colorée avec le vert sombre et laineux des petits chênes verts, des jeunes pins, des genêts, sous la voûte des grands pins dont les troncs font de belles rayures grises.

— Il y a cinq ans, nous sommes venus dans cette forêt, — dit Pauline. — Tu étais très silencieux.

— Je m'en souviens. Je revenais d'Amérique. Je n'étais pas tout à fait endormi, mais ce que je pensais me suffisait. Je n'avais pas besoin de le dire. J'avais le dégoût de la subtilité, et forcément tout ce que l'on dit est subtil. Maintenant je suis réveillé.

— C'est parce que nous sommes en vacances.

— Quand je suis allé à Bénac, le mois dernier, voir une carrière de kaolin, j'ai trouvé un de mes compagnons de la guerre, qui a été six mois mon lieutenant : l'abbé Blot. Il s'est terré dans un pays perdu. Jadis, il s'était séparé du monde par amour pour ses frères : il haïssait le péché. Maintenant, il hait le pécheur. Je me figure qu'ils sont nombreux, ces anachorètes qui n'ont pu se réconcilier avec ce temps... Je pense souvent à ces isolés... à ces silencieux... les meilleurs d'entre nous, sûrement. Et pourtant, ce qui n'a pas été exprimé... *Tu ne feras pas d'images taillées*. Si, il le faut. Tu feras des *images taillées*. Un Dieu les habite.

— Tu es bien subtil.

— Je me reproche mon silence d'autrefois, voilà tout.

— Tu n'étais pas seulement silencieux après la guerre, tu étais absent... Le jour où nous sommes venus dans cette forêt, tu m'as dit : « Je n'aime pas les promenades », et tu es reparti pour Limoges.

— Je suis parti très heureux... C'était la première fois que je te voyais en jeune fille, ouverte aux autres, sans pensées, sans cœur, radieuse... Tu aimais un jeune homme.

— Jean! Qu'est-ce que tu dis!

— Pardon, le mot est ridicule. Peut-on appeler amour un sentiment si vague, qui vous laisse l'esprit libre, qui vous donne des forces, un air joyeux... Ce que j'ai pensé alors, je ne sais si j'oserais le dire maintenant... Alors, j'ai tout admis... tout permis...

— Jean!

— Ton bonheur m'importait avant tout et d'où qu'il vienne.

— Quel bonheur, sans toi?

— Je ne t'enlevais rien. Je n'avais aucune peine. Que tu ailles à la jeunesse, à l'extrême jeunesse, c'était pour moi chose naturelle et innocente. Tu avais besoin de repos... L'homme que l'on aime est trop près de vous, il vous fatigue... il vous supplante...

— Crois-tu que j'aie pu jamais aimer un autre homme que toi?

— Non. Il y a entre nous un amour indestructible. Et c'est à cela que tu as voulu échapper un moment. Ce que tu as aimé chez un autre, ce n'est pas lui... c'est ta propre jeunesse... ton indépendance... une certaine femme... ou plutôt une espèce de virginité...

— Je crois plutôt qu'un moment tu t'es détaché de moi.

— J'ai pressenti alors un horizon obscur, enivrant, au sommet de l'amour, quand on renonce à sa création, à cette fausse union qui est faite de la déformation des êtres et de leur servitude.

— Je ne voudrais pas te contrarier, mon chéri, mais tout cela s'est produit dans ton imagination. Tu as fait un beau rêve. En réalité, il ne s'est rien passé avec ce jeune homme... presque rien.

— Presque rien, c'est ce que je pense.

Ces souvenirs ne gênaient pas Pauline, car la femme que Jean évoquait et toutes les images qui s'y rattachaient étaient retranchées de son être. Elle pensait seulement au sentiment de Jean.

Ils marchaient sur un tapis d'aiguilles de pins, sur des mousses humides d'un vert intense, se rapprochant de la plage de Belleanse.

— Max...

Ce nom prononcé par l'un ou l'autre les touchait tous deux pareillement, éveillant des résonances, des paroles alternées, inachevées, toujours comprises.

— Ces jeunes gens ne ressemblent pas à mes camarades d'enfance, — dit Jean qui jugeait la jeunesse d'après son fils.

— Je ne sais s'ils étaient plus studieux, mais ils lisaient davantage. Pour eux, la femme aussi avait plus d'importance; elle sortait des livres. Je revois ces étudiants mal nourris dans de misérables chambres d'hôtel, closes, enfumées... tous un peu étriqués. Ceux d'aujourd'hui, à cause du sport peut-être, sont plus près de la nature, plus révoltés. La nature n'est pas un vain mot. Il y a du bon dans le sauvage. Il faut sans doute y revenir quelquefois.

— Ah! tu sais, ces idées...

— Je sais. Entre quinze et vingt ans, on consomme tout, on se consume vingt fois.

Ils descendirent sur la plage et s'arrêtèrent à l'abri d'une dune. Un pin mort tombé à terre leur servit de banc et les derniers rayons du soleil les réchauffaient dans ce creux de sable.

— A Limoges, nous n'avons pas de ces belles journées! — dit Pauline. — Une journée longue où l'on se perd, où l'on se retrouve... C'était notre vie à Rens. Plus tard, quand tu quitteras la Fabrique, nous retournerons à Rens.

— Je ne pourrai jamais quitter la Fabrique.

— Même très vieux?

— Jamais.

— C'est dommage. Quand on est vieux, on doit avoir tant de choses à se dire!... Ou peut-être qu'il est trop tard. Tu m'as dit à Rens que la paresse est utile... Tu disais qu'il faut la mêler à sa vie pour en prendre conscience, qu'elle est notre liberté... que toute la sagesse de l'Orient s'y ramène et qu'il faut recueillir une parcelle de cette sagesse... Tu ne le penses plus?

— Il y a dans la vie une force insensée qui nous surpasse... Cette force qui nous impose d'agir ou d'aimer.

— Donner tant à la Fabrique, oui, c'est insensé! Est-ce qu'elle existera dans cinquante ans?

— L'amour aussi est insensé... Cette volonté étrange c'est le mystère des *images taillées*.

JACQUES CHARDONNE

(*A suivre.*)

LES MAISONS DE JEU

Il existe une très grande gravure d'après Gustave Doré intitulée *le Tapis vert de Bade*, où les gens ont, selon les vicissitudes qui viennent de les atteindre, des têtes de circonstance. Cependant, nous sommes à peu près certains que cela ne fut pas du tout ainsi : Gustave Doré n'a jamais rien eu de documentaire, son génie excelle à présenter des reines de Saba, des personnages de Rabelais, de l'Arioste ou autres, déjà surhumains par essence, dans des décors de féerie dont la grandeur, comme évocation, ne peut être surpassée, mais on aurait tort d'admettre que sous le Second Empire les clients de M. Bénazet aient pu prendre des attitudes aussi théâtrales, pas plus que les paysans, fils de la Forêt-Noire, malgré Musset, n'ont dû se pencher sur la bille d'ivoire, leur bâton à la main, après avoir à travers champs couru toute la nuit. Quiconque a tant soit peu l'habitude des salles de jeux sait que partout les joueurs, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, gardent une physionomie uniforme et très spéciale qui pourrait se définir « une expression d'inquiétude impassible ». Dans un masque figé, l'œil qui veut avoir l'air atone aussi, est seul aux aguets, tapi comme une araignée à laquelle aucun mouvement des mouches n'échappe (nous parlons ici exclusivement des cercles et casinos élégants autorisés en des pays où le bon ton a, d'une manière générale, admis la suprématie de la sobriété nordique sur les gestes et pantomimes en usage dans le bassin méditerranéen. Taper les cartes sur la table ne se fait plus que chez le marchand de vin. Celui qui perd conserve assez de décorum

pour subir les coups de l'adversité avec un visage digne, mais sans révolte, tandis que celui qui gagne, ayant la délicatesse de ne pas humilier ou chagriner le vaincu, se constitue un air également ravagé; il n'est du reste pas assez sûr d'un lendemain qui va se produire dans cinq minutes pour s'abandonner à une sécurité en somme précaire.

De même qu'à la chasse, seul le novice s'écrie : « Il y est! » quand il vient de tirer un lièvre, de même un homme averti qui au baccara tire un neuf sur deux bûches — ou à la roulette touche un numéro plein, le carré et la transversale — empoche son gain avec le détachement d'un fakir. On ne connaît que peu d'exceptions à cette règle : par-ci par-là, quelque profane en bombe, allumé ou désemparé, assis le cigare au bec avec, penchée sur lui, une Égérie de rencontre intéressée dans les bénéfices et désintéressée du reste; ou bien cet énergumène que j'ai encore connu, qui, bon nombre d'années auparavant, au cours d'une banque demeurée célèbre, introduisit dans sa bouche et mâcha un as de trèfle pour le punir de n'avoir ajouté qu'une unité au zéro de son point, ce qui compliqua singulièrement le règlement, car ce miteux petit as, malgré qu'il en eût, le faisait gagner. Ou bien encore, sous Louis XV, le marquis d'Osmont, homme courtois à son habitude et d'une nature affable, ne comptant d'ailleurs que des amis, mais qui, irascible lorsqu'il perdait, jetait par la fenêtre tout le matériel du jeu.

Si cela apparaît mal poli à tous, cela peut parfois aussi être imprudent vis-à-vis de quelqu'un de montrer trop de mauvaise humeur après un coup perdant. Une anecdote où figure François Ier en administre la preuve. Alors qu'à la suite de sa défaite de Pavie, il languissait à Madrid comme prisonnier de Charles-Quint, il refusait de saluer les Grands d'Espagne, ce qui les froissait beaucoup, mais il consentait pour se distraire à jouer aux cartes avec eux. L'un de ces seigneurs auquel il venait de gagner une grosse somme se trouva donc deux fois vexé et saisit l'occasion pour dire dédaigneusement aux autres, tout en alignant les pièces d'or : « C'est déjà un bon appoint pour sa rançon. » Ce sur quoi François Ier prit son épée et incontinent fendit le crâne du malappris. Plainte fut portée auprès de l'Empereur qui se contenta de

répondre : « Ce que mon frère de France a fait est bien fait. Un roi reste roi partout. » Nous approuverons l'arbitrage de Charles-Quint. Même lorsqu'il s'agit d'un simple particulier, il est de très mauvais goût de lui dire que l'argent qu'il vous a gagné lui servira à améliorer son ordinaire.

Pour ces raisons de bienséance autant que d'angoisses justifiées, l'atmosphère des salles où l'on joue est saturée de gravité et le mot de JEU est en étrange contradiction avec de telles cérémonies, au cours desquelles, dans un silence présépulcral, les prisonniers semblent attendre à chaque instant de la bouche du croupier une sorte d'*Appel des condamnés pendant la Terreur*. Ce qui est exact, du reste : ils passeront quasiment tous par la cagnotte qui les aspire comme une ventouse. Il n'y aura de 9 Thermidor qu'individuels et rares.

Mais qu'importe l'issue désastreuse et inéluctable, tant qu'elle n'est pas réalisée? Courir au bord du gouffre, et gésir au fond du gouffre, les os rompus, ce n'est pas du tout la même chose. Entre les deux, il y a la moelleuse vapeur qui masque l'abîme, et cent petites glissades avant-courrières, de petites chutes dont on se remet très bien, qui habituent à sous-estimer le risque, voire à l'aimer.

Bussy-Rabutin a écrit une phrase célèbre et que j'admire beaucoup : *L'Amour est un grand recommenceur*. Axiome aussi bien frappé qu'indiscutable et qui peut également s'appliquer à n'importe quel sentiment, dès l'instant que celui-ci constitue la passion dominante d'un individu. Chacun, même s'il ne s'en rend pas compte, est appelé par son tempérament à devenir la proie d'un amour souverain et qui le mènera toute sa vie, obsession qui peut, aussi bien que l'amour envers une seule créature à la fois, être celui des créatures en bloc, ou charité, l'amour de Dieu, l'amour de sa propre personnalité qui ne laisse jamais en repos l'ambitieux, l'amour de la science, celui de la vie aventureuse (chasseurs, explorateurs, guerriers s'engageant au service de puissances étrangères), etc. L'impulsion qui force un collectionneur maniaque à dérober stupidement un volume dans une bibliothèque ne le cède en rien comme véhémence à l'affolement du crime dit passionnel. Et

tous, quel que soit le but vers lequel notre vocation nous a aimantés, nous sommes sans relâche occupés à construire dans cette perspective, à voir ce que nous avons édifié démoli, et à reconstruire. Chaque homme est composé de mille fourmis attachées à rétablir la fourmilière, dès que le destin a donné un coup de pied dedans. Et c'est peut-être le joueur qui offre, de cette besogne la plupart du temps dérisoire à contempler du dehors, l'exemple le plus probant, par la fréquence des déboires d'où le tire aussitôt son indéfectible espérance.

Il sera facile de reconnaître là, à une cadence accélérée, la même suite de défaites et d'avantages qui sur d'autres plans composent le rythme de toute vie. Sujet à méditation. Et ce qui est dramatique, c'est qu'il ne soit pas possible à quiconque de ne pas miser perpétuellement sur telle ou telle chance, à moins de renoncer à vivre. Aucun âge n'autorise le renoncement. Le *Spes et Fortuna, valete; sat me lusistis*, d'Horace, est une boutade qui nous plaît à des entr'actes de lassitude, mais le port si abrité que le poète propose serait l'antichambre de la mort, et faire antichambre chez la Mort est s'intituler le courtisan d'une bien fade Majesté. Combien je préfère la vivifiante pensée de Charles-Victor de Bonstetten : « Que de gens portent la mort dans la vie même, en se disant : « Ce n'est plus la peine d'entreprendre telle étude, tel travail, parce que je suis trop vieux pour l'achever. » Comme si l'on achevait jamais quelque chose, comme si la vie entière était autre chose qu'espérance, projet, activité, confiance en l'avenir et courage dans le présent!... Que me fait l'espace grand ou petit qui me sépare de la mort? Tant qu'elle ne me touche pas, elle n'est rien... Il faut prendre la destinée humaine dans son superbe ensemble et dans toute sa grandeur. Il faut avoir confiance dans l'avenir et se plaire dans le nuage où la vie est suspendue. »

(Bonstetten, d'après Sainte-Beuve, offrit ce cas particulier d'être jeune jusqu'à trente-cinq ans, d'être vieux depuis cet âge jusqu'aux approches de la soixantaine, ensuite de rajeunir, d'atteindre sa fleur à soixante-dix et de s'y maintenir jusqu'à quatre-vingt-deux ans. Il mourut à quatre-vingt-sept.)

L'inutilité de la carrière de joueur permet, il est vrai, d'en faire le procès, mais n'y a-t-il pas une foule d'existences — la grande majorité — qui avec moins d'ostentation sont tout aussi vaines? A part quelques élus chargés de dons à leur baptême par les Fées, et quelques forcenés qui ont voulu grand, et partant se sont rendus utiles, la masse humaine n'apporte rien que l'enfantement d'une masse d'êtres pareils qui poursuivra son insignifiance.

Ce qui m'est le plus sujet à étonnement, c'est qu'on puisse avoir le jeu comme réelle passion dominante — c'est-à-dire sans qu'intervienne un intérêt supérieur à celui de jouer pour jouer — et l'on me permettra de m'expliquer à ce propos, sinon avec autorité, du moins avec une certaine expérience, lorsque j'avouerai que naguère j'ai beaucoup joué. Mais j'ai joué sans avoir le tempérament du joueur, insuffisance qui entre parenthèses vous condamne à un naufrage forcé et immédiat par ce fait que la chance et la malchance se présentant toujours par phases, le joueur-né ne balance pas à empoigner l'occasion, à charger dans la veine ainsi qu'il sied, tandis que le joueur peu doué est timoré par économie tant qu'il gagne, et ne perd toute retenue que durant la passe mauvaise dans l'espoir de rattraper les coups précédents.

J'ai donc connu, de ma génération, tous les champions qui durèrent, et les rateurs que la moindre semaine de vent contraire souffla hors du champ de notre vue. Il y eut, parmi nous qui étions jeunes alors, de magnifiques athlètes, mais presque tous nous jouions dans le même dessein, celui de gagner, de nous faciliter une existence « somptueuse » à laquelle les pensions exiguës que nous octroyaient nos familles ne nous donnaient en général l'accès que la première semaine du mois. Et ces vues utilitaires nous enlevaient moralement le droit de nous prétendre amateurs, l'amateurisme étant désintéressé.

Faire de grosses différences — ce qui est relatif pour chacun — lorsqu'on n a pas beaucoup d'argent, constitue une des émotions les plus exaltantes qui soient pour un jeune homme avide de jouir de la vie. Voir osciller parfois sur une seule carte l'accès au Paradis ou la catastrophe avec ses suites innombrables de privations, exils, pénitences, etc... voilà

qui glace et brûle tout à la fois plus que n'importe quel autre mode d'angoisse. Et à de tels moments, la femme qu'on aime le mieux au monde à tête reposée peut bien attendre dans un taxi à la porte du cercle. Que sont ses langueurs, ses caresses, sa tendresse ou même ses sévices auprès du pouvoir effréné de cette Chance aux yeux verts qui sur le point de quatre à l'écarté va vous faire retourner le Roi?

L'intensité de la sensation est telle qu'elle rend corps glorieux ceux qui s'y adonnent. Je me souviens d'une séance où tête-à-tête, un rival et moi nous nous acharnâmes toute la nuit, sans boire ni manger, etc... Nous avions prié qu'on ne relevât point les rideaux des fenêtres pour que le jour à sa naissance ne pût nous déranger, et de la sorte nous fûmes surpris par un chef de bataillon d'infanterie en retraite qui avait coutume d'arriver le premier au Cercle sur le coup de dix heures du matin. Aussi l'avait-on surnommé le Commandant de place. Sa stupéfaction fut si profonde lorsque sortant d'un salon au grand jour il se trouva dans cette pièce éclairée aux bougies, qu'on eût cru qu'il rencontrait le diable en personne. Et nous-mêmes, comme Adam et Ève après la fauet connurent qu'ils étaient nus, nous nous aperçûmes que nous étions en habit noir, et nous déguerpîmes sans plus tarder. Comme conclusion de cette partie mémorable, je fus d'ailleurs expédié une fois de plus aux colonies par mes ascendants aidés de leurs conseillers intimes. Quant à mon antagoniste, un garçon des plus sympathiques, il mourut dans la semaine qui suivit, mais sans qu'on doive établir un rapport quelconque entre sa fin prématurée et notre compétition.

Néanmoins, cela n'est pas être joueur : c'est vouloir se servir du jeu, et du reste ne jamais réussir, parce qu'on peut à la rigueur prétendre gagner avec certitude cent francs si l'on dispose d'une bourse de jeu de dix mille, mais non d'une façon suivie dix mille avec une provision de cinq cents francs. Le joueur véritable joue sans autre but que celui de se distraire, et c'est ce mode de distraction qui dépasse mon entendement.

D'abord, l'expression elle-même « tuer le temps » est pour moi un blasphème. L'acte de tuer le temps me paraît aussi

impie qu'aux gens du peuple le geste de gaspiller le pain. Le temps, comme si on en avait trop! Je sais bien que je perds beaucoup de temps, que j'en perdrai encore, mais je ne le prévois pas d'une façon précise, ni inéluctable, et la lecture frivole, le rêve tant soit peu dirigé, voire l'inaction complète peuvent à l'improviste m'être sources de revigoration. Le jeu, non. M'asseyant à une table, d'avance je suis assuré qu'après un nombre X de parties, je me retrouverai aussi ignare, seulement un peu plus abruti.

Mais, hormis quelques individus — qui par leur science des jeux de commerce parviennent à tirer un gain quotidien, autrement dit leur matérielle, du poker ou du bridge, ce qui, si cela ne confine pas à la tricherie, est encore moins proche du sport loyal, puisque pour toute lutte honnête, sauf les guerres, les concurrents devraient être handicapés et aussi bien rendre des points aux cartes qu'on rend, des pièces aux échecs, des livres aux courses et des centimètres au tir aux pigeons — hormis ces adroits, il y a une foule de braves gens qui, sans doute parce qu'ils se sentent impropres à mieux, se plaisent à cartonner toute leur vie, qu'ils soient fils de banquiers et marchands de produits alimentaires qui échangent des millions, ou ronds-de-cuir et courtauds de boutique qui se repassent d'un bout de l'année à l'autre le même louis. Enfin, plus décevant encore pour moi que le joueur invétéré, il existe aussi une sorte de personnage qui ne joue jamais et cependant inlassablement, à califourchon sur une chaise, assiste aux parties des autres dans les salons ou les cercles, et fait la critique des coups.

Le type de l'homme qui aime à cartonner est assez bien représenté dans ma mémoire par un vieux chasseur à courre avec lequel je faisais jadis au moins une fois par semaine le soir, le trajet de Senlis à Paris en chemin de fer. Quelles qu'eussent été les intempéries et la fatigue d'une chasse parfois longue, le vieux veneur me contraignait dans le train à jouer au piquet avec lui, sous les yeux d'un autre veneur qui ne prenait sous aucun prétexte part au jeu, mais nous regardait en connaisseur. Le coussin grisâtre de la banquette posé sur nos genoux, deux jeux de cartes extraits de la poche du vieux prévoyant,

je recevais pendant une heure sur la tête des seizièmes majeures et je ripostais par des quatorze, dans une fumée intense de tabac, car l'autre chasseur dès le début avait découplé *Consolante*. Ce qu'il appelait « découpler Consolante » était sortir sa pipe.

Ce que nous, nous appellerons consolant, ou désolant selon un autre point de vue, c'est qu'une telle passion puérile de jouer ait de tout temps tenu les hommes. Aux époques de Foi, où déjà comme maintenant il se trouvait des gens qui n'avaient guère d'argent, les curés jouaient des messes et les simples particuliers des *Pater* et des *Ave* (aujourd'hui hélas! on se ferait sûrement remarquer si l'on proposait un pareil enjeu). Mais remontons plus haut : à Pompéi, il y a quelques semaines, le docteur della Corte, directeur des fouilles — le plus érudit et le plus affable parmi les savants qui consentent à se laisser ennuyer par les profanes — me montrait la maison de jeu de l'endroit. Plusieurs issues : sans doute en prévision de l'arrivée des familles venant réclamer un rejeton prodigue, ou bien pour faire filer les pontes si un ami annonçait une descente imminente (et toujours connue d'avance) de la police. Rien ne change.

J'écrivais tout à l'heure le verbe découpler qui est essentiellement du langage de la vénerie. Toutes les professions ont ainsi leurs termes techniques qui enchantent ceux qui les connaissent et leur permettent de mépriser les barbares pour lesquels ledit langage est inintelligible. Et en dehors du vocabulaire spécifique, on se heurte à un esprit de corps jusque dans la façon d'attribuer un sens exclusif aux mots ordinaires; un certain nombre d'expressions et de plaisanteries traditionnelles autant qu'invariables appartiennent en propre à chaque métier.

Puisque nous nous occupons des jeux, citons sans nous y attarder quelques-uns de ces clichés imbéciles. Il y a un temps immémorial qu'au baccara on parle de l'*en-cartes femelle* et du *coup Giraud*. Au piquet, on *sort comme un lapin*, ou l'on est *rubicon comme un griot*. J'ignore tout du griot d'ailleurs, sauf qu'il y a des sorciers nègres qu'on appelle ainsi. Peut-être, si je savais véritablement ce qu'est le griot, comprendrais-je

pourquoi il se laisse rubiconner, tandis que le lapin échappe à ce sort affreux. A l'écarté, il est indispensable de certifier que celui qui retourne le sept a le roi dans son jeu, ou bien le donne à son adversaire, ou bien encore le laisse au talon. Quand au bridge, il se trouve d'extraction trop récente pour qu'on ose faire figurer quelque expression de lui au regard des devises et adages de ses vénérables confrères : le *baccara*, rapporté d'Italie sous Charles VIII; le *piquet* auquel se plaisait Gargantua et qui fut célébré par Molière dans *les Fâcheux*; l'*écarté* dont les titres sont moins anciens et ne remontent guère au delà de 1820.

***

Ainsi ma mémoire remmenait mon cœur sur les chemins d'autrefois, alors que l'été dernier je regardais jouer à la roulette dans le casino de Deauville. La roulette à Deauville, c'est une innovation, c'est, si j'ose dire, depuis moi. Lorsque je débutai dans la carrière de ponte, il n'y avait que le baccara véritable, ou banque, et, pour amuser les enfants en bas âge, les *Petits Chevaux*, devenus la *Boule*, et dont nous ne parlerons pas. Puis, après la guerre, s'implanta le *Chemin de Fer*, qui est d'un meilleur rendement du point de vue de la cagnotte. Néanmoins la roulette restait défendue, et pour la connaître, il fallait faire le pèlerinage de Monte-Carlo ou pousser jusqu'en Belgique (Namur, suppression du zéro).

Ce n'est cependant pas un jeu entièrement nouveau en France : la roulette fut autorisée au XVIIIe siècle (1760, ordonnance du lieutenant de police Sartine) et interdite seulement en 1837. Mais on oublie vite! Tant de jeux ont disparu, sauf le piquet qui s'est ri de toutes les modes grâce à l'ingéniosité de ses combinaisons, et le *trente-et-un*, déjà connu également au XVIe siècle et qui se perpétue encore en famille entre petits garçons, petites filles et grands-parents. Par contre, complètement délaissée, la *Bouillotte* (ancêtre du *Poker*) qui nous a pourtant légué tellement de guéridons et de flambeaux sous son vocable (et du reste pour la plupart antérieurs à elle-même, car la Bouillotte date du Directoire, et les meubles, du moins les beaux, sont presque toujours Louis XVI.

Mais l'Histoire, écrite par les antiquaires, devient une science conjecturale dont la fantaisie est trop gentille pour qu'on la leur reproche.

Et pour qui aujourd'hui représentent autre chose que des noms évocateurs de sonorités et de vagues images, ces mots : le *Lansquenet* (jeu pour lequel on se servait de six jeux de cinquante-deux cartes et qui, de même que son frère cadet le *Pharaon*, d'après la description que j'en ai lue, devait se rapprocher de notre baccara, dit Chemin de Fer); l'*Hombre* qui se jouait à trois et requérait le silence, comme le whist; le *Biribi* et le *Hoca*, sortes de tableaux à soixante-dix ou trente cases, comme la roulette, mais où le numéro gagnant sortait d'un sac comme au loto, le *Reversi* (à qui perd gagne), la *Comète* (origine du Nain Jaune, et elle-même dérivation du *Manille* (*sic*), inventé, dit-on, par Louis XIV en personne)? Encore plus inconnus le *Trappola*, le *Brusquembille*, l'*Enfle*, la *Ronfle*, la *Guimbarde*, le *Papillon*, la *Bassette*, le *Romestecq* (*sic*), le *Médiateur*, le *Cribbage*, la *Guinguette*, l'*Ambigu*, le *Lindor*, le *Pamphile*, l'*Impériale*, la *Poque*, la *Sixte*, la *Sixette*, la *Tressette*, la *Cavagnole*. Seuls me disent quelque chose le *Boston*, dont le nom indique bien nettement qu'il fut inventé pendant la guerre de l'Indépendance[1], et la *Drogue*, jeu de cartes pour troupiers, où, par manière de pénitence, on devait se poser une pince de bois sur le nez. Horace Vernet, à plusieurs reprises, s'est inspiré de ce motif gracieux.

Je veux ici faire un sort particulier à ce grand disparu qu'est le *Whist* (qui au XVIIIe siècle s'écrivait *Wisch*, du moins dans le titre de la fameuse gravure faite d'après Moreau pour le *Monument du Costume*), non parce que dans ma tendre enfance je l'ai encore vu jouer à mon grand-père et à quelques macrobites de ses amis, mais parce qu'il eut dans un épisode de la Révolution de 1830 un rôle primordial qu'il apparaît utile de rappeler.

1. On sait que c'est à Boston qu'eut lieu le premier acte effectif de la révolte des Américains par la destruction, à même des navires, de trois cargaisons de thé sur lesquelles l'Angleterre prétendait prélever une taxe. Cet exploit fut accompli par les membres d'une loge maçonnique, déguisés en Peaux-Rouges (16 décembre 1773). Voir à ce sujet l'intéressant volume que M. Bernard Faÿ a récemment publié sur *la Franc-Maçonnerie et la Révolution intellectuelle du XVIIIe siècle*.

Le soir du mercredi 28 juillet, dans un salon du château de Saint-Cloud, Charles X jouait au whist comme d'habitude; à une autre table, Mgr le duc d'Angoulême était occupé à sa partie d'échecs quotidienne. Une grande mélancolie pesait sur ces doubles silences. Il faisait une chaleur étouffante : par les ouvertures béantes des croisées, arrivait par instants depuis la ville le bruit des feux de file ou du canon. A chaque détonation, Sa Majesté donnait sur le tapis de la table une chiquenaude, comme pour enlever de la poussière, et malgré la certitude que l'émeute ne se calmait point, malgré aussi les objurgations désespérées de quelques serviteurs dévoués à la monarchie légitime, ni lui, ni Mgr le Dauphin n'interrompirent leur jeu. « — Polignac a entendu des voix », dit avec sérénité le vieux roi. Le premier ministre en effet, la nuit précédente, avait reçu la Sainte Vierge en songe, et elle s'était formellement engagée à lui assurer le concours des milices célestes; il faut croire que le prince Jules de Polignac avait mal compris — il ne comprenait d'ailleurs jamais rien — l'annonce faite par Marie, car, ainsi qu'on le sait, les escadrons des Anges commandés sans doute par quelque Grouchy du ciel ne parurent pas à temps, et le roi, ne pouvant les attendre davantage, dut en toute hâte se replier quatre jours après sur Rambouillet, puis Cherbourg. Les événements où l'émouvant est combattu par le grotesque prennent un relief de vie que ne possède pas l'unilatéral, il semble que le pathétique en soit accru. Pauvre condition humaine, même des rois! Si les proverbes ne sont pas bien malins, ils comportent quelquefois du bon sens : Aide-toi, le ciel t'aidera. Le ciel ne peut pas considérer que tu t'aides si tu continues à faire ton whist tandis que les cambrioleurs sont dans ta maison.

Après cette digression, je reviens au Casino moderne. Dirai-je que je n'aime pas le *Chemin de Fer* qui n'est qu'un baccara démocratique permettant à tout le monde l'amusement de singer à bon compte le banquier du vrai jeu? Au Chemin de Fer, la banque vous revient régulièrement après avoir fait le tour de la table — on a le temps de bâiller — comme ces maîtresses en commandite que se partageaient des bourgeois aux moyens pécuniaires modestes, à l'époque où les hommes

aimaient les femmes; ils avaient chacun un jour de la semaine.

Parlez-moi par contre du baccara véritable où moi seul, et c'est assez, je résiste pendant toute une banque à l'assaut conjugué des pontes. Ma chaise haute, d'où je domine le peuple, va être pour moi le trône ou le pilori. Tantôt monarque, presque divin, toujours impassible, je donne audience sur mes tapis verts à deux demi-cercles d'adorateurs qui m'apportent humblement leur offrandes, leur tête effarée courbée sous mes menaces de bûches. Tantôt je tiens les abois, pris comme au piège entre les mâchoires du tableau de droite et du tableau de gauche; la meute mordante ne me laisse pas un coup de répit; et aussi impassible que tout à l'heure, mais sublime à la façon du cerf hallali, tandis que mes larmes tombent dans la cagnotte, je lève vers le ciel un œil désabusé, et de l'autre je suppute mes dernières ressources.

Même pour celui qui ne joue qu'à la ponte, le baccara véritable reste enchanteur, par cette coalition qui lui fait connaître des frères animés provisoirement d'un pareil et unique désir libertaire contre l'hégémonie. Renverser le dictateur, débeller le superbe : tous, pour cette œuvre pie, la main dans la main, surtout si la main passe un grand nombre de fois.

Malgré de tels agréments, le baccara perd du terrain tous les ans, recule de table en table et l'on doit constater qu'il n'est plus guère en honneur qu'auprès des nababs de plus en plus rares ou des délégués d'associations clandestines (dit-on) qui jouent très gros jeu dans cette salle dont l'accès est interdit au vulgaire et que la Direction des casinos intitule le *Privé*, appellation qui, bien qu'au singulier, ne me paraît pas ravissante.

Pour les amateurs dont les disponibilités sont limitées par la force majeure, la sagesse, ou bien la médiocrité des appétits, l'introduction de la Roulette me semble heureuse. C'est assurément un exercice très amusant parce que la Fortune vous y comble à l'improviste et non pas avec la parcimonie qu'elle met dans les jeux où l'on ne peut que doubler sa mise. A moins d'être un calculateur prodigieux, le ponte — qui à la Roulette distribue selon des combinaisons diverses plus de deux ou

trois jetons à chaque coup — s'il sait exactement ce qu'il peut perdre, est incapable de savoir ce qu'il est en mesure de gagner, si toutes les chances ou même seulement plusieurs chances jouent en sa faveur à la fois. Au baccara, celui qui est descendu presque au fond de l'abîme doit nager péniblement pour revenir brasse par brasse à la surface, en admettant que cela réussisse; à la roulette, parfois avec la dernière plaque on remonte d'un seul coup comme un bouchon, on se retrouve soudain au nombre des bienheureux qui font glisser inlassablement des piles de jetons entre leurs doigts caresseurs.

Enfin, au risque de ne pas être suivi dans mon appréciation, j'ajouterai que j'aime mieux lutter contre la caisse d'un établissement de jeux que contre un joueur que je vois en prise directe. Pour ce qui est des femmes, gagner un *banco* à une femme me fait honte (Achille pleura d'avoir blessé l'Amazone), le perdre contre elle m'exaspère (elles ont tant de cordes à leur arc pour trouver des fonds, spécialement dans les casinos!) Mais même un monsieur que je démolis pièce par pièce m'inspire une certaine gêne, tandis que si c'est le tripot qui me sustente, j'éprouve le sentiment aimable de toucher une pension. Nuances, évidemment. Peut-être cette partialité en faveur de la Roulette vient-elle de ce qu'elle est le premier jeu auquel je me sois mesuré lorsque, jouvenceau, je fis connaissance avec Monte-Carlo, n'ayant jusque-là jamais joué qu'au *Mistigri* dans la *nursery*. Comme l'écho de la mer demeure dans le repli des grosses coquilles — abolis-bibelots d'insanité sonore — ainsi restera toujours en mon oreille le bruit typique alors à l'intérieur de ce casino, le tintement innombrable et gai des pièces d'or que j'allais ne pas gagner. A cette époque, on ne se servait pas de jetons dans le temple. Ni ma courageuse compagne, ni moi, pourtant ne réussîmes. Quelle catastrophe! C'est amusant de se souvenir des bonnes culottes qu'on a prises. Sur le moment, c'est moins drôle, et les dialogues des tourtereaux après la culotte ne sont pas amènes...

Pauvre Monte-Carlo de naguère, la Mecque du pèlerin joueur avec sa mosquée aux minarets en fromage blanc, son décor de printemps factice en janvier, de palmiers, de fleurs et d'espérances si tôt effeuillées, comme depuis ce temps son soleil lui a nui! Ce soleil qui ne servait que de bonimenteur sur les

affiches et dans la réalité pour attirer les clients au casino, il s'est mis comme un intendant infidèle à travailler pour lui-même, et c'est lui maintenant qu'on vient voir, hors de la maison qui l'employait. Mais qui aurait pu supposer, il y a quelques années encore, que la jeunesse de 1930 trouverait sa volupté suprême à ne plus jamais séjourner dans un endroit clos et couvert, à courir au contraire après les frimas en hiver, à descendre le plus possible vers les tropiques en plein été? Chaque génération découvre ainsi quelque chose et connaît un instant de triomphe, celui où elle démontre que toutes celles qui l'ont précédée ont été complètement idiotes, quitte pour elle à attendre le démenti suivant de la génération cadette. Il est bien probable qu'on réinventera les maisons. Pour ce qui est d'aujourd'hui et en ce qui concerne Monte-Carlo, la concurrence des roulettes autorisées en France d'une part, d'autre part la carence en hiver des amateurs tous partis sur skis, constituent un désastre. Et pendant les ardeurs de l'été méridional, peu de gens sont en état de rester vissés toute une journée, puis toute une soirée à une table de jeu. Il est nécessaire de congestionner le ponte — c'est un principe que connaissent tous les tenanciers — il ne faut pas le liquéfier.

Le sport et le nudisme ont sans doute fait beaucoup de tort aux casinos en général : partout l'on se plaint que les joueurs soient moins nombreux et qu'en même temps on joue moins cher.

Cette décadence du jeu ne tient assurément pas uniquement au progrès de la moralité (si on peut l'appeler ainsi) dû à la mode actuelle du plein air, mais surtout à ce que les fortunes importantes ont été très éprouvées et que c'étaient elles qui constituaient le principal aliment pour la cagnotte et le fisc dans les brelans. Il est certain qu'un individu possédant dix millions aura plus de propension à jouer au casino de Deauville ou de Vichy que cent individus possédant chacun cent mille francs. Mais en attendant la constitution de nouvelles grosses fortunes, la Loterie par bonheur a su aujourd'hui se charger très bien de pomper son pourcentage sur l'homme de la rue. Le goût du jeu étant indéracinable chez l'humain, la seule adresse d'un gouvernement consiste

à lui présenter ce risque sous une forme neuve (ou plutôt renouvelée) et attrayante, et avec quelques enveloppements papelards à opérer le plus gros prélèvement possible. Un léger manque à gagner très limité sera il est vrai causé à chaque expérience par la concurrence clandestine que ne manqueront pas de faire certains particuliers désireux de s'appliquer à eux-mêmes les bénéfices de tout repos d'une aussi excellente industrie. En conséquence, ces amateurs ont toujours été pourchassés sans relâche : la petite Histoire est remplie de leurs succès et de leurs déboires. Voici un exemple d'un tripot fondé par des gens tout à fait bien, celui de l'*Hôtel de Transylvanie*, dont le nom après deux siècles est encore connu, grâce à Manon Lescaut.

La France, toujours généreuse plus que réfléchie, a bien souvent soutenu des fantaisistes, en Europe ou ailleurs. Au moment de la querelle de la Succession d'Espagne, Louis XIV avait encouragé François Rakoczi, prince de Transylvanie, dans sa révolte à la tête des mécontents hongrois et transylvains contre l'empereur d'Allemagne (1707). Malgré l'appui en officiers français et en argent, le prince rebelle fut déconfit par les Impériaux et, comme tout le monde, une fois sans asile mais auréolé par le désastre, vint à Paris, où le vieux roi lui donna cent mille livres de pension par an (1713). Il logea toute sa suite de gentilshommes compromis et ruinés, rue Jacob, à l'Hôtel du Pérou, que ces seigneurs transformèrent incontinent en maison de jeu. Le *Lansquenet* y fut d'un merveilleux rendement. Interdiction par le Commissaire du Roi, car cette concurrence était nuisible aux autres académies de jeux exploitées discrètement pour le compte de grands seigneurs aussi, ceux-là Français et sur les agissements desquels la consigne était de fermer les yeux : à la fin du règne, en effet, la noblesse était si appauvrie qu'il ne fallait pas être trop sévère sur les moyens qu'elle trouvait pour se procurer des ressources.

Après d'interminables discussions, l'Hôtel du Pérou fut contraint de fermer ses portes, mais pour renaître, toujours au profit de Rakoczi et de sès compatriotes (sous le prête-nom de Geoffroy Sinet), dans une maison prise en location au coin du quai Malaquais et de la rue des Petits-Augustins, aujour-

d'hui rue Bonaparte, et qui fut connu sous l'appellation d'Hôtel de Transylvanie. C'est là que Des Grieux (autrement dit l'abbé Prévost, puisque son roman est une autobiographie) venait tricher pour gagner l'argent nécessaire à sa Manon. Quant au prince, il ne logea jamais dans l'hôtel de son nom : il vécut deux ans à Grosbois, près du couvent des Camaldules où, tout en touchant les bénéfices du lansquenet, il écrivit ses *Méditations sur l'Écriture Sainte*, puis il accepta l'hospitalité du Sultan et alla finir ses jour en Turquie. Le tripot exista une dizaine d'années. En 1723, la maison fut vendue à la duchesse de Gramont (vilipendée par Saint-Simon), qui l'habita et la laissa par testament au futur maréchal de Lautrec (1737). C'est alors seulement que le nom d'Hôtel de Transylvanie disparut pour être remplacé par celui de Lautrec.

***

La même fureur de jouer que nous avons connue ces dernières années avant la crise s'est vue pendant la Révolution française; elle avait existé aussi au moment de l'affolement produit par le Système de Law. Ces vagues gigantesques sont dues à des causes exceptionnelles. Mais dans le trantran de la vie habituelle, on retrouve à travers les âges une façon de procéder toujours identique du pouvoir avec les sujets : facilités de plus en plus nombreuses et de plus en plus larges accordées par le gouvernement pour l'exploitation des maisons de jeu, dites Académies par euphémisme; puis accès de pudeur et de crainte du gouvernement qui annule les concessions; puis, besoin de fonds et nouvelles licences. Sur tout cela, gémit et tonne la moralité, par la voix des Pères de l'Église.

En 1397, défense par ordonnance du Prévôt de Paris, aux gens de métier, de jouer *les jours ouvrables* à la paume, à la boule, aux dés, aux cartes et aux quilles. Aux xve et xvie siècles, croisades religieuses contre le jeu, aboutissant en France, en Allemagne, en Italie, à la destruction par le feu d'innombrables jeux et moules de cartes.

Sous Henri IV, on compte quarante-sept brelans autorisés. En 1791, rien qu'à Paris, il en existe trois mille. (Et de plus, il

y a la loterie.) Le Consulat, grâce à Fouché, établit une Ferme unique des jeux, concédée au nommé Perrin à qui il fut prescrit *d'ouvrir des cercles où seraient attirés des étrangers dont les entretiens ne resteraient pas sans échos.* On ne saurait s'exprimer plus galamment. Le fermier paiera cinq millions et demi par an, plus la moitié des bénéfices au-dessous de neuf millions et les trois quarts au-dessus. La moyenne des gains pour l'État s'éleva annuellement à huit millions. Ce système fut continué sous l'Empire et la Restauration. En 1837, il existait sept maisons de jeu; elles ont été supprimées cette année-là.

Sauf dans le domaine scientifique (et encore!) tout ce que nous nous figurons inventer avait déjà été inventé avant nous, et même avait eu le temps d'être oublié. J'ai cité plus haut le cas du vieux veneur qui jouait sans relâche en chemin de fer, mais la Cour de Louis XIV, lors des déplacements du roi, ne se privait pas de jouer en carrosse. Et quand nos contemporains regardaient avec ébahissement, il n'y a guère, des parties de baccara où dans tel ou tel casino un plongeur de qualité faisait des différences de plusieurs millions, nous leur montrerons seulement, pendant la nuit de Noël de 1678, madame de Montespan gagnant sur trois cartes au hoca cent cinquante mille pistoles, soit sept millions cinq cent mille francs-or, soit trente-sept millions et demi de notre petit franc-papier. Je reconnais que c'est énorme : il paraît que le roi le trouva mauvais et fut très fâché contre la favorite. Il faut dire aussi que la marquise, au cours des soirées précédentes, avait perdu à peu près la même somme. Je présenterai encore le feld-maréchal Blücher qui, à Paris en 1815, perdit pendant son séjour un million cinq cent mille francs (environ vingt-deux millions de notre monnaie actuelle) lesquels bien entendu furent payés par la France. Ce Prussien allait toujours fort : ne voulait-il pas d'autre part qu'on fusillât Napoléon à Vincennes, sur l'emplacement même où était tombé le duc d'Enghien? Il est vrai que nous avons rendu la politesse en demandant il y a vingt ans qu'on pendît l'empereur Guillaume. Je ne dis pas cela pour établir une similitude entre ce monarque et Napoléon. Mais pour Blücher comme pour

nous, il ne s'agissait là que de paroles en l'air : il est dans les usages que les souverains ne soient exécutés que par leurs propres sujets.

Ces exemples prouvent que la quantité de zéros à droite d'un chiffre ne devrait avoir aucune importance en soi dans l'examen critique que fait le spectateur d'une partie. Pour celui-ci, s'il veut s'intéresser à un drame, il faut qu'il fasse abstraction de sa propre personnalité et de ce qu'une somme X représente pour lui-même, et que par contre, il sache approximativement quelle est la situation de fortune du joueur à ce jour. Un après-midi, était-ce en avril ou en octobre, rue Saint-Lazare, je vis sur le trottoir, à la porte d'un marchand de vins, un attroupement. On entourait une femme assise dehors sur une chaise, une femme sans âge et sans élégance, le visage blême, absolument décomposé. On s'apprêtait à lui porter secours, sans rien faire, naturellement.

— C'est une concierge qui a joué le terme, — me dit quelqu'un de renseigné.

FRANÇOIS DE BONDY

SOURCES : Henry-René d'Allemagne, *Les Cartes à jouer du XIVe au XXe siècle*, 2 vol. grand-in-4°, Hachette, 1906; Léo Mouton, *L'Hôtel de Transylvanie*, 1 vol. in-8°, Daragon, 1907.

LA SITUATION POLITIQUE EN ROUMANIE

La Roumanie présente cette double particularité d'être un des rares pays de l'Europe d'après-guerre qui soit demeuré attaché au régime parlementaire et le seul où les représentants du peuple, bien que la Constitution ne leur en dénie pas le droit, soient pratiquement dans l'incapacité de renverser un ministère.

La première initiative que prend, en effet, depuis la mort de Jean Bratiano, chaque nouveau président du Conseil choisi par le roi, est de dissoudre les Chambres et de procéder à une nouvelle consultation électorale qui lui donne automatiquement une majorité massive.

Au lieu que ce soit, comme ailleurs, la décision du suffrage universel qui entraîne la désignation du président du Conseil, c'est la désignation du président du Conseil qui dicte la décision du suffrage universel. Les députés se trouvent ainsi condamnés à soutenir jusqu'au bout le chef qui les a fait élire, sous peine de se condamner eux-mêmes.

Qu'on ne se hâte pas de conclure qu'un pouvoir exécutif aussi fort n'est qu'une sorte de dictature légale. Le propre des dictatures est d'interdire à l'adversaire toute critique publique de ses actes. Or l'opposition roumaine conserve la liberté d'exprimer son opinion à la tribune et dans les journaux.

Ses attaques répétées aboutissent aux mêmes résultats qu'un vote de défiance, mais d'une façon évidemment beaucoup plus lente. Le ministère, usé par ces campagnes souvent

très violentes et plus encore par les difficultés de la situation, se voit contraint, tôt ou tard, de remettre au roi une démission dont la nécessité lui était déjà apparue.

Pour bien comprendre la politique intérieure roumaine, il ne suffit point de s'intéresser aux jeux subtils des partis, il est indispensable de remonter plus haut et de regarder plus loin, c'est-à-dire de se rappeler l'histoire de cet État encore jeune et d'approcher du peuple, en qui réside l'unique secret de l'avenir.

***

La Roumanie n'a été promue au rang d'État indépendant qu'en 1878, au Congrès de Berlin. Mais elle existait déjà en fait depuis près de vingt ans. La reconnaissance par la Turquie, en 1859, aux conférences de Paris, de l'autonomie des Principautés Unies de Moldavie et de Valachie, précédée, au mois de janvier 1859, de la double élection à Jassy et à Bucarest, comme prince régnant, du colonel Couza, préludant par une union personnelle à l'union réelle, constitue son véritable acte de naissance.

La politique extérieure du prince Couza qui tendait à affermir une autonomie récemment conquise, ne fut pas maladroite. A l'intérieur, cet homme intelligent commença d'organiser l'État, réussit la réforme de la sécularisation des couvents au profit de la classe paysanne. Une conspiration militaire le força à abdiquer en 1866. Il fut remplacé, la même année, par Charles de Hohenzollern-Sigmaringen qui, en 1881, était sacré roi de Roumanie sous le nom de Carol Ier.

Le règne de ce monarque sage, pondéré, travailleur, fut bienfaisant pour le pays. L'histoire lui rendra hommage sans s'empêcher de remarquer que les circonstances auront voulu que ce prince n'ait été que le bon gérant d'une nation en état d'attente, ce qui a peut-être échappé à son esprit réaliste.

La Roumanie, en se choisissant ce nom, marquait ses origines latines et se fixait pour but idéal de réunir à elle tous les Roumains vivant hors de ses premières frontières. Dès 1857, deux ans avant les conférences de Paris, un voyageur français revenant des principautés, exposait en ces termes les revendications des nationalistes roumains : « Il suffirait pour consti-

tuer à vie, à ces descendants des légions romaines, une puissance respectable : 1° de fondre en un seul royaume la Moldavie et la Valachie ; 2° d'y ajouter la Bessarabie, cédée en 1812 à la Russie par les plénipotentiaires de la Porte, qui, par ce sacrifice, conservèrent à leur gouvernement le reste des Principautés ; 3° de réunir à ce groupe la Transylvanie, la Bukovine et le banat de Temesvar, compris actuellement dans l'empire d'Autriche. »

Quelque temps plus tard, le prince Couza, sollicité de prêter main-forte aux insurgés hongrois qui lui offraient en échange la Bukovine, confiait, dans une note à l'envoyé du Piémont à Constantinople : « Tout en ne repoussant pas la perspective d'un agrandissement de territoire, c'est moins cette espérance qui me déterminerait à donner le concours de la Moldo-Valachie à une entreprise quelconque, que la certitude d'assurer le sort, le bien-être et la liberté de tout ce qui porte le nom de Roumain. »

Carol Ier n'aurait sûrement pas signé cette lettre. Il devait, au fond, partager l'opinion prudente de notre compatriote du second Empire s'écriant, après l'énoncé des ambitions roumaines : « Ces conditions sont peu faciles à réaliser ! » Il est même très probable qu'il n'a jamais soupçonné qu'elles le seraient complètement sous le règne de son successeur direct.

Allemand de naissance, de formation et d'esprit, ce souverain commit-il ou non une erreur en se ralliant à la Triple Alliance ? Les événements se sont chargés de répondre à la question. Mais il est hors de doute que l'admiration qu'éprouva jusqu'à la fin Carol Ier pour sa patrie d'origine qu'il cherchait à imiter chez lui, conjuguée avec le courant plus fort et contraire qui poussait le peuple du côté de la France, aura eu, comme résultat utile, de faire de la Roumanie d'avant-guerre, en dépit de sa position géographique très orientale, le seul des États des Balkans qui, en se détournant de la Russie, se soit résolument orienté vers l'Europe. On se sent beaucoup plus près de l'Occident à Bucarest que dans l'ancienne Belgrade ou l'immuable Sofia. La comparaison jouait également en faveur de la vieille Roumanie dans le domaine politique. Mais il n'y avait peut-être là qu'une apparence.

Quand on se contente de lire la constitution de 1866 qui

proclamait les principes suivants : égalité devant la loi de tous les citoyens, instruction primaire obligatoire, justice gratuite, service militaire obligatoire, abolition de la peine de mort, on est forcé de constater qu'elle est beaucoup plus libérale que celle des nations voisines de la péninsule qui n'avait pas non plus, à la même époque, de classes dirigeantes d'un niveau intellectuel aussi élevé. Mais quand on se mêle ensuite de prendre connaissance de la loi des contrats agricoles, datant, elle aussi, de 1866, et qui tend tout simplement à rétablir le servage sous une forme atténuée, on est dans l'obligation de souligner que la structure sociale de la Roumanie où le régime de la grande propriété s'est maintenu jusqu'à la fin de la guerre, comme d'ailleurs dans la majeure partie de l'Europe, était beaucoup plus archaïque que celle de la Serbie et de la Bulgarie où ce régime avait depuis longtemps disparu. La contradiction entre ces deux textes réclame de nouvelles explications.

***

La majorité des Français ne se rend pas assez compte des répercussions infinies qu'a eues, surtout à l'est du continent, la révolution de 1848. C'est d'elle que sont sorties la politique des nationalités et son inévitable suite le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Que veut vraiment ce paysan roumain du Danube à qui, au lendemain des émeutes de Paris, quelques esprits éclairés offrent de rendre une patrie émancipée du joug de l'oppresseur? Être d'abord émancipé, cesser d'être un serf assujetti à la dîme et à la corvée, — car cet homme, jadis libre, a été ramené, depuis le XVIe siècle, par la Turquie, au rang d'esclave, — et aussi rentrer en possession de la terre. Son patriotisme est tellement lié à des revendications sociales qu'on ne pourra jamais les séparer.

La victoire une fois acquise, il est donc indispensable de lui accorder satisfaction. Sinon, ses nouveaux dirigeants transformeraient vite ce révolutionnaire nationaliste en un rebelle dangereux bien capable de renverser l'État qu'il a justement aidé à constituer.

Le prince Couza en a le net sentiment quand, en 1864, il abolit le servage et met à la disposition des chefs de famille un tiers du sol cultivable prélevé sur les domaines des grands propriétaires. La réforme d'inspiration généreuse a été résolue malheureusement par un coup d'État, dans le double but de rendre les masses favorables au pouvoir exécutif et hostiles aux Chambres, où la droite et la gauche, représentées par le parti conservateur et le parti libéral, discutent à perte de vue de cette loi agraire sans parvenir à tomber d'accord sur la quantité de terre à livrer aux paysans.

Cette réforme ne leur accorde qu'une satisfaction de principe. Le tiers concédé a été choisi dans les plus mauvais endroits. Le nouveau petit propriétaire ne dispose pas non plus de l'argent nécessaire pour exploiter son champ. Pour s'en procurer, il lui faut donc recourir encore au métayage sur les biens fonciers des boyards qui, de leur côté, ont besoin de main-d'œuvre. Le système antérieur se trouve, en somme, maintenu avec cette différence qu'il sera basé, non plus sur la force mais sur des contrats supposant l'égalité des deux parties. Mais le boyard qui peut craindre que son paysan, trop récemment émancipé, n'ait pas su acquérir aussi vite la notion précise d'une obligation morale, réclame bientôt un arsenal de sanctions destinées à forcer le travailleur à observer la convention le liant librement à lui. La loi de 1866 ira jusqu'à envisager la contrainte *manu militari* sur simple décision du maire.

Pour tout exprimer en peu de mots : environ 1870, le Roumain de la campagne jouissait d'une constitution modelée sur la constitution belge et qui en faisait politiquement l'égal d'un citoyen des Flandres, en continuant de risquer un coup de baïonnette dans les mollets s'il se mettait en retard pour faucher le champ de son maître.

Les rédacteurs de la constitution de 1866 avaient sacrifié à de nobles idéaux qui ne correspondaient pas à l'état réel de l'immense majorité de la population. Un peuple ne passe point aussi brusquement du moyen âge aux concepts de 48. La vieille Roumanie offrait ce paradoxe étonnant d'être une véritable monarchie constitutionnelle encastrée dans une armature féodale.

***

Sous le long règne de Carol Ier, deux partis seulement dirigeaient alternativement les affaires : les conservateurs et les libéraux. Le même homme gardait le pouvoir pendant les quatre années que durait la législature. Le mode d'élection de la plupart des parlementaires au suffrage restreint par trois collèges basés sur le cens, en faisait les défenseurs d'intérêts, limités à une partie restreinte de la population, qui se confondaient souvent avec l'intérêt direct des finances de l'État, mais non de l'ensemble du peuple.

Le parti conservateur s'appuyait sur les grands propriétaires et aussi, parce que beaucoup pratiquaient l'absentéisme, sur leurs fermiers très âpres au gain, qui étaient devenus les usuriers des paysans. Le parti libéral cherchait plutôt sa clientèle dans la classe intermédiaire et citadine qu'il avait créée. Il semblait le plus porté aux réformes. Mais un sentiment de prudence justifié, autant que l'origine sociale de ses chefs, issus de la bourgeoisie et des petits boyards, l'empêchaient d'en tenter de définitives. Jusqu'aux premières années du XXe siècle, les libéraux se préoccupèrent plutôt d'enrichir la classe moyenne et, en outre, d'améliorer le sort des populations rurales, dans un but de défense sociale, que de régler la question agraire.

La Roumanie, nation alors essentiellement agricole, avait atteint dans ce domaine à un haut degré de perfectionnement technique qui en faisait une des principales exportatrices de céréales de l'Europe. Elle en tirait d'importants profits qui avaient rendu très florissante la situation de ce petit État doté d'une monnaie solide et dont les finances étaient prospères, les rentes au pair.

Vouloir améliorer trop vite, au détriment du grand propriétaire, la condition du paysan qui était, par contre, misérable, n'était-ce point encourir le risque d'ébranler le crédit national en bouleversant de fond en comble toute l'économie du pays?

On s'explique que les gouvernements de droite et de gauche se soient surtout ingéniés à contenir l'impatience grandissante des paysans en adoucissant, en 1882 et 1893, la loi de 1866 maladroitement aggravée en 1872. Les remèdes se révélèrent

insuffisants et, en 1907, se produisait une révolte des campagnes qu'on ne parvint à étouffer que dans le sang et qui fit 15 000 victimes.

La loi promulguée l'année suivante inaugurait théoriquement une ère nouvelle. La seule forme de métayage reconnue légale devenait « la culture en dîme », laquelle prévoit le partage entre le propriétaire et le paysan de la récolte obtenue par leur collaboration. Ce texte, loyalement appliqué, eût pu modifier radicalement les rapports entre les deux parties, en substituant à un esprit d'hostilité un utile esprit d'association que préconisaient les conservateurs intelligents. Malheureusement les fermiers s'employèrent si bien à tourner la loi qu'elle produisit peu d'effets.

Le parti libéral se trouva ainsi conduit à inscrire, dès 1913, dans son programme, le partage des terres. Les circonstances l'avait poussé à prendre aussi nettement position. Le soldat roumain qui, au cours de la seconde guerre balkanique, était entré en contact avc les Serbes et les Bulgares, déjà petits propriétaires, voulait jouir des mêmes avantages que ses voisins et réintégrait ses foyers avec une mentalité assez agressive.

Depuis quelques années déjà, les luttes politiques s'étaient un peu compliquées. Entre les libéraux et les conservateurs, s'étaient inséré le parti curieusement appelé démocrate-conservateur à qui la personnalité de son chef, Take Jonesco, conférait un prestige supérieur à la valeur numérique de ses membres.

Un quatrième parti faisait également beaucoup parler de lui : le parti nationaliste, dirigé par un historien éminent, Nicolas Iorga, et un distingué professeur d'économie politique, A. C. Couza. Les deux hommes n'ambitionnaient guère, dans les années 1906-1907, de s'emparer du pouvoir. Ils se vouaient de concert à la double tâche de réveiller la foi nationale dans la jeunesse des écoles et de développer en elle des tendances antisémites que justifiait, selon eux, l'importance croissante prise par les Juifs dans la vie économique du pays.

Un prétexte futile allait permettre en 1907 à ce mouvement, de manifester son existence d'une façon propre à

frapper l'imagination publique. Une société de bienfaisance avait organisé au Théâtre National un gala de charité qui comportait la représentation d'une comédie française interprétée en français par des amateurs appartenant à la haute société. Les dirigeants du parti firent savoir qu'ils s'opposeraient, au besoin par la force, au scandale de voir jouer sur la première scène roumaine, au cours d'une fête roumaine, une pièce étrangère. Au jour dit, les étudiants accourus en masse interdisaient l'accès du bâtiment aux futurs spectateurs qui durent se retirer non sans avoir été assez houspillés. Les promoteurs de cette petite émeute n'entendaient pas marquer à cette occasion la moindre antipathie à la France. Mais ils s'offusquaient que l'usage se fût implanté dans la bonne société de ne jamais parler roumain entre soi et de ne s'exprimer qu'en français. Ils voyaient dans cette habitude un divorce profond entre l'élite et le peuple. Une nation doit être un harmonieux composé de classes solidaires. Quelle solidarité existait entre ces aristocrates et ces bourgeois trop heureux, perpétuellement attirés par les délices de l'Occident et ces paysans minables attachés à la glèbe? Le patriotisme ne risquait-il pas de pâtir de ces divisions? Il était certain que la Roumanie ne pourrait jamais être un grand pays dans ses limites actuelles. Mais qu'étaient devenus les beaux rêves d'antan? Il semblait que chacun les eût oubliés : les uns en s'attachant trop à la défense de leurs intérêts, les autres parce que la misère avait tué en eux l'élan de leurs pères.

Le roi Carol Ier avait fait grandir le petit État confié à sa garde. Il lui avait encore annexé la Dobroudja que compléta plus tard le fameux Quadrilatère. Mais étaient-ce exactement les buts que les fondateurs des Principautés-Unies avaient fixés à leurs descendants?

Ce qu'il faut retenir de la manifestation, au fond puérile, de 1907, c'est qu'elle exalte le patriotisme roumain. D'autre part, l'idéal des nationalistes de 1848 va ressusciter, au moment où le parti de gouvernement le plus à gauche se résoud enfin, en inscrivant le partage des terres dans son programme, à faire sienne la principale revendication sociale qui hantait déjà le cerveau des masses à l'aurore des luttes pour l'indépendance. Les deux questions se trouvent

donc à nouveau liées ensemble. L'histoire sans cesse recommence. Nicolas Iorga qui s'est séparé de l'antisémite Couza va se consacrer avec toute l'autorité et les ressources de son grand talent, à la cause de l'Union nationale visant à la réunion en un seul État de tous les Roumains, tandis qu'en Transylvanie, on voit un Manin, un Vaida Vœvod poursuivre la même politique.

La guerre mondiale se déclare. Mais, avant que le vrai drame se joue ici, un autre se jouera entre les hommes qui, fidèles aux injonctions du passé, ambitionnent un vaste avenir et ceux qui, effrayés des risques de l'aventure, se contenteraient pour leur pays et eux-mêmes des sûrs avantages du présent. Pendant deux années, partisans de la petite et de la grande Roumanie s'affronteront.

Dès le mois d'août 1914, Carol Ier déclare au Conseil des ministres qu'il entend tenir les engagements du traité qu'il a passé avec les Empires centraux et mettre ses forces à la disposition de la Triple-Alliance. Le gouvernement s'y oppose. Au lendemain de la déclaration de guerre à la France, des manifestations de rue ont acclamé l'Entente. Le vieux roi cède et meurt, huit semaines plus tard, du chagrin, dit-on, qu'il aurait éprouvé d'avoir été contraint de renier sa parole.

Le pays maintenant se divise en deux camps d'inégale importance : les ententophiles et les germanophiles, car que signifieraient ces noms de libéral et de conservateur à l'heure où un Bratiano, un Filipesco, un Take Jonesco combattent pour la même cause : celle de la patrie. Le roi Ferdinand, d'un caractère hésitant, balance à opter pour l'une des deux solutions qu'on lui propose. La reine Marie, plus virile, est résolument interventionniste.

A la fin de l'été 1916, la Roumanie se range aux côtés des Alliés. Au bout de deux années de dure campagne et après avoir perdu sur les champs de bataille un dixième de sa population, la défection de la Russie la condamne à signer, provisoirement vaincue, la paix de Bucarest. Au danger grave que représente toujours pour un État de jeune formation une défaite militaire, s'en ajoute un autre plus direct. Les armées russes, venues en principe appuyer les armées roumaines et qui occupent encore une partie du territoire, sont en

proie au bolchevisme qui menace de contaminer tout le pays. Le roi, réfugié à Jassy, promet au peuple, par une proclamation, un prochain partage des terres. Cet engagement solennel est bientôt suivi d'une révision de la Constitution dont sont modifiés les articles relatifs à l'expropriation, pour permettre au gouvernement de réaliser la réforme agraire définitivement votée en 1919.

Dans l'intervalle, la Roumanie, dénonçant le traité que lui avaient imposé les Empires centraux, a repris sa place parmi les Alliés et vu son armée reconstituée participer à la victoire générale. La Grande Roumanie est déjà virtuellement faite. Il ne reste qu'à en fixer les frontières; ce qui n'ira point à la Conférence de Versailles sans quelques chicaneries de part et d'autre.

***

La chute des empires russe et autro-hongrois permettait à la Roumanie, comme à la Pologne, de satisfaire toutes ses aspirations territoriales. Mais, tandis que la Pologne avait été déjà pendant des siècles une grande nation, la majorité des Roumains incorporés au nouvel État n'avait encore formé qu'un peuple.

Le Vieux Royaume ne pouvait légitimement prétendre à plier à ses habitudes un territoire plus vaste que le sien. Il fallait plutôt considérer la Bessarabie, la Bukovine, la Transylvanie, le Banat et le Vieux Royaume lui-même comme les différentes parties d'un tout qui n'avait encore existé qu'une fois et pendant très peu de temps sous Michel le Brave. Formule peut-être un peu subtile, mais qu'il est cependant moins difficile de traduire en mots qu'en actes.

L'ancienne Roumanie ne comportait qu'une forte minorité juive et de faibles minorités turque et bulgare. Il allait s'y ajouter d'importantes minorités hongroise, autrichienne, russe, saxonne, souabe, ruthène, sans compter des îlots serbe, polonais et même arménien. A cette mosaïque de races, se superposait une mosaïque de religions et de sectes, ce qui est d'ailleurs commun à tout l'est de l'Europe.

Le partage des terres avait abattu les bases du régime économique antérieur. La classe riche qui avait assumé

la direction des affaires, était, dans l'ensemble, ruinée. La classe moyenne spécifiquement roumaine était partout en pleine formation. Le courant démocratique, qui triomphait dans le monde, n'en avait pas moins poussé les dirigeants à accorder d'emblée à des masses, en majorité incultes, le suffrage universel.

Si l'on veut se rappeler que le bolchevisme régnait en Russie et en Hongrie; que le pays avait été épuisé par les réquisitions des armées ennemies et russes; qu'à la demande impérieuse des Alliés, il avait détruit les puits de sa principale industrie : le pétrole; que son encaisse-or, les objets précieux de ses monastères, des milliers de titres remis à la garde du gouvernement tsariste, étaient entre les mains des communistes de Moscou bien décidés à ne rien rendre; que la monnaie n'était plus gagée; que les finances étaient en piteux état; les impôts impossibles à recouvrer au milieu de la misère générale; qu'il n'existait pas, par surcroît, de capital accumulé; que Bucarest devait fournir en hâte les nouveaux territoires de fonctionnaires roumains dont on ne pouvait recruter sur place qu'un nombre dérisoire; qu'il était aussi indispensable d'accorder ensemble trois ou quatre codes différents, de venir au secours des régions dévastées, de s'ingénier à ne pas décevoir les susceptibilités et les habitudes des frères retrouvés, de lutter contre le mauvais vouloir de certaines minorités, et j'en omets, il faut reconnaître — ce qui échappe à beaucoup de voyageurs pressés ou ignorants — que la Roumanie, si elle n'est pas à l'abri de justes critiques, a réussi, néanmoins, à se tirer, en quinze ans, de ce chaos de façon plus qu'honorable.

***

La paix s'ouvrait par un renversement total de la structure sociale et économique établie. Le partage des terres avait été réalisé en 1919 et 1920. La réforme, juste dans son esprit, peut-être maladroite dans ses formes, en tout cas indispensable dans l'instant pour éviter une révolution que l'exemple de 1907 rendait probable, reposait sur les bases suivantes.

L'État expropriait toutes les terres labourables des grands propriétaires à qui, outre leurs vergers et leurs vignes, il n'en

laissait qu'une relativement faible partie, au profit des paysans. Quant aux forêts, l'État en expropriait les possesseurs à son propre bénéfice. Chaque citoyen rural, quelle que fût son origine ethnique, recevait la même parcelle. C'est ce système égalitaire qui ne distinguait pas entre les bons et les mauvais cultivateurs, qu'ont surtout critiqué les adversaires de la loi qui se sont également élevés contre sa volonté marquée d'empêcher tout contact entre le propriétaire et le paysan. L'État, en effet, achetait les terres aux premiers et les revendait aux seconds par annuités. Les prix édictés étaient peu rémunérateurs, mais la classe possédante avait, dans son ensemble, consenti aux sacrifices qu'on lui imposait. L'opération, déjà désavantageuse, allait se révéler économiquement désastreuse. L'État avait payé au cours du leu-or les propriétaires qui, la chute de la monnaie s'accélérant, ne touchèrent que des lei-papier et se trouvèrent de la sorte plus ou moins complètement dépouillés.

Dans l'ordre politique, une des conséquences de la réforme fut d'annuler l'influence des conservateurs condamnés à ne plus former qu'une minorité sans action. Les libéraux, de leur côté, s'étaient usés au pouvoir. On ne s'emploie pas à chercher des solutions rapides à tant de problèmes épineux sans réussir d'abord à mécontenter tout le monde. Ils avaient, de plus, perdu leur caractère traditionnel. Ce parti de gauche se trouvait être devenu le seul vrai parti de droite. Il n'avait pas tellement changé. C'était le monde qui avait évolué à sa place.

Le suffrage universel qu'on avait non moins généreusement accordé au peuple, faisait passer le pouvoir de décider du sort du pays d'une catégorie d'électeurs triés sur le volet, à la masse. Des partis se formèrent donc qui, sincèrement ou dans le seul but d'accaparer les voix, adoptèrent chacun la propagande la plus propre à la séduire. Ainsi naquirent le parti du peuple et les partis paysans.

Le chef du premier était le général Averesco, élevé, en 1931, à la dignité de maréchal. Vainqueur de Mackensen à Marasti, et nommé premier ministre en février 1918, il avait conclu à ce titre, les préliminaires du traité de Bucarest. Démissionnaire après la guerre, il se consacra à la politique et se posa en adversaire irréductible des libéraux. Sa popularité, à cette

époque, était immense. Les anciens combattants constituaient ses plus zélés adhérents.

Le parti national-paysan était appelé à une plus longue vie. Il y avait eu d'abord trois partis paysans : le parti national de Transylvanie dont M. Maniu était l'apôtre et le dieu; le parti paysan du Vieux Royaume et le parti de Bessarabie qui devaient fusionner les premiers ensemble avant de se fondre, en 1926, avec le groupe de M. Maniu qui devint le chef du nouveau parti, renforcé encore du gros des Takistes, comme on appelait les amis de Take Jonesco, et de la forte personnalité de M. Iorga.

***

De 1919 à 1922, le pouvoir avait été occupé par le maréchal Averesco et les paysans non encore unis; puis, de 1922 à 1926, par les libéraux qui mirent au point la réforme agraire et firent voter la nouvelle Constitution assez peu différente de l'ancienne.

Le départ de Jean Bratiano, au mois de mars 1926, aurait dû amener au pouvoir les nationaux-paysans constitués en un parti puissant, ce qui aurait eu l'avantage de renouer avec la vieille tradition politique roumaine de l'alternance, qui avait au moins le mérite d'éviter l'émiettement des partis. Le roi, inspiré par Bratiano, hostile aux nationaux-paysans jugés, selon lui, trop à gauche, et qui, en effet, au début, étaient de tendance assez avancée, préféra charger le maréchal Averesco de former le gouvernement. Ce cabinet, soupçonné de visées dictatoriales, fut brusquement congédié. Celui du prince Barbu Stirbey qui lui succéda, ne fut pas non plus de longue durée. Le souverain ne cherchait qu'à préparer un prochain retour aux affaires des libéraux; ce qui se produisit en 1927.

Ferdinand Ier que son caractère faible conduisait à se laisser dominer, avait en Jean Bratiano une confiance de plus en plus aveugle. Cet homme d'État éminent, qui a rendu à sa patrie de grands services dont le souvenir ne s'effacera jamais, n'avait pas toujours été bien inspiré dans le domaine intérieur et économique. Son frère Vintila, ministre des Finances, avait

entrepris de diriger tyranniquement, sans autre contrôle que celui de l'État, les capitaux étrangers qui cherchaient à s'investir dans les affaires roumaines. Il espérait ainsi créer une nouvelle classe moyenne. Mais cette tentative chimérique avait abouti à un échec retentissant. Bratiano lui-même se préparait à commettre sa plus grande faute. Le roi, gravement malade et qui devait mourir la même année, était déjà condamné. Depuis quelque temps un conflit douloureux l'opposait au prince héritier Carol qui avait dû s'exiler. Ferdinand, le déshéritant, allait se donner pour successeur son petit-fils, le jeune prince Michel, âgé de cinq ans.

Bratiano qui avait des raisons de craindre que le fils fût moins malléable que le père, et tenait à conserver le pouvoir pour lui-même et son parti, poussa le monarque à adopter cette solution. Elle était dangereuse, parce que l'indispensable constitution d'un Conseil de Régence faisait passer les difficiles prérogatives royales entre les mains de trois personnes au lieu d'une.

Un pareil système aurait peut-être pu durer si Jean Bratiano avait été plus jeune. Mais, survivant de peu à son souverain, il mourait, lui aussi, en 1927. La disparition bientôt d'un des trois membres du Conseil de Régence, le président de la Cour de cassation, le seul vraiment agissant et compétent, fit perdre à nouveau du terrain à une institution mal conçue et dont ne profitaient que les seuls libéraux.

Les nationaux-paysans, exaspérés, avaient déjà provoqué, une année plus tôt dans la petite ville d'Alba Julia, la réunion d'une grande assemblée qui s'était déclarée résolue à prendre le pouvoir même par la force. On envisageait déjà une marche sur Bucarest qui aurait rappelé la fameuse marche des fascistes sur Rome, quand les libéraux, inquiets, renoncèrent au gouvernement. A la fin de novembre 1928, M. Maniu constituait son premier cabinet.

L'impopularité de la Régence grandissait. Le prince Carol, retiré à Neuilly, estima le moment venu, en 1930, d'intervenir. Le 8 juin, il tombait du ciel, à proprement parler, puisqu'un avion le ramenait de France dans sa patrie. Ce retour avait été préparé de longue date, mais qui aurait pu le prévoir si triomphal?

Acclamé frénétiquement par la foule, sûr de l'appui de l'armée, il était évident que celui qu'on appelait déjà le roi, n'avait pas agi à l'insu du gouvernement. Mais cette rentrée, officiellement inattendue, posait des questions délicates.

Le futur Carol II entendait occuper le trône sur-le-champ. Quelques-uns suggéraient d'en faire d'abord l'unique régent de son fils. Le prince s'y opposait et finit par l'emporter à la fin d'une interminable nuit de pourparlers. Le matin, M. Maniu démissionnait. C'était une démission de pure forme. Le président du Conseil estimait impossible de renier le serment de fidélité qui le liait au roi Michel en aidant à le détrôner.

Un membre influent de son parti, M. Mironesco, homme fin et de bon sens, accepta de constituer un ministère de deux jours au cours desquels le Parlement réintégra le prince dans tous ses droits. M. Maniu reprit aussitôt le pouvoir qu'il conserva jusqu'en octobre, avant de le repasser à M. Mironesco dont le cabinet tomba au printemps de 1931.

Il ne restait au souverain, dira-t-on, qu'à faire appel au parti rival. Cette solution lui était interdite. Les libéraux avaient désapprouvé d'abord publiquement son retour, puis, presque sans délai, s'y étaient résignés officiellement. Cette double attitude ne comportait aucun avantage et beaucoup d'inconvénients. Un seul homme, tout de suite, M. Georges Bratiano, le propre fils de Jean, avait conseillé de s'incliner devant le fait accompli. Son attitude scandalisa. Ralliant à lui les éléments qui partageaient son opinion, il se retira et fonda un nouveau parti libéral.

Faute de pouvoir s'adresser à un parti, puisqu'il n'y en avait plus de possible, celui du maréchal Averesco ne lui inspirant pas confiance, le roi s'adressa à M. Nicolas Iorga qui constitua un ministère de techniciens. L'expérience réussit mal. L'accord ne régnait pas au sein du cabinet, lequel avait, d'ailleurs, à faire face à des difficultés d'ordre financier et budgétaire quasi-insurmontables. Le mécontentement des fonctionnaires et de l'armée dont certaines unités n'étaient pas payées depuis trois mois, entraîna sa chute en 1932.

La Couronne ramena au pouvoir les nationaux-paysans. La présidence du Conseil échut à M. Vaïda Vœvod, un

vétéran, depuis 1896, des luttes nationales en Transylvanie et le premier Roumain originaire de cette province qui ait eu la charge du gouvernement de 1919 à 1920. Un désaccord profond avec M. Titulesco au sujet de la question russe le forçait à démissionner à l'automne. M. Maniu lui succéda pour se retirer à son tour, en janvier 1933, à la suite d'un conflit non plus avec le ministère des Affaires étrangères, mais avec le roi.

Le chef du parti national-paysan avait caressé naguère l'illusion que le souverain et son épouse se réconcilieraient. Or, un tel rapprochement est impossible, en dépit des faux bruits qui en circulent périodiquement dans la presse étrangère. Il demandait, cette fois, au monarque de renoncer à certains attachements contractés pendant son exil, non point qu'il se reconnût le droit de se mêler de sa vie intime, mais parce qu'il craignait que ces personnes n'en vinssent à exercer une influence indirecte sur la vie politique du pays et que les prérogatives du président du Conseil s'en trouvassent ainsi diminuées. La rupture fut immédiate. Mais, en se séparant de M. Maniu, le roi n'entendait point se priver du concours des nationaux-paysans. Il rappela donc M. Vaïda Vœvod qui se maintint au gouvernement jusqu'en octobre 1933.

Le temps avait passé. La Couronne aurait eu tort de s'entêter dans sa première froideur à l'égard des libéraux. Le roi le comprit : il est extrêmement intelligent, il a le sens politique fin, il saisit vite les intrigues et les remous des groupes. Certains l'accusent presque d'être trop bon manœuvrier, avec l'arrière-pensée de lui faire perdre, par là, une popularité qui, sans être exubérante, demeure solide.

Les difficultés économiques et financières dues, en partie, à la crise mondiale, s'étaient multipliées depuis quatre ans. Un grand parti se fortifie toujours dans l'opposition et finit par devenir, à un moment donné, une suprême ressource. Cette heure avait sonné pour les libéraux. Le roi demanda à leur chef Jean Duca de constituer le ministère. Il avait le droit de fonder de grands espoirs sur cet homme intègre, d'une vaste culture générale et politique. Attaqué avec violence par la Garde de Fer, de tendance tout ensemble fasciste et hitlérienne, qui lui reprochait, outre son attitude à l'égard des Juifs, laquelle était simplement celle d'un esprit tolérant et

sensé, la dissolution de leur parti, Duca, mortellement atteint par la balle d'un garde de fer, tombait, le 24 décembre 1933, sur le quai de la gare de Sinaïa. D'un désintéressement légendaire, il ne laissait pour fortune à sa veuve que les quelques lei qu'on retrouva dans sa poche avec les deux pièces de cent sous françaises qu'il gardait en souvenir de ses années d'étudiant à Paris.

Cette fin tragique posait la question de la double présidence du Conseil et du parti. A cette dernière fut élu M. Constantin Bratiano, le frère de Jean et de Vintilua qui avaient exercé naguère, l'un après l'autre, cette haute fonction. Député à plusieurs reprises, ingénieur, ancien directeur du « Crédit Foncier Rural » et de différentes autres institutions bancaires, le nouveau président, âgé de soixante-huit ans, s'attendait-il personnellement à prendre la direction des affaires? Beaucoup de ses amis, en tout cas, se référant à des précédents nombreux, le prévoyaient.

Ces espoirs furent déçus. Le roi confia, après un bref ministère présidé par le Dr Angelesco, la mission de former le cabinet à M. Georges Tataresco, de vingt ans son cadet, Olténien d'origine, fils d'un général, docteur en droit de la Faculté de Paris, entré très jeune dans la vie politique et qui, depuis 1919, avait fait partie de tous les Parlements, de deux ministères Bratiano et du dernier ministère Duca. Voici près de deux ans que M. Tataresco qui a remanié son gouvernement au début de l'automne 1934, occupe le pouvoir. En prenant congé de lui, le jour de mon départ de Bucarest, je lui disais gaiement :

— J'espère bien vous revoir dans ce même bureau l'été prochain.

— Moi aussi, — me répondit-il en riant.

Mais avant de se mêler de prédire l'avenir, il est plus utile d'essayer à voir clair dans la situation politique présente; ce qui n'est point une tâche si aisée.

***

Des rivalités de personnes, de sérieuses divergences de vues, ont abouti à diviser les deux grands partis de gouvernement

et à en engendrer plusieurs autres sans compter ceux qui se maintiennent, bien que condamnés, grâce au prestige de leur chef, ou qui doivent leur existence à des raisons moins fortuites.

Même en ne tenant pas compte des communistes invisibles à qui la loi interdit de se grouper, et de la Garde de Fer dissoute mais dont les membres n'ont sans doute pas renoncé à leur idéal, le champ à explorer demeure vaste puisqu'on dénombre en Roumanie, outre les socialistes, les partis légaux suivants : le parti libéral de M. Constantin Bratiano; le parti libéral de M. Georges Bratiano; le parti national-paysan de M. Mihalache qu'a réintégré récemment le docteur Lupu qui avait fondé un nouveau parti paysan; le parti paysan-radical de M. Iunian; le parti national-agraire de M. Goga; le parti conservateur de M. Grégoire Filipesco; le parti national de M. Iorga; le parti du peuple du maréchal Averesco. Quant au parti national chrétien, que dirigeait le professeur Couza, il est venu récemment renforcer le parti national-agraire.

Pour s'y reconnaître, le mieux est d'aller du plus simple au plus compliqué. M. Couza est le théoricien têtu et sincère de l'antisémitisme intégral. Dans la cité de ses rêves, les Juifs seraient tous jetés à la rue avant d'être expédiés je ne sais où par je ne sais quels moyens. Il est permis de penser que le problème juif qui se pose dans tous les pays de l'est de l'Europe, exige des solutions d'un caractère plus nuancé.

Le parti du peuple qui ne survivra point à son chef âgé et malade, commence d'appartenir au passé. Le parti national n'est aussi qu'une ombre. Mais M. Iorga est toujours bien vivant. Ce magnifique géant moldave dont la barbe de fleuve cache presque tout le gilet, promène sur le monde un fier regard autoritaire qu'illumine souvent un rapide éclair de malice. Sa féroce ironie n'a épargné personne. Il est trop intelligent pour ne pas savoir qu'il est un des rares Roumains de son temps sûr de l'immortalité. Cet apôtre de la Grande Roumanie n'a jamais désespéré, dans les bons comme dans les mauvais jours. Le pessimisme n'habite pas cette force de la nature. Professeur d'Université à vingt-cinq ans, il connaissait déjà à fond, à cette époque, le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand,

l'anglais, le tchèque et le suédois. Doué d'une mémoire fabuleuse et travailleur infatigable, il a, au cours de multiples voyages, fouillé toutes les archives de l'Europe et demeure l'illustre fondateur de la nouvelle école historique roumaine. Son œuvre est immense. Il a écrit huit cents volumes, près de six mille articles, plus diverses pièces de théâtre. Dominé par un caractère prompt à s'emporter, il a pu exprimer sur les figures du passé et les hommes du présent, des opinions contradictoires et injustes, mais ce fut invariablement de bonne foi. Ses adversaires qui ne contestent ses qualités d'homme de gouvernement, reconnaissent eux-mêmes qu'il a été au pouvoir, comme dans le reste de sa vie, toujours sincère et désintéressé. Son avenir politique semble devoir s'enfermer dans son action journalistique. Mais si la Roumanie avait recours, un jour, à un ministère d'union nationale, M. Iorga, à défaut du maréchal Averesco, ou de M. Titulesco, en serait sans doute le chef.

Les destinées du vieux parti conservateur, aux effectifs réduits, sont dirigées par le fils du grand Nicolas Filipesco, un des plus enthousiastes apôtres de l'intervention roumaine aux côtés des Alliés. M. Grégoire Filipesco est le pamphlétaire le plus redouté du pays. Les articles de politique intérieure qu'il publie dans son journal *Epoca*, font tourner la tête à la censure, et ceux qu'il consacre aux questions extérieures, parce qu'il est un des Roumains les mieux informés de ces sujets, font autorité à l'étranger. Bien que son parti ne doive jamais revenir au pouvoir, il est un des premiers du Parlement où il défend, avec une verve cruellement spirituelle, la saine orthodoxie financière et économique contre les tenants d'un monde nouveau qui est pratiquement encore à naître.

M. Goga, poète éminent et chef du parti national-agraire, est l'ardent partisan d'une révision de la Constitution sur des bases corporatives. M. Iunian, dont le parti radical-paysan n'entraîne pas de grandes foules derrière lui et est réputé être une des plus fortes têtes de la Chambre, s'intéresse plus spécialement aux questions financières.

Il reste à parler des querelles intestines des deux partis de beaucoup numériquement les plus forts. Le parti libéral est actuellement divisé. Il existe en son sein un désaccord public

entre M. Constantin Bratiano et le président du Conseil que suit la majorité de ses membres, M. Tataresco. M. Bratiano, fermement attaché au maintien intégral de la constitution et à l'observance des principes essentiels du parti libéral se trouve souvent en opposition avec le gouvernement (issu de son propre parti) auquel il reproche telles mesures selon lui entachées d'un opportunisme excessif.

On sait que s'est formé, à la suite du retour du roi, un autre parti libéral dirigé par M. Georges Bratiano, professeur à l'Université de Jassy. Cet homme jeune, puisqu'il n'a que trente-sept ans, simple, énergique, sympathique, et qui a un caractère de chef, s'est donné pour tâche d'être « le purificateur de la vie politique roumaine ». Son idéal serait d'attirer à lui les éléments les plus ardents de son ancien parti. Tout porterait donc à croire qu'il veut les chercher parmi les partisans de M. Tataresco. Or, M. Georges Bratiano mène une opposition vigoureuse au cabinet et se rapproche davantage des amis de son oncle. Au lieu d'une lutte entre deux générations, la division présente des libéraux ne serait-elle pas plutôt une lutte entre la vieille et la nouvelle Roumanie qui entend rompre avec la sorte de tutelle qu'ont exercé longtemps sur la politique les grandes familles?

Le parti national-paysan est aussi désuni. M. Maniu, à la suite de son conflit avec le Roi, en a quitté la présidence, en 1933, où l'a remplacé M. Mihalache, un ancien instituteur très intelligent, demeuré fidèle au port du costume national, type des plus représentatifs du paysan roumain dont la conduite pendant la guerre fut brillante et qui a été, depuis, cinq fois ministre. Mais, auprès de ce chef officiel, n'en existe-t-il pas d'autres qui exercent sur la direction du parti une influence au moins égale? Est-il normalement possible que des personnalités comme M. Maniu, M. Mironesco, le docteur Lupu, aient des vues tout à fait communes? Les uns sont des doctrinaires, les autres des opportunistes. Ce n'est pas au nombre de ces derniers qu'il faut ranger M. Maniu.

Ce grand défenseur de la cause roumaine en Transylvanie, qui osa courageusement demander, avant la guerre, l'autonomie de cette province et ne cessa jamais d'attaquer à la tribune du Parlement hongrois, l'arbitraire du gouvernement

de Budapest qui voulait interdire à ses compatriotes l'usage de leur langue, est, avec M. Titulesco, une des plus populaires figures de la politique roumaine. La froideur n'est qu'apparente chez cet orateur sobre d'une logique subtile et d'une rare habileté tactique, sachant refréner à l'extrême un tempérament naturellement combatif, comme en témoignent ses plus durs discours qui ont toujours été des modèles de tact. Les paysans de Transylvanie ont voué à cet homme qui n'a rien d'un démagogue ni du tribun des images, une sorte de culte idolâtre allant jusqu'à baiser le bas de son veston. Son visage fermé au regard attentif et sérieux, une certaine raideur de gestes, sa mise modeste et correcte, lui confèrent un air de dignité pure qui impose le respect. Il a consacré sa vie entière à la patrie, sans autre ambition que de la voir grande et forte. On sent tout de suite qu'il est de ceux qui n'abandonnent pas la position que leur dicte leur conscience. Pour la raison que sa rupture avec le roi semble définitive, beaucoup de nationaux se sont secrètement désolidarisés de lui, ne tenant pas à être acculés à la même posture qui a mis les libéraux si longtemps dans l'impossibilité d'exercer le pouvoir. Un scandale récent, l'affaire Skoda, a déchaîné encore contre lui les passions, entraînant de nouvelles dissensions dans son parti.

***

Au début de 1930, le ministère Maniu passa aux fameuses fabriques d'armes tchécoslovaques, une commande d'environ cinq milliards de lei pour la fourniture de canons de campagne. Le contrat portait la double signature du ministre de la Guerre et du général Popesco, son secrétaire général. L'exécution en devait être suspendue, en 1931, sous le cabinet Iorga, à la suite de l'envoi à Pilsen d'une commission technique chargée d'assister aux essais du matériel qu'elle jugea très médiocre. La même année, le représentant de l'usine Skoda à Bucarest, Seledzki, était arrêté sous la triple inculpation de fraudes fiscales, de tentatives de corruption de fonctionnaires et de parlementaires, et d'espionnage. La découverte à son domicile, de documents intéressant la défense nationale pro-

voqua, quelques jours plus tard, le suicide du général Popesco qui, avant de mourir, protesta de son innocence. Le procès de Seledzki, aussitôt entamé, se termina par sa condamnation à plusieurs années de prison, tandis que l'affaire était exploitée par les partis à des fins politiques. Les libéraux, revenus au pouvoir, nommèrent une commission d'enquête. Le rapport en a été publié au mois de novembre 1934. Il demande, dans ses conclusions, outre la mise en jugement du ministre de la Guerre du cabinet Maniu, que des poursuites soient exercées contre le ministre de la Justice du cabinet Vaïda Vœvod, M. Popovici, et contre M. Romulus Boïla, neveu de M. Maniu, accusé d'avoir reçu de l'étranger des sommes considérables dont il ne pourrait justifier la provenance.

Les nationaux-paysans protestent avec énergie contre ces affirmations et les réfutent point par point. M. Maniu a été jusqu'à qualifier le rapport d'œuvre de basse vengeance. Les libéraux, une fois de plus divisés, ont pris de leur côté position : M. Bratiano en prononçant un violent réquisitoire contre le parti rival; M. Tataresco, infiniment plus modéré, en déclarant que son ministère n'a point à se mêler de cette affaire et que c'est au Parlement seul de décider, en toute indépendance, des suites à donner au travail de sa commission. « Pourquoi alors, feint de s'étonner M. Mihalache, ce rapport a-t-il été imprimé en brochure par les soins des autorités et répandu à des milliers d'exemplaires dans le pays? »

Sans trop entrer dans le détail, on a vu, au cours des derniers mois, M. Mihalache se rapprocher de plus en plus de M. Maniu et M. Vaïda Vœvod quitter le parti national-paysan. L'ancien président du Conseil mène depuis quelque temps une vigoureuse campagne pour ce qu'il appelle le *numerus valachicus* et qui n'est, en somme, que le *numerus clausus* hitlérien applicable aux minorités et en contradiction avec les prescriptions des traités relatives à la protection des minorités. MM. Mihalache, Maniu, Madgearu et Lupu se sont déclarés hostiles à cette manière de voir. D'abord elle leur paraît fort inopportune, puis elle ne correspond en rien à leur politique qui cherche son appui dans les masses paysannes et non dans la petite bourgeoisie que tente de séduire M. Vœvod par ses théories nouvelles.

***

La Roumanie doit faire face à des difficultés financières et économiques qui réclament des solutions urgentes.

Le gouvernement a lancé, à la fin de l'année dernière, un emprunt qui n'a pas été un triomphe puisqu'il n'a produit que 2 900 millions de lei (environ 435 millions de francs), destinés à être employés à des travaux publics et à l'achat de matériel militaire.

L'échec de l'emprunt est dû à différentes causes. D'abord on a fait coïncider assez malencontreusement son émission avec la date du premier versement prévu pour les débiteurs paysans à qui une loi récente a accordé une diminution de leurs dettes à certaines conditions. La preuve que l'argent ne manque pas, c'est que ceux-ci ont, pour la plupart, payé et plus qu'on ne l'avait escompté. Ensuite, le peuple des campagnes n'a pas l'habitude des titres de rentes ou se méfie d'eux. Les fonctionnaires, l'industrie, le commerce et quelques particuliers des villes ont été les seuls souscripteurs. Les libéraux accusent les nationaux-paysans d'avoir causé l'insuccès de l'emprunt. A quoi leurs adversaires répliquent qu'il suffit de constater le nombre extravagant de constructions nouvelles qui s'élèvent à Bucarest, pour être convaincu que les nombreux capitaux qu'on y investit cherchent là un refuge plus sûr que les fonds d'État. En un mot, disent-ils, la confiance manque. Sans les contredire absolument, on doute que la faute en revienne aux seuls libéraux.

Pour rétablir la confiance, les uns, comme M. Argetoiano, ancien ministre des Finances du cabinet Iorga, préconisent la création d'un nouveau leu, même maintenu au cours actuel, l'opération n'ayant pour but que de résorber le déficit que traîne après elle, depuis des années, la Banque Nationale; les autres ne voient de salut que dans l'inflation, comme M. Iunian qui part de ce point de vue que la loi de la réduction des dettes, lesquelles ont été souscrites à l'époque de la prospérité, est insuffisante et qu'il faut relever la valeur des biens en dévalorisant la monnaie. La solution rétablirait la situation de la Banque Nationale qui, une fois son arriéré liquidé, serait excellente.

— Je suis contre l'inflation et la création d'un nouveau leu, me déclarait en bref à Bucarest le ministre des Finances d'alors, M. Slavesco.

Quoi qu'il en soit, le premier voyageur venu qui débarque ici, est à même de faire tout de suite les observations suivantes. Selon qu'il s'adresse à une banque ayant pignon sur rue ou à un agent de la Bourse noire qui opère, du reste, en pleine lumière, il reçoit, en échange de son billet de cent francs, 660 ou 1 000 lei. S'il désire envoyer au-dehors une somme quelconque, même la plus dérisoire, il doit avoir recours aux bons offices de la Banque Nationale qui lui en accorde ou non l'autorisation. Si cette institution la lui accorde, le créancier recevra l'argent, immédiatement déposé par le débiteur, au bout de six semaines ou de six mois. Les crédits gelés en Roumanie s'élèvent ainsi à 14 milliards de lei. Il est évident que si l'on vous achète 1 000 lei ce qu'on vous assure n'en valoir que 660, c'est que la Banque Nationale est incapable de faire face aux demandes de devises et qu'il faut, pour en obtenir vite, agir illégalement. Ou plutôt il fallait. La démission de l'optimiste M. Slavesco, il y a quelques mois, a modifié assez heureusement la situation. Désormais les exportateurs roumains seront obligés de céder certaines cotes fixées à la Banque Nationale au cours officiel et autorisés à disposer librement du reste de leurs devises sur le marché, par l'intermédiaire de banques désignées, ce qui entraînera la disparition de la Bourse noire.

L'assainissement financier est l'œuvre la plus urgente à accomplir. Elle dépend plus de la valeur des personnes et de leur caractère que de leurs étiquettes politiques et semble devoir exiger avant tout une trêve des partis. Un homme est déjà parvenu dans un autre domaine, en se maintenant en dehors et au-dessus de ces partis, à réaliser une œuvre considérable qui lui a valu l'admiration de toutes les nuances de l'opinion. C'est M. Titulesco qui est tout ensemble le grand maître de la politique extérieure roumaine, une des personnalités les plus populaires du pays et un des types les plus accomplis et les plus puissants de la race. Sera-ce lui qui après avoir poursuivi en Europe cette politique de conciliation et de fermeté, présidera à l'intérieur à ce travail

d'accord et de création qui donnera son vrai visage à la Roumanie?

***

A quelque fraction qu'ils appartiennent, les gouvernements de la Roumanie ont encore une œuvre de plus longue haleine à réaliser, qui est d'aider au relèvement de la condition matérielle, morale et sociale du paysan. Le partage des terres l'a améliorée nettement. Mais ce petit propriétaire l'est devenu trop vite pour en avoir acquis, du même coup, la mentalité.

Ce peuple est sage et intelligent. Mais les partis, au lieu de tenter d'élever son niveau, ne se préoccupent que de le séduire, voire de le tromper, dans des buts également égoïstes. L'enjeu en vaut la peine. Dès qu'un parti est appelé au pouvoir, la machine entière de l'État, à l'exception de l'armée, passe sous sa domination.

A chaque changement de ministère non seulement le Parlement, mais toute l'administration est renouvelée. Les préfets ne sont jamais de carrière. Ils se recrutent parmi les anciens sénateurs et députés, les agents électoraux influents. Ce personnel est imbu de l'esprit de parti avec ce qu'il comporte d'intransigeance. Les mieux intentionnés commencent le plus souvent par détruire ce que leurs prédécesseurs ont fait et leurs successeurs, à leur tour, ne manquent pas de les imiter. Une administration stable, dégagée de la tyrannie des partis, capable d'imprimer dans l'esprit des masses l'idée de la continuité de l'État, est la condition nécessaire d''une élévation réelle du niveau social de la population. La mesure ne peut être réalisée qu'à la suite d'un accord de tous les partis, aucun ne pouvant normalement admettre que ses adversaires, quand il sont au pouvoir, choisissent dans leur sein des fonctionnaires qui ne seraient plus condamnés à disparaître avec eux.

La réforme apparaît plus urgente et moins dangereuse que celle de la Constitution. Car dans quel sens la modifier? Il est impossible de renforcer l'exécutif sans s'enfoncer davantage dans une dictature de fait que n'atténue que la liberté de l'opposition déjà restreinte, depuis dix-huit mois, par l'instauration de la censure. Qu'on ait appliqué trop tôt à un

peuple insuffisamment formé un régime démocratique, c'est possible; mais on commettrait une faute plus grave en y portant directement atteinte.

Le paysan tient à son bulletin de vote comme à son champ. Il ne sait sans doute pas très bien encore se servir de l'un ni cultiver l'autre. Mais il sait déjà que les deux font de lui un citoyen libre, ce qui n'est point le cas de son voisin magyare, par exemple. Le révisionnisme de Budapest est voué à un échec total parce qu'il repose sur des données fausses. Jamais le paysan hongrois de Transylvanie — car pour le Roumain la cause est entendue — ne consentirait à échanger son sort actuel contre celui de ses compatriotes de l'autre côté de la frontière, à qui n'ont été encore accordés le droit de posséder sa terre ni le suffrage universel.

La Roumanie ne peut échapper à un système que sa propre histoire lui a imposé. Mais elle se doit d'avancer continûment son travail social pour aboutir au jeu normal de ses institutions.

Un point reste acquis. S'il était difficile à la Roumanie de remplir, en quinze ans, le vaste programme que lui dictait son élévation au rang de grand État, du moins a-t-elle démontré, en ce court laps de temps, qu'elle était une nation viable. L'exécution de la tâche qui reste à accomplir lui sera beaucoup facilitée quand auront disparu, avec les témoins du passé, les dernières traces de l'esprit de principauté auquel demeurent inconsciemment attachées trop de personnes qui ont connu des jours plus doux à vivre, car c'est le propre de l'homme de savoir mieux s'adapter au bonheur qu'à la grandeur.

GEORGES OUDARD

JUDITH[1]

Quelques jours plus tard, Choura, l'ancienne « fiancée » de Jean, entrait brusquement, un soir, dans la chambre qu'elle occupait avec Golochvile.

— Jolies nouvelles, — dit-elle, en suffoquant. — Jolies nouvelles de Natacha!

Elle avait repris son aspect d'autrefois : toilette négligée, chevelure en désordre, rien de féminin dans les manières.

— Hein? — fit Sosso, étendu sur le lit.

— Figure-toi qu'elle reçoit chez elle ce misérable... ce Tavline!

— Hein? — répéta Golochvile. Ça va bien... Je m'en doutais, du reste.

— C'est de la trahison! il faut la faire passer en jugement!

— Tu es jalouse, n'est-ce pas? — demanda le Caucasien, en clignant de l'œil.

— Pas de plaisanterie, s'il te plaît... Quelle infamie!

Golochville se leva lentement.

— Infamie?... — dit-il. — Stupidité, plutôt. Elle a toujours été stupide, cette fille. Il faut la sermonner, bien sûr. Bien que, d'autre part...

Il réfléchit.

— De quoi pourrait-on l'accuser? Supposons qu'elle l'aime. C'est son droit, après tout.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre.

— Je ne te comprends pas, Sosso... Si c'est de l'amour, c'est un amour criminel!

Golochvile se gratta la nuque. Sa placidité contrastait avec l'excitation de sa compagne.

— Voire... — fit-il. — Pourquoi, criminel? Chacun est libre d'aimer qui il veut...

Il se rappelait des paroles de Podgouh.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? — s'écria-t-elle, en tapant de la main sur le bord du lit. — Toi, si irascible, tu restes tranquille devant ce fait inouï?

Sosso la prit par le bras.

— Calme-toi. Tu perds la tête... Les relations de ton amie avec ce gendarme pourraient nous être d'une grande utilité.

— Non, vraiment, je ne comprends pas...

— C'est la jalousie qui te rend aveugle (Choura haussa les épaules). C'est par Natacha que nous trouverons maintenant le moyen de jeter, lorsque nous voudrons, un petit coup d'œil dans le camp ennemi. N'oublie pas que Tavline est l'un des membres des plus marquants de la Ligue. Grâce à ton amie, il nous devient accessible. Je ne sais pas encore de quelle manière nous en profiterons, mais il est clair qu'il ne faut pas laisser Natacha nous échapper. Ce serait une faute que de la faire passer en jugement, et même de la sermonner, pour le moment. Laissons-la tranquille. Je suis sûr que le camarade Podgouh, lui-même, m'approuverait.

Choura arpenta la pièce, en plein silence.

— Tu es malin, Sosso! — dit-elle enfin, en lui passant les bras autour du cou.

— Écoute-moi bien — continua-t-il, l'air satisfait. — Voilà ce qu'il faut faire : tu ne dois pas la perdre de vue, toutefois il est indispensable de ne jamais rencontrer son coco chez elle. Elle doit croire que nous ne savons rien de ses visites. Il faut que tu fasses un peu l'imbécile, comprends-tu?...

Les jours passèrent. Tavline continuait de fréquenter Natacha. Pendant ces visites quotidiennes, on causait très peu, et l'on s'embrassait beaucoup. Chose étrange! lorsqu'il se trouvait en présence de la jeune fille, Jean éprouvait un désir fou de la posséder, et ne pensait qu'à cela. Mais il lui suffisait de la quitter et de se trouver chez les Vichroff, — pour

que l'image de Natacha cessât de le hanter, et il ne s'intéressait plus qu'aux affaires de la corporation.

C'était quelque chose comme une double existence.

XIV

— Tavline, tu dors? Lève-toi, fainéant. Le grand jour est venu.

— Quelle heure est-il? — demanda Jean, en ouvrant sa porte à André Vichroff.

— Tu n'es pas encore prêt? Quelle honte! Il est huit heures, exactement. Regarde bien ma tenue. Comment la trouves-tu?

— Je n'y vois rien de particulier.

— Ouvre bien les yeux. C'est assez visible, je crois.

Tavline aperçut une boutonnière blanc-jaune-noir sur la toujourque d'André.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Mais ça y est! La réponse du ministère! Nous l'avons reçue hier soir. Paul est allé prévenir Lipinsky.

— Alors, on commence à bouger?

— Je comprends! Aujourd'hui même, on ira chez le recteur lui réclamer une pièce dans le bâtiment de l'université.

Tavline se débarbouilla, s'habilla et improvisa une boutonnière tricolore pour son uniforme. Sur ces entrefaites, Lipinsky arriva, accompagné de Paul.

— Dis donc, — lui demanda Tavline. — Tu n'as pas été ennuyé d'être arraché, si tôt, à ta compagne?

— Penses-tu! Je l'ai laissée dormir... En marche, en avant!

— Par quoi commence-t-on?

— On va d'abord porter des rubans à tous nos amis. Prenons-en une bonne provision. Ensuite, on ira chez le recteur.

— Il va nous faire des niches, ce renard-là. Je le connais.

— Tant pis pour lui. On le fera marcher.

Quelques minutes plus tard, toute la compagnie s'avançait vers la faculté de droit.

— Voici les nôtres! — s'écria André. — Rejoignons-les.

En un clin d'œil, tous furent décorés. Ensuite, on passa au grand fumoir. L'entrée fit sensation. Les amis attri-

buèrent les marques d'étonnement aux boutonnières, mais de fait, c'était plutôt leur expression résolue qui produisait de l'effet.

Ils se dirigèrent ensuite vers le secrétariat de l'université, pour demander une audience chez le recteur. Le surveillant refusa de les laisser entrer tous. Seuls, Tavline et Paul Vichroff furent admis. Pendant que les autres attendaient dans le couloir, Golochvile montra sa tête. A la vue de ses ennemis, un sourire moqueur s'esquissa sur ses lèvres.

— Avance donc, avance! — lui cria Lipinsky. — J'ai quelque chose à te montrer.

Golochvile hésita un instant.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda-t-il, en faisant quelques pas en avant.

— Viens ici. Ces couleurs te plaisent-elles?

Golochvile haussa les épaules.

— Ce sont les couleurs dont tu connaîtras bientôt l'importance, — dit Lipinsky.

— Dites donc! — répliqua Sosso. — Qui est-ce qui vous a donné l'idée de me tutoyer? Cela se fait, peut-être, dans les casernes, mais pas à l'université.

— Cela se fait aussi chez vous, au Caucase, tu ne peux pas le nier. On dit, par exemple : tu es un ichak (âne, en arménien), n'est-ce pas?

Golochvile haussa les épaules, encore une fois.

— Vous avez aujourd'hui l'esprit querelleur, — dit-il. — Je ne sais pas quelle en est la cause, mais c'est bien dommage, car chez nous on avait l'idée de vous inviter, vers les onze heures, au vestiaire de la faculté, pour un petit entretien. De chaque côté on s'engagerait à être correct, cela va sans dire.

— Comment, vous aussi? — demanda André Vichroff.

— En effet, — continua Sosso, sans prendre garde à la réplique, — pourquoi ne jamais entrer en contact? Assez de querelles et de menaces, rappelons-nous que nous portons tous le même uniforme.

— Moi, discuter avec vous? Que Dieu m'en garde! — dit Lipinsky.

— Pas plus tard qu'hier, — observa André, — vous m'aviez promis de me casser la figure. Comment expliquer maintenant

votre humeur pacifique? Je n'ai pas peur de vous, mais c'est le moment de citer Virgile... Vous savez ce que je veux dire, bien sûr? *Timeo Danaos...*

Golochvile fit une grimace.

— Je n'ai jamais été fort en latin, — dit-il. — Je vous répète ma proposition : voulez-vous passer aujourd'hui, vers les onze heures, au vestiaire pour une discussion purement théorique? Je vous promets qu'aucune insulte n'y sera proférée à votre adresse.

— Bon, — dit Lipinsky. — Nous prenons note de cette proposition, mais nous ne pouvons pas vous donner une réponse, avant de nous être consultés. Dans tous les cas, il y aura quelqu'un des nôtres, qui se présentera, à l'heure donnée, au vestiaire — ne fût-ce que pour vous communiquer notre refus.

— C'est parfait, — dit Golochvile, en s'éloignant.

Peu après, Tavline et Paul sortirent du secrétariat, l'air mécontent.

— Eh bien?

— Eh bien! Le recteur est tellement occupé qu'il ne pourra nous recevoir que dans deux jours. Et encore, ce n'est pas certain.

— Il fallait s'y attendre! — dit Lipinsky.

— Que ferons-nous, alors?

— On ira chez lui, — décida André.

— A quelle heure?

— A l'heure du dîner.

— Tavline, qu'en penses-tu?

— D'accord.

— A présent, qu'allons-nous faire au sujet de la rencontre au vestiaire?

Et l'on communiqua à Tavline et à Paul la proposition de Golochvile.

— Allons-y, — dit Paul. — Pourquoi pas? Cela ne nous engage à rien.

A onze heures précises, une vingtaine d'étudiants, portant les couleurs de la corporation, pénétraient dans le vestiaire de la faculté. Un autre groupe, aussi nombreux, les attendait. Tavline reconnut Sosso, Bronner et Nikitenko. Bronner se

tenait au centre. A l'approche de Tavline, il lui tendit la main.

— Permettez-moi de commencer?

— Je vous en prie.

— Messieurs, — dit Bronner, — la formation de votre Ligue, poursuivant, selon toute apparence, des buts diamétralement opposés à ceux qui animent la majorité de la jeunesse universitaire, nous a surpris un peu, tout d'abord, mais à présent, nous sommes prêts à la reconnaître. Après tout, chacun est libre d'avoir ses idées... n'est-ce pas, camarades? — demanda-t-il en se retournant vers ses compagnons.

— Oui, oui, certainement, — approuvèrent les voix.

— C'est très bien, — fit Paul. — Je crois exprimer le sentiment de tous mes amis, en vous disant que vos paroles nous causent une vive satisfaction — surtout après les innombrables incidents des derniers jours...

— Un instant, — interrompit Bronner. — Vous parlez d'incidents, c'est exactement de cela que nous voulions vous entretenir. Parmi ces incidents, il y en eut un, bien regrettable, qui a causé parmi nous une certaine effervescence. C'est cette histoire du tract...

— Ah oui. Vous demandez, probablement, quelque garantie, afin qu'il ne se répète plus?

— Pas tout à fait....

— Cet incident ne se répétera jamais, — dit Golochvile d'une voix forte. — C'est moi qui vous le garantis!

André et Lipinsky se regardèrent.

— Dites donc, vous... — commença André.

— Une minute, camarade, — fit Bronner, visiblement gêné par l'observation de Sosso. — Ne parlons pas de garanties, s'il vous plaît. Mais cet incident du tract, ne croyez-vous pas qu'il faudrait le liquider?

— C'est-à-dire?

— Un petit conseil de camarades d'élite pour examiner l'affaire... Dépositions de tous les intéressés... Ensuite, une sentence, obligatoire pour tout le monde...

Un silence suivit.

— Camarades d'élite... — répéta Paul. — Qui donc seraient ces camarades?

— Les élus du conseil des starostes de tous les cours.

— Des membres de votre clan? — demanda Tavline. — Je sais très bien dans quelles conditions s'effectuent les élections des starostes.

— Mais vous y aviez vous-même participé...

— Oh, oui, — dit Savoluc. — Je sais ce que c'est. Le mois dernier, au troisième cours de notre faculté, on a balancé votre candidat, et on en a élu un autre. Vous avez alors annulé les élections, et l'histoire s'est répétée encore deux fois de suite. Après quoi, le staroste fut nommé, tout simplement, on ne sut jamais par qui. C'est ça, les camarades d'élite?

— Au troisième cours, — intervint Golochvile, — il n'y a pas eu le quorum nécessaire. C'est pourquoi l'élection a été annulée.

— Alors, pourquoi donc chez nous a-t-on élu le staroste avec un quorum de quinze voix? — demanda André vivement. — Personne n'était averti de l'heure, ni de l'endroit des élections. Qui manigance tout cela, le quorum, l'annulation?

— Enfin! — fit brusquement Golochvile. — On ne parle pas ici de quorum. La question qu'on vous pose est celle-ci : consentez-vous à liquider l'affaire du tract par un jugement de tribunal? oui ou non?

— Ah! — s'écria Lipinsky. — C'est de tribunal qu'il s'agit? Ma réponse sera très nette : je me f... de votre tribunal.

— Oh! — fit Bronner. — Je vous propose de réfléchir. Si vous consentiez, tout se passerait à l'amiable. Peut-être que le tribunal exprimerait, simplement, un vif regret, l'espoir que l'incident ne se répétera plus — et c'est tout : l'affaire serait oubliée.

— ... Tandis que dans le cas contraire, — ajouta Sosso, — la sentence pourrait être très sévère.

— Et après? — demanda Tavline.

— Après? Il y aurait des sanctions.

— Sanctions! — fit André. — Vous exagérez, mon bon ami. Des sanctions, nous en appliquerons aussi, s'il le faut, et je ne sais pas si les vôtres seront aussi efficaces.

— Vous avez sans doute l'intention de nous intimider? — dit Golochvile. — Réservez cette méthode pour vos collègues du commissariat.

— Hein? — fit André. — Qu'est-ce que c'est, encore? Êtes-vous malade? Un séjour à l'asile ne vous serait peut-être pas nuisible.

— Je ne suis pas fou, — dit Sosso d'un ton bourru. — Mais j'ai entendu dire que vous vous trouviez tous à la solde de la police.

— Tu mens! — s'écria Tavline, — c'est toi-même qui as inventé cette sottise! On y reconnaît toute ton imbécillité.

— Assez curieux, en effet, — observa André, sans s'énerver. — Je dois y toucher pas mal au commissariat....

— Suffisamment pour vous payer la doublure blanche de votre uniforme, — insistait Golochvile.

— Sachez donc, mon pauvre monsieur, que je suis en état d'avoir, moi-même, des agents à ma solde. Vous êtes jaloux de ma doublure? Eh bien, je vous la paierais, à vous tous, si vous passiez à mon service.

Puis, en tournant le dos à Bronner, André ajouta :

— Allons-nous-en, messieurs. Ce n'était pas la peine de venir.

— Alors, c'est la guerre? — s'écria Bronner.

Mais personne ne lui répondit.

Le soir, comme le recteur de l'université s'apprêtait à se mettre à table, on lui annonça cinq étudiants, qui demandaient à le voir.

— Dites-leur que je suis occupé, — répondit-il. — Qu'ils viennent me voir demain à l'université.

— Ils prétendent que leur affaire est très urgente.

— C'est énervant, — dit le recteur. — Bon, je les recevrai dans l'antichambre.

Il alla mécontent, à la rencontre des visiteurs.

— Que désirez-vous, messieurs? — demanda-t-il, sans leur dire bonjour.

— Monsieur le recteur, — commença Paul. — Nous sommes venus déposer aujourd'hui, au secrétariat de l'université, le statut de notre corporation, dite « L'Union fait la Force », qui est approuvé par le ministère.

— Je le sais déjà, et j'en ai même pris connaissance, car, hier, il m'a été communiqué de Saint-Pétersbourg. Franchement, je ne vois pas en quoi votre organisation pourrait être

utile. D'autre part, je crains qu'elle ne provoque du mécontentement dans la masse des étudiants. Cela pourrait troubler l'ordre des études à l'université.

— Monsieur le recteur, — répliqua Paul, — dans un avenir très proche, l'utilité de notre organisation sera démontrée. Pour le moment, nous nous présentons ici afin de vous demander un local dans le bâtiment de l'université, conformément à l'article 8 de notre statut.

Le recteur réfléchit.

— Votre demande, messieurs, me paraît excessive, — dit-il enfin. — Ce n'était pas la peine de me déranger au milieu de mon dîner pour cela. Mais puisque, malheureusement, on vous a laissés entrer, je vous répondrai sans délai : tant que je serai recteur, vous n'aurez pas ce local.

— Mais, monsieur, d'après l'article 8, et conformément aux règlements...

— Que ce soit l'article 8 ou 108, cela m'est égal. Il est rédigé par vous, et n'a aucune valeur pour l'administration de l'université. Ce serait une folie que de vous donner un local. Comment! Depuis un mois, on ne parle que de votre Ligue; les étudiants s'agitent, des troubles sont prêts à éclater; les professeurs eux-mêmes portent mon attention sur cette situation proprement intolérable — et vous, vous me proposez de l'aggraver encore! Un local pour vous, ce serait un défi ouvert aux organisations universitaires... Jamais je n'y consentirai!

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, — observa Paul, — que nous représentons une organisation universitaire, nous aussi.

— Paul, tu fais erreur, — l'interrompit André. — Tu vois bien que monsieur le recteur ne reconnaît que les organisations révolutionnaires!

Le recteur rougit jusqu'à la nuque.

— Jeune homme, — prononça-t-il sévèrement, — vous devriez peser les paroles que vous prononcez devant votre supérieur. Je vous dis que vous provoquez des troubles, c'est assez clair. Je ne peux pas vous encourager, car c'est moi, et non vous, le responsable du bon fonctionnement de l'université.

— Vous trouvez donc normaux l'agitation socialiste, les réunions, les tracts de propagande? — demanda Tavline, qui s'était tu jusqu'alors.

Le recteur se mit en colère.

— Vous n'êtes que des impertinents, — dit-il. — Vous vous imaginez peut-être que je dois vous rendre compte de mes avis et de mes actes?

Lipinsky fit un pas en avant.

— Nous n'y prétendons pas, monsieur le recteur, — dit-il. — Pas le moins du monde. Mais nous espérons, que vous en rendez compte à quelqu'un, tout de même, — et ce quelqu'un est le ministre. Or, vous nous obligerez infiniment de lui rapporter toute la conversation que nous venons d'avoir.

— Soyez tranquille : ce soir même, je rédigerai mon rapport. J'y mettrai aussi quelque chose au sujet de votre impertinence, que je trouve, à vrai dire, inouïe.

— Merci beaucoup, — dit Lipinsky. — Mon père, dont monsieur le ministre est l'un des grands amis, part, pour affaires, après-demain, pour Saint-Pétersbourg. A l'occasion, il y parlera de notre entretien, lui aussi. Au revoir, monsieur le recteur.

Ils étaient déjà à la porte, lorsque le valet de chambre les rejoignit :

— Monsieur vous prie de revenir.

L'instant d'après, ils se retrouvèrent dans le cabinet du recteur.

— Asseyez-vous donc, messieurs, — disait celui-ci, en tendant la main à chacun. — Nous nous sommes querellés un peu, et cela nous a empêchés d'examiner la question en détail. Ainsi, je ne sais même pas quel local, précisément, vous réclamez pour votre corporation?

— Le petit fumoir de la faculté de droit, — répondit André. — Mais pardon! nous ne le réclamons pas : nous le sollicitons, très respectueusement.

— Oui, oui... — fit le recteur. — Monsieur Vichroff, je vous ai connu tout enfant, le savez-vous? vous étiez comme ça. Oui, oui... heu... Je crois qu'on pourrait vous l'accorder.

— ... Et une armoire, si l'on peut, monsieur le recteur.

— Une armoire?...

— Oui, nous en avons remarqué une, au secrétariat de l'université. Il n'y a rien dedans, elle est vieille, et à moitié démolie. Nous la mettrons en ordre.

— En ordre?... Oui, si vous voulez... oui.

Une fois dans la rue, les amis éclatèrent de rire.

— Dis donc, Paul, pourquoi te fallait-il cette armoire? Nous aurions pu en acheter une mieux que cela.

— C'était pour que la victoire fût plus complète.

— Lipinsky! Tu ne nous avais jamais dit que ton père était l'ami du ministre.

— Mon père? Il ne sort pas de la campagne, et il n'a jamais vu un seul ministre de sa vie.

— Mais alors?...

— Alors! Il fallait bien lui en imposer, de n'importe quelle manière, à ce goujat!

XV

— Faites votre rapport, camarade Golochvile, — dit Podgouh, en allumant une cigarette.

Ils étaient vingt-trois, entassés pêle-mêle dans une pièce qu'aucune fenêtre n'éclairait, car elle faisait partie d'un immeuble, situé sur un terrain en pente. Les appartements, donnant sur la rue, seuls étaient pleins de lumière, les autres ressemblaient à des caves. C'était là, à l'abri de tout regard indiscret, que se tenaient ordinairement les réunions de la section militante.

— L'affaire est d'importance, — fit Golochvile, assis sur le bord d'un vieux canapé. — Depuis la fondation de notre université, il n'est jamais rien arrivé de pareil.

— Il s'agit toujours de la Ligue, — expliqua Podgouh. — Vraiment, cette formation est très gênante. Il était déjà suffisamment difficile de travailler, maintenant cela devient presque impossible. Et je crains que ce ne soit que le commencement.

— Voilà, camarades, — dit Golochvile. — Vous savez bien que toute l'affaire a été déclenchée par l'odieux autodafé d'un de nos tracts. Pour les camarades, qui sont étrangers à

l'université, je suis prêt à exposer, si l'on me permet, les circonstances de cet inimaginable attentat.

— Tout le monde les connaît, — fit quelqu'un.

— Bon. Nous avions donc décidé de faire, après tout, bonne mine à mauvais jeu, et, tout en admettant la Ligue, de liquider l'incident par un jugement de tribunal, qui aurait sévèrement blâmé les coupables.

— C'est ça, — dit Podgouh. — Mais je crois qu'en réalité, tout a tourné mal, encore une fois?

— Exactement. La Ligue, que nous étions prêts à reconnaître, n'a pas reconnu notre tribunal. On nous a répondu, tout simplement, qu'on s'en foutait... Notre conduite, pendant les pourparlers, a été des plus piteuses... Je ne veux pas vous le reprocher, camarade Bronner, mais à vrai dire, vous vous êtes tenu avec très peu de dignité. Il fallait commencer par intimider nos adversaires, — au lieu de cela, vous leur avez fait des avances.

— Ce n'est pas vrai! — interrompit Bronner. — Camarade Podgouh, la faute de la rupture revient à Golochvile. C'est lui, le premier, qui a fait monter, pour ainsi dire, la température de l'entretien. Il a menacé la Ligue de punition sévère, ensuite il l'a accusée d'être à la solde de la police. Cela a provoqué une réplique de la part du jeune Vichroff, et...

— Ah? — fit Podgouh. — Il a encore parlé de la police?

— Dites donc — s'écria Sosso. — Et pourquoi avoir tendu la main à Tavline? C'est cela qui leur a fait croire qu'on était des égaux. Moi, je leur avais bien tenu la dragée haute jusqu'à ce jour-là.

— Ne vous disputez pas, — dit Podgouh. — Ce qui est fait est fait. Continuez votre rapport, Golochvile.

— On a formé le tribunal, malgré tout. Il a prononcé une sentence, et il nous faut maintenant trouver des sanctions.

— Quelle est cette sentence?

— Renvoi immédiat de Lipinsky et d'André Vichroff, avec interdiction de continuer les études dans une université russe. Renvoi de Tavline, avec permission de rentrer, au bout d'un an, dans une autre université. La même peine pour Paul Vichroff, mais avec sursis.

— C'est assez bête, — observa Podgouh. — Comment

réaliser cela? Et tout d'abord, a-t-on communiqué la décision aux intéressés?

— Lorsqu'on a essayé de le faire, ils nous ont ri au nez, — dit Golochvile, en regardant autour de lui avec méchanceté. — Il y eut de nouvelles insultes. Ils se sont emballés, surtout, depuis qu'ils ont leur local à l'université. Cela, c'est encore une autre affaire.

— Quelque chose d'inouï, — fit Choura, assise à côté de Golochvile.

— Ça va mal, en effet, — acquiesça Podgouh, soucieux. — Mais les sanctions, les sanctions! Il ne fallait pas prononcer une sentence impossible à exécuter. Maintenant, il faut sauver notre prestige, coûte que coûte.

— Je suis enchanté, camarade, d'entendre ces paroles, — dit Onoutchkoff, appuyé au mur dans un coin de la pièce. — Sauver le prestige, voilà ce qu'il nous reste à faire. Il ne s'agit plus de renvois, ni de sursis, ni d'une nouvelle sentence, il s'agit d'un acte exceptionnel, formidable, qui ferait frémir nos adversaires, en leur montrant que nous ne plaisantons pas.

— Votre main! — dit Golochvile, solennellement. — Je pense comme vous, et j'ai une proposition concrète à faire.

— Exposez-la, — fit Podgouh.

— Comme tout mon rapport, elle sera courte et simple : pour donner un exemple, il faut supprimer l'un des quatre accusés.

— C'est-à-dire?...

— La mort! Une exécution à la manière de celles qu'on applique aux ministres, aux gendarmes, aux gouverneurs.

— Heu... — fit Podgouh.

— Vous n'approuvez pas cette idée?

— Je vous le dirai plus tard. En attendant, il me faudrait connaître l'avis des autres camarades.

Nikitenko se leva de sa place.

— Je proteste! — dit-il avec chaleur. — Je proteste de toutes mes forces. Ministre, gouverneur, agent de police — ce sont des représentants de la tyrannie, des oppresseurs. On les punit pour leurs crimes contre le peuple. Mais un étudiant?... Il n'opprime personne, il est notre collègue, il fait

les mêmes études que nous, il porte le même uniforme. Peut-être, la vie le fera-t-elle encore changer de convictions. Tuer un camarade, qui aime, peut-être, la patrie aussi bien que moi, et qui ne diffère de moi que dans la conception de son sentiment? Jamais! Ce serait une lâcheté sans pareille, et celui qui l'aurait commise, je l'appellerais un scélérat!

— Vous allez un peu fort, Nikitenko, — fit Golochvile, d'un ton sec. — N'oubliez pas que je suis l'auteur de la proposition. Vous la combattez avec une ardeur digne d'un membre de la Ligue.

Nikitenko se rassit.

— Je proteste contre la discussion même de votre idée, — dit-il. — Ainsi donc, je suis, d'après vous, un membre de la Ligue? J'aimerais mieux cela que d'assassiner un camarade.

— Pensez à ce que vous dites, — intervint Onoutchkoff de son coin. — Ne vous emportez pas. On vous a laissé exprimer votre avis, permettez que les autres en fassent autant.

— Personne n'a rien à dire à ce sujet? — demanda Podgouh.

Bronner manifestait une vive émotion.

— Je ne comprends pas le camarade Golochvile, — dit-il. — Nikitenko l'a bien dit, ce serait un assassinat. Les fonctionnaires sont armés, ou sont gardés par des agents, il faut du courage pour les attaquer. Ici, on va tuer un jeune homme désarmé, qui ne s'attend à rien... Vraiment, il y aura de quoi se vanter. Et vous croyez que cela augmentera notre prestige?

— Il me semble que la camarade Natacha a quelque chose à nous dire, — observa Podgouh tout à coup.

Tout le monde se retourna vers la jeune fille, et s'étonna de la pâleur de son visage. Les lèvres de Natacha s'agitèrent, mais pas un seul mot ne s'en échappa. Elle hocha seulement la tête.

— Elle n'a rien à dire, — conclut Golochvile.

— Heureusement! — murmura Choura.

Podgouh jeta un regard rapide vers elle d'abord, ensuite vers son compagnon, et finalement vers Natacha.

— Bon! — fit-il. — Il faudra mettre votre proposition aux voix, camarade Golochvile. Avant de le faire, je vais vous exposer mon attitude. Vous savez bien que je me trouve assez

loin de vos intérêts académiques. Je ne suis pas étudiant, et j'ai dépassé depuis longtemps l'âge scolaire, qui m'aurait permis de partager certains de vos sentiments. Or, la question, que nous discutons, ne dépasse pas les limites scolaires. Le Parti socialiste-démocrate n'a rien à faire là-dedans. Donc, sans refuser de diriger l'affaire jusqu'au bout, je m'abstiendrai d'y jouer un rôle actif. Personnellement, je suis avec... non, je ne dirai rien... Le vote sera effectué à l'aide de billets sur lesquels vous écrirez oui ou non, selon votre avis. « Oui » — c'est l'approbation du camarade Golochvile — la mort d'un des quatre membres de la Ligue, accusés par le tribunal. « Non » — c'est l'avis de Bronner et de Nikitenko, et l'ouverture d'une nouvelle discussion sur les sanctions à prendre... Passez-moi du papier, s'il vous plaît, et une casquette.

Après ces paroles, le silence fut général. On n'entendait que le bruit du papier déchiré et le grincement des crayons.

— ... Tout le monde a voté? — demanda Podgouh. — Je compte les billets : ...Vingt, vingt et un, vingt-deux. Moi, je me suis abstenu. J'ouvre maintenant les billets : oui... non... non... non... oui... oui...

Deux petits tas de papier chiffonné s'élevaient sur la table devant Podgouh.

— ... Billets avec inscription « oui » : douze. Inscription « non » : dix...

— ... Camarade Golochvile, votre proposition est acceptée. On mettra l'un des quatre accusés à mort. Allons-nous préciser lequel?

— J'aurais exclu Paul Vichroff, — dit Sosso après une courte réflexion. — C'est encore le plus correct.

— ... Et, pour cette même raison, le plus dangereux, — ajouta Onoutchkoff. — Non, pas de distinction. On exécutera celui qui se présentera comme le plus accessible. La personne qui sera chargée de l'exécution décidera.

— Et voici la dernière question, — dit Podgouh. — Il faut nommer l'exécuteur.

— Tirons au sort, — dit Choura.

Golochvile la poussa du coude.

— Qui aurais-tu choisi, si ton nom sortait? Inutile de

répondre. Je le sais bien... Et la politique n'aurait rien à voir avec cela.

— Laisse-moi tranquille, — répondit-elle, d'un ton farouche, mais à mi-voix, comme lui. — S'il le faut, je ferai mon devoir.

— Des billets encore, camarades, — dit Podgouh, dont le calme contrastait avec l'énervement croissant du reste de l'assemblée. — J'écrirai moi-même les noms : Golochvile... Onoutchkoff... Choura... Nikitenko... Bronner... Natacha...

— Pas moi, camarade! — s'écria Bronner d'une voix plaintive.

— Vous n'avez pas le droit de refuser, — dit fermement Golochvile.

— Mais je ne tuerai pas! Je vous le dis! Je suis incapable de tuer! Faites de moi tout ce que vous voudrez, mais je ne frapperai pas! Et d'ailleurs, lorsque je suis entré dans l'organisation, il a été entendu que je ne serai jamais exécuteur! Pitié!

On entendit tout à coup un gémissement, un hurlement, et le bruit d'un corps qui s'effondrait sur le plancher.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda Podgouh, toujours calme.

— Natacha s'est trouvée mal, — dit Choura promptement, en se précipitant vers son amie. — Aidez-moi à la transporter sur le canapé.

On s'empressa autour de la jeune fille. Pendant qu'on s'occupait de Natacha, Podgouh sortit deux billets de la casquette et les déchira.

— Que faites-vous? — demanda Sosso.

— Je détruis les noms de Bronner et de Natacha.

— Pourquoi? de quel droit?

— Le droit de Bronner est indiscutable : le camarade a été accepté sous des conditions particulières. Quant à Natacha... ne voyez-vous pas que ce serait une absurdité, que de la charger de l'exécution? Elle ne fera rien du tout, et notre prestige n'y gagnera pas...

— Elle va un peu mieux, — dit Choura, agenouillée devant le canapé.

— Bon. Camarade Bronner, approchez-vous. Tirez un

billet et lisez le nom. Cela, au moins, vous pouvez le faire.

Le petit Juif mit la main dans la casquette. Tout le monde était debout, chacun retenait sa respiration.

— Nikitenko, — lut Bronner.

— Moi? — s'écria l'Ukrainien — et il y eut quelque chose dans sa voix qui fit frémir les assistants. Moi? Oh!...

Podgouh fit un geste qui signifiait que la décision du vote était sans appel.

— Camarade Nikitenko, — dit-il, — j'espère que vous ferez votre devoir sans broncher. S'il vous faut des moyens, une arme, demandez-les-nous, et vous les aurez. Combien de jours vous faut-il pour réaliser l'exécution?

— Écoutez-moi, Nikitenko, — ajouta Sosso après une courte hésitation. — Si vous voulez sortir d'ici avec moi, je vous donnerai quelques conseils... ou, plutôt, quelques renseignements — il jeta un regard furtif vers le canapé.

L'Ukrainien l'arrêta du geste. La sueur perlait sur son front. Il mit la main sur la poitrine, comme pour retenir le battement de son cœur.

— Merci, camarade Golochvile, je n'ai pas besoin de vous... Mon devoir... oui, je le ferai, sans doute, je sais déjà, comment. Une arme? pas besoin, je trouverai tout chez moi... Demain... — il s'arrêta. — Demain? ... Oui, demain tout sera fini. Adieu, mes chers camarades.

D'un pas accéléré, il se dirigea vers la sortie. On l'entendit passer par le couloir, puis la porte d'entrée claqua derrière lui.

Dans la pièce, régnait un profond silence.

XVI

Vers les quatre heures, Tavline se rendait chez les Vichroff. C'était un dimanche, le local de la corporation était fermé. Jean traversait le parc municipal, en songeant à Natacha, qu'il devait aller voir après sa visite aux Vichroff, lorsque, tout à coup, au croisement des deux allées, il fut abordé par Bronner, qui paraissait dans un état d'extrême agitation.

— Arrêtez-vous, — murmura le Juif, en le saisissant par

e bras. — Arrêtez-vous, pour l'amour de Dieu, et écoutez ce que je vais vous dire!

— Qu'y a-t-il? — s'étonna Tavline. — Vous est-il arrivé un malheur?

— Il s'agit de vous... De vous, les quatre... conseil supérieur... Vous êtes condamnés à mort!

Jean écarquilla les yeux.

— Et avec ça?

— Oh! ne riez pas! Me voilà traître... Mais c'est plus fort que moi, je dois vous avertir... Un crime odieux se prépare : demain, l'un de vous périra

— Qu'est-ce que tout cela signifie? — s'écria Tavline. — C'est, peut-être, encore une façon de nous faire peur?

— Croyez-moi, je vous en supplie, — reprit Bronner, en haletant. — J'ai toujours eu une profonde sympathie pour vous... Quelqu'un, que vous connaissez, doit vous tuer. Il en est tout malheureux, mais il le fera... Si l'on sait que j'ai tout révélé, on m'exécutera aussi... Pour l'amour de tout ce que vous aimez, soyez prudent! Méfiez-vous...

Il se cramponnait à la manche de Tavline, et l'accent israélite perçait plus que jamais dans sa voix.

— Je ne puis plus rester avec vous, ni vous en dire davantage... Une dernière fois : méfiez-vous, et prévenez vos camarades!

Il disparut. Jean resta immobile. Une vive émotion le gagnait.

« Ce garçon n'a pas menti, se dit-il. On ne ment pas de cette façon-là... Ai-je peur? Ce serait honteux... Qui est cette personne, qui doit tuer et que je connais? Choura, Golochvile? Au diable! Ils ne nous feront rien du tout... Mais j'ai oublié de dire merci à ce noble garçon qui a le courage de risquer ainsi sa propre vie! »

Tout en réfléchissant, il se dirigeait vers la maison des Vichroff. Les deux frères étaient là, avec Lipinsky.

— Nous t'attendions depuis longtemps, — dit Paul. — Voici la liste des journaux...

— Il ne s'agit pas de cela, — dit Tavline. — Laissez vos journaux tranquilles...

Et il raconta sa rencontre dans le parc.

— C'est parfait, — fit Lipinsky, lorsqu'il eut fini. — Mais je voudrais bien être attaqué le premier! Eh, les camarades, Jean a parfaitement raison : cette histoire est mille fois plus intéressante que celle des journaux.

— Qu'allons-nous faire? — demanda Tavline.

— Essayer d'abord de ne pas perdre la tête, — répondit Paul. — Voilà l'essentiel.

— Pour cela, il n'y a pas de danger, — observa André. — Mais je vous avoue que je ne me sentirai pas tout à fait à mon aise tant que je n'aurai pas un petit revolver dans ma poche.

— On ne peut pas acheter une arme à feu sans une autorisation spéciale de la police, — fit Tavline, soucieux. — Respecter le règlement, c'est prendre le chemin qui nous est indiqué depuis longtemps par Sosso Golochvile : celui du commissariat.

Paul et André se regardèrent.

— C'est dimanche aujourd'hui? — demanda ce dernier. — Le jour de réception de la comtesse?

— Oui.

— Ça tombe bien. Tavline, ne nous parle plus du commissariat! C'est le comte lui-même qui nous fera délivrer les autorisations.

— Quel comte?

— Le préfet... Allons-y, Paul, habillons-nous, vite! Attendez-nous ici, mes enfants.

Dix minutes après, les frères reparurent en grande tenue, l'épée au côté.

— Attendez-nous, — dit André encore une fois. — Ne sortez sous aucun prétexte.

Il y avait beaucoup de monde dans le salon du préfet. Mais la comtesse aperçut les Vichroff dès leur entrée. Elle se rappela qu'ils l'avaient obligeamment aidée l'année précédente à une vente de charité, et elle les appela en souriant.

— Voilà mes petits aides de camp! — s'écria-t-elle. — Il y avait bien longtemps que je ne vous avais vus chez moi.

— Hélas! — fit Paul, en baisant sa main. — Ces temps derniers, nous nous sommes tellement occupés de politique...

— La Ligue, n'est-ce pas? J'en ai entendu parler.

Quelques dames, qui se trouvaient auprès de la comtesse, regardèrent les jeunes gens avec curiosité.

— Il vaut mieux dire « la corporation », — dit André, en s'inclinant. — Nous devons avouer que c'est encore la politique qui nous amène ici.

— Même chez moi? — s'étonna la comtesse.

— Même chez vous... excusez-nous, madame, mais il nous faut absolument voir le préfet, et le plus tôt possible. C'est très urgent.

— Grand Dieu! mais vous avez tout à fait l'air d'hommes d'État... Je vais faire demander tout de suite si mon mari peut vous recevoir. En attendant sa réponse, vous nous raconterez vos affaires. Ce sont vos couleurs, n'est-ce pas? Les couleurs de la Ligue?

— Oui, madame.

— Est-il vrai que vos camarades ont voté votre exclusion de l'université?

— Peuh! — fit André. — Nous aurions pu faire des votes de ce genre, nous aussi.

— Mais êtes-vous nombreux?...

— ... Son Excellence attend messieurs les étudiants, — annonça un domestique.

— Excusez-nous, madame.

Le préfet accueillit amicalement les jeunes gens.

— Il s'agit de l'université, hein?

— Oui, monsieur. Oui et non. C'est que... il paraît que deux de nos camarades et nous, sommes condamnés à mort...

— Rien que ça? — fit le comte. — On dirait que ça chauffe. Mais de qui tenez-vous ce renseignement?

— L'un de nos ennemis, trop honnête, nous a avertis; il mérite toute confiance. L'exécution, paraît-il, est fixée à demain.

Le préfet réfléchit.

— Après tout, c'est assez vraisemblable, — dit-il. — Il existe, dans la ville, une organisation révolutionnaire qui s'occupe de ces choses-là. Que pourrais-je faire pour vous?

— La première chose que nous vous demandons, monsieur le préfet, c'est de ne pas envoyer de flics... pardon,

d'agents pour veiller sur nous. Nous nous défendrons nous-mêmes, mais alors, il faudrait que vous nous autorisiez à acheter et à porter des armes.

— Vous êtes déjà armés, puisque vous avez vos épées.

— Oh! monsieur! Que peut-on faire avec une épée contre une bombe ou un revolver? Il nous faut des armes à feu. A nous deux, et à tous les membres de notre organisation.

— Combien êtes-vous?

— Trente.

— Hélas, je n'ai pas le droit, vous le pensez bien, de vous accorder cela. Vous voulez monter une petite armée, quoi! Je vais demander des ordres à Saint-Pétersbourg. En attendant, vous deux, vous aurez vos autorisations aujourd'hui même. Demain, vous achèterez ce qu'il vous faut.

— Pardon, monsieur... — fit Paul. — Nous sommes quatre, et l'un de ces quatre est exposé à une agression. Lequel, nous ne le savons pas. Il nous faut donc quatre revolvers.

Le préfet réfléchit encore.

— Soit! — décida-t-il, enfin. — J'assumerai la responsabilité de cette décision. Mais répondez-vous, devant moi, de vos deux camarades?

— Oh! oui, monsieur le préfet.

— Bon, allez tout de suite à la préfecture avec ce mot, sans repasser par le salon de ma femme. Je me charge de lui présenter vos excuses.

Il était déjà tard, quand les Vichroff rentrèrent chez eux.

— Ça y est! — déclara Paul, en sortant les papiers de sa poche. — Tavline, Lipinsky, voici vos autorisations. On en aura pour tout le monde, mais un peu plus tard.

— Vous êtes des as, mes petits, — dit Lipinsky, en s'emparant du document. — Demain, je m'achète un browning, et si l'on m'attaque...

Paul entraîna Tavline dans un coin.

— S'il te faut de l'argent pour acheter le revolver, nous pourrions te le prêter...

Jean regagna son hôtel après la tombée de la nuit. Lorsqu'il demanda la clef au portier, celui-ci lui répondit qu'il ne l'avait plus.

— Une jeune fille est venue vous demander, — dit-il. — Elle a dit qu'elle vous attendrait autant qu'il faudrait, jusqu'à demain matin au besoin. Elle m'a paru très malheureuse, et... je ne pouvais donc pas la laisser dans la rue! Elle vous attend dans votre chambre.

« Natacha! » pensa Tavline, puis une nouvelle idée lui vint : si c'était *l'autre?* l'assassin...

— En effet... — dit-il au portier. — Il ne faudrait pas laisser entrer, comme ça, tout le monde. Mais, pour cette fois...

Plus il s'approchait de sa chambre, plus son cœur battait.

... Et si c'était Natacha, la personne chargée de l'assassinat? Il se rappela ce que lui avait dit, jadis, la jeune fille au sujet de son serment à la section militante. Et Bronner n'avait-il pas avoué que le futur assassin se sentait terriblement affligé de sa mission?

Un frisson glacial parcourut l'échine du jeune homme.

« Ai-je peur? se demanda-t-il. Redouter une femme, quelle honte! »

Il ouvrit brusquement la porte. Natacha se trouvait là, accoudée à la table. En le voyant entrer, elle poussa un cri et se jeta vers lui :

— C'est vous? Vivant encore, vivant!

— Bien sûr que oui, — répondit Jean.

Ses doutes s'étaient dissipés. Il prit les mains de la jeune fille et l'embrassa sur la joue.

— Tu es venue m'avertir, n'est-ce pas? C'est déjà fait... Il est tout naturel, d'ailleurs, que je sois vivant, puisque l'exécution est fixée à demain... Ce n'est pas toi, l'assassin, j'espère?

— Oh, Jean! oh, Jean!... Mais vous en savez plus que moi, car je me suis évanouie, et je n'ai presque rien entendu... Jean! que deviendrais-je si l'on vous tuait!

— Ne parlons pas de cela. Dans tous les cas, l'agresseur courra des risques, lui aussi... Mais je veux que tu me racontes tout ce que tu sais.

— Peu de chose, hélas! J'étais comme dans un brouillard... Que c'était horrible! Bronner et Nikitenko s'opposaient à la décision... Podgouh a fait le Ponce-Pilate...

Elle pencha la tête sur son épaule, et il sentit les larmes de la jeune fille qui coulaient sur son cou. Il lui passa les bras autour de la taille, et aspira le parfum de ce corps vierge, qui se serrait convulsivement contre lui. L'émotion, dont il avait été la proie pendant toute la journée, trouva, enfin, une issue. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il déboutonnait fébrilement la blouse de la jeune fille, défaisait les crochets et les pressions... Natacha ne se défendait pas. Et lorsque son corps parut, son corps intact, — le jeune homme perdit la tête...

— Natacha... pardonne-moi, — souffla-t-il, enfin.

— Je n'ai rien à vous pardonner : je vous aime, je vous adore...

— Peut-être, est-ce l'heure pour toi de partir?

— Non... Ce n'est plus la peine, maintenant.

Elle resta chez lui jusqu'au matin.

XVII

Le suicide de Nikitenko passa presque inaperçu. Après la première émotion, causée par la révélation de Bronner, les Vichroff et leurs amis ne s'étonnèrent que de l'inaction de leurs adversaires. Ceux-ci, pendant quarante-huit heures, ne parurent pas à l'université. Le troisième jour, Savoluc rencontra un convoi funèbre avec des couronnes aux rubans rouges, et reconnut quelques étudiants dans le groupe qui suivait le cercueil. Un peu plus tard, Tavline apprit que c'étaient les obsèques du staroste ukrainien. Mais nul ne perçut de rapport entre cette mort et la condamnation du « conseil supérieur », nul ne devina le drame.

Natacha avait rompu tous liens avec la section militante. Elle négligeait ses cours, et passait ses nuits chez Tavline. Déjà, le personnel de l'hôtel la regardait de travers, et Jean donnait de gros pourboires au portier afin ne ne pas être trahi auprès de la direction. Les amoureux vivaient sans songer au lendemain. Il était évident, toutefois, que cette situation ne pouvait durer.

Le préfet de la ville reçut la réponse de Saint-Pétersbourg,

qui accordait le droit de s'armer à tous les membres de la « Ligue ». Ce furent alors des achats fébriles de revolvers et de cartouches. Il était certain qu'une agression de la section militante eût dès lors échoué. Les membres de la corporation ne se montraient qu'en groupe, et la plupart du temps sans ôter la main droite de leur poche... Sosso Golochvile se rongeait les ongles, dévoré d'une rage impuissante.

Que n'aurait-il pas donné pour que la condamnation fût exécutée! Il ne savait même plus auquel des quatre condamnés il en voulait le plus. Sa haine pour Tavline avait cédé le pas à sa haine des Vichroff, car il comprenait bien que, sans ceux-là, les ennemis n'auraient jamais pu mobiliser en si peu de temps, ni réunir la somme nécessaire à l'achat des munitions...

Il voulait savoir s'il y avait eu trahison. Il soupçonnait vaguement Natacha, et fit part de ses pensées à Podgouh, mais ce dernier répondit :

— Laissez-moi tranquille... Toute cette histoire est humiliante. Nous avons subi une grande défaite morale et perdu un de nos meilleurs amis. Il faudra du temps pour se relever d'un pareil coup.

Le Caucasien ne consentait pas à capituler. Il se mit à chercher, de quelle manière il pourrait atteindre ses ennemis.

Un jour, Tavline, entrant chez les Vichroff, les trouva en compagnie d'un étudiant qu'il ne connaissait pas.

— Monsieur Kouzouboff, — dit Paul. — C'est un étudiant poursuivi par les révolutionnaires. Je ne sais pas ce qu'il leur a fait, mais voici la preuve de ses malheurs.

Il tendit un bout de papier polycopié.

— Nouveau tract? — fit Jean.

Puis il lut à haute voix :

Les camarades consciencieux doivent connaître le nom du gendarme Kouzouboff, déguisé en étudiant, qui fréquente nos cours pour nous espionner. A mort le flic!

— Ce n'est pas nouveau, — dit Tavline, en posant le papier sur le bureau. — Je crois connaître l'auteur de ces lignes.

— Oui, mais il faut venir en aide à ce garçon. Il demande qu'on lui fournisse un moyen de se défendre.

— Nous avons encore un revolver, — dit André. — Je l'ai nettoyé hier au soir, il est en bon état, le voilà. Si vous le voulez...

— Merci beaucoup, — dit Kouzouboff, en prenant l'étui, l'air un peu gêné. — Vous êtes bien aimable. Mais, comme je n'ai pas d'autorisation...

— Pour l'obtenir, rien à faire en ce moment, — dit Paul. — Je vous conseillerais, toutefois, de vous adresser à la police.

— Mais est-ce que nous?... — commença André. Une pression du pied de Tavline lui coupa la parole.

« Quelle imprudence! » se dit Jean. « Il est prêt à montrer nos cartes au premier venu. »

Kouzouboff posa l'étui sur le bureau.

— Engin de mort! — fit-il, philosophiquement. — Cinq coups, cinq cadavres... Craignez-vous la mort, vous, messieurs?

— Drôle de question! — répliqua Paul. — Il ne faut pas la craindre, mais ce serait une bravade stupide que de la chercher. Voilà pourquoi on a toujours raison de se défendre.

— Attaquer, c'est aussi une manière de défense, — observa Kouzouboff.

— Pour moi, non, — dit Tavline. — Moi, je n'aurais jamais attaqué personne, surtout avec une arme. Même, si mon adversaire était armé, j'aurais toujours attendu qu'il tire...

Il s'aperçut tout à coup que le revolver ne se trouvait plus dans l'étui, mais dans la main de son interlocuteur, appuyée sur le bureau, et que le canon était braqué sur les deux Vichroff.

— Que faites-vous? — voulut-il s'écrier, mais les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge. Paul et André tombèrent de leurs chaises, comme deux marionnettes en carton — et au même moment, une gerbe de flammes jaillit.

Paul et André se redressèrent, Kouzouboff se leva de sa chaise.

— Le clavecin! — s'écria Paul.

Il courut voir si l'instrument n'était pas endommagé. Kouzouboff était pâle comme la mort.

— Vous direz que je l'ai fait exprès...

— Oh! — fit André. — Quelle idée! Mais je vois que vous

ne savez pas du tout manier une arme à feu. Voilà comment il faut s'y prendre...

— Non, j'en ai peur maintenant, je ne veux plus y toucher. Je suis tellement ému... Permettez-moi de me retirer.

Quand il fut sorti, les trois amis se regardèrent fixement.

— Eh bien! — commença Tavline. — Qu'en pensez-vous?

— Très drôle, — dit André.

— Très suspect, — ajouta Paul.

— Ni drôle, ni suspect, mais évident. C'était un attentat... Si quelqu'un de nous avait été tué, on aurait dit : c'est un accident.

Le valet de chambre entra :

— Madame prie ces messieurs de ne pas s'exercer au tir dans le cabinet, — prononça-t-il d'un ton grave.

MICHEL DE POURICHKÉVITCH

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LE FRONT PAYSAN

Depuis un siècle, le rôle politique de la classe ouvrière s'est extraordinairement développé. Le prolétariat industriel ne se contente pas de défendre ses intérêts particuliers au moyen de syndicats, il infléchit le destin national au moyen de partis de classe, et, dans un pays déjà, il a pris pour lui la totalité du pouvoir.

Mais voici que la classe paysanne, à son tour, devient « consciente et organisée », assume la défense de ses intérêts, cristallise son idéologie propre, se propose de faire prédominer une conception paysanne de la nation sur la conception bourgeoise et sur la conception ouvrière. Nous assistons aujourd'hui à la mise en train d'un mouvement qui, selon toute vraisemblance, marquera dans l'Histoire.

L'AGITATION AGRARIENNE DANS LE MONDE

Le phénomène n'est pas spécifiquement français.

Tantôt on voit l'État reconnaître et consacrer les droits économiques et politiques des ruraux; c'est l'œuvre de Darré en Allemagne, et d'Elliot en Angleterre. Tantôt on voit les producteurs s'insurger et se faire entendre par l'action directe : c'est ce qui s'est passé aux États-Unis, où le leader du mouvement était Milo Reno.

A la vérité, deux événements, depuis la guerre, sont venus, l'un dans le cadre de l'Europe orientale et centrale, l'autre dans le cadre mondial, fournir aux terriens l'occasion de s'organiser.

Les réformes agraires faites au lendemain des traités de paix, dans les États successeurs de l'Autriche-Hongrie et en Pologne, suscitèrent ici et là des partis agraires, dont plusieurs se lièrent en une « Internationale verte ».

Cinq ans plus tard vint la crise agricole mondiale, précédant de quatre ans ce que nous appelons « la Crise ». De 1925 à 1930, les agriculteurs se trouvèrent en position d'exilés économiques au sein des nations auxquelles ils appartiennent, leur gêne s'accentuant tandis que s'accroissait la prospérité générale.

Ce n'est pas ici l'endroit de rappeler les causes de la crise agricole, comment les producteurs d'outre-mer accrurent leur production durant les dernières années de la guerre et les premières années de la paix, pour parer à la sous-production européenne, comment ensuite les cultivateurs européens démobilisés se remirent au travail, quels doubles emplois s'ensuivirent et comment les prix agricoles en vinrent à s'effondrer.

Cette crise agricole mondiale eut des conséquences politiques différentes dans les pays *importateurs* de produits agricoles et dans les pays *exportateurs*. Dans les premiers, il existait un remède simple : dissocier les prix agricoles, pratiqués dans la nation, des cours mondiaux par l'élévation de barrières douanières et la limitation des quantités importées, dite « régime des contingentements ». Il suffit de l'action des représentants parlementaires de l'agriculture, et des interventions des organismes de représentation professionnelle existants pour imposer ces remèdes, même en Angleterre où ils constituaient le renversement d'une politique économique vieille de près d'un siècle. Dans les pays *exportateurs* au contraire, il n'existait pas de moyen aussi simple pour revaloriser les produits agricoles. Le marasme des prix persista donc jusqu'à ce qu'il en vînt à susciter dans les couches rurales les plus indifférentes aux affaires publiques une sorte de « syndicalisme révolutionnaire des terriens », dont Milo Reno fut, aux États-Unis, le porte-parole.

La France se trouve dans un cas curieux. Au cours même de la crise, elle est passée pour sa principale production agricole, le blé, de la condition de pays *importateur* à la condi-

tion de pays *exportateur*, d'une phase où les pouvoirs publics pouvaient soulager le monde rural par des mesures sommaires de protectionnisme à une phase beaucoup plus difficile. Nous trouverons donc dans l'agrarisme français les deux éléments ailleurs disjoints : interventions d'associations agricoles (consacrées de longue date par une collaboration quasi régulière avec les milieux officiels), et campagnes d'organisations politiques nouvelles à caractère révolutionnaire.

Nous trouverons surtout en France ce qui manque à presque tous les mouvements agraires étrangers : une idéologie qui approche de la maturité et qui donne à ces mouvements une bien autre cohésion que ne le feraient des revendications uniquement inspirées de la conjoncture économique défavorable.

Ces diverses raisons peuvent valoir au mouvement agraire française une primauté parmi les mouvements agraires étrangers semblable à celle qu'exerçait il y a un siècle le socialisme français sur les socialismes étrangers.

LA CLASSE PAYSANNE DANS LA NATION

On a coutume de dire que la France est à moitié paysanne. A en croire le recensement de 1931, il n'y aurait plus que 7 578 986 Français et Françaises qui travaillent aux champs sur un total de 21 611 835 Français et Françaises travaillant. Donc 35 p. 100 seulement de nos travailleurs vivraient de culture et de l'élevage.

Ils connaissent un régime économique bien différent de celui qui régit le reste de la France : *il y a parmi eux une majorité de patrons et une minorité de salariés.*

On compte dans le monde agricole, 4 657 832 chefs d'établissements et 2 095 368 salariés. La proportion est inverse pour le reste de la population. On en peut tirer cette conclusion : *dans nos fermes, on compte 9 responsables pour 4 irresponsables, alors que le reste de la France compte 3 responsables pour 20 irresponsables.*

Le contraste est frappant. Pour faire voir combien plus forte est la proportion de ceux qui ont à réfléchir, à décider et à subir sans aide les conséquences de leurs fautes, parmi

notre population paysanne que dans le reste du pays, nous pouvons apporter encore d'autres chiffres : la France compte 3 551 394 établissement agricoles, industriels, commerciaux, etc... Là-dessus, plus des deux tiers (2 412 633) sont des établissements agricoles. Dans le solde, les établissements commerciaux sont au nombre de 415 580, et il y a là-dessus un grand nombre de commerces ruraux. Plus on approfondit l'examen de ces statistiques, plus on se fortifie dans le sentiment que la France comporte en face d'une population urbaine de dépendants irresponsables, une population rurale d'indépendants responsables.

LA PAYSANNERIE DANS LA CRISE

La classe des entrepreneurs agricoles a été de toutes les classes françaises la plus frappée par la crise. Durant l'année 1934, les revenus des salariés dans l'ensemble du pays (salariés agricoles y compris) ont été par rapport à 1913 multipliés par 6, les revenus des capitalistes ont été multipliés par 5, ceux des entrepreneurs industriels et commerciaux multipliés par 4, ceux des entrepreneurs agricoles multipliés par 2[1].

Dans le total des revenus de la nation, les entrepreneurs agricoles entraient pour 23 p. 100 en 1913. Ils n'entrent plus que pour 9,5 p. 100 en 1934!

A peu près doubles en 1913 des revenus que les capitalistes tiraient de leurs valeurs mobilières, les revenus que les cultivateurs tirent de leur travail sont maintenant de très loin inférieurs à ces revenus capitalistes. Fait frappant : pensionnés et retraités touchent 14 milliards, ce qui n'est pas beaucoup moins que ne gagnent les agriculteurs, 17 milliards.

Pourquoi les agriculteurs sont-ils tellement plus atteints par la crise que ne l'est le reste de la nation? Parce qu'ils sont plus de 4 millions et demi de producteurs indépendants

1. Cf. *La France économique en 1934* : « Les revenus privés », par M. de Bernonville. Ces chiffres sont d'ailleurs, sur certains points, discutés. D'après la *Statistique générale de la France*, le revenu de 300 valeurs mobilières, en octobre 1935, n'est même pas deux fois plus grand qu'en 1914 (exactement : 194 p. 100).

et qu'ils ne peuvent se concerter pour réduire leur production et faire ainsi monter les prix de leurs produits.

La crise a provoqué dans le monde entier :

A) L'effondrement des prix de certains produits avec maintien des quantités produites à peu près au niveau d'avant-crise;

B) La réduction brutale de certaines productions avec maintien des prix non loin du niveau d'avant-crise.

Les produits que vendent les agriculteurs rentrent dans la catégorie A. Beaucoup des produits qu'ils achètent rentrent dans la catégorie B. Il s'ensuit que les conditions d'échange sont extraordinairement défavorables aux agriculteurs et M. Marcel Braibant, vice-président du parti agraire, a pu donner les exemples suivants : « En 1913, avec du blé à 27 francs le quintal, il suffisait à l'agriculteur de 45 quintaux de blé pour se procurer une moissonneuse (1 200 francs). Aujourd'hui, avec du blé à 70 francs, il lui faut vendre 80 quintaux de blé (la moissonneuse coûte 6 000 francs). Une charrue brabant valait en 1913 14 sacs d'avoine, elle en vaut maintenant 21. »

Pierre Mendès-France, député de l'Eure, s'est appliqué à attirer l'attention sur le cas des cultivateurs ayant contracté des emprunts au Crédit agricole : une dette dont l'intérêt pouvait être acquitté au prix de 30 quintaux de blé en 1932, nécessite maintenant la vente de 80 quintaux de blé.

PROTECTIONNISME ET AGRICULTURE

Pour enrayer la baisse des produits agricoles, le premier moyen qui s'offrait à l'esprit, c'était le développement du protectionnisme. En France, l'histoire du protectionnisme et celle de la paysannerie sont liées à travers toute la IIIe République. C'est M. Méline, défenseur de l'agriculture, qui nous fit sortir du régime libre-échangiste qu'avait instauré, en 1860, Michel Chevalier avec son ami Cobden. Les lois du 28 mars 1885, du 29 mars 1887, du 27 février 1894, instaurèrent un droit de 3 francs par quintal de blé, et l'élevèrent successivement à 5 et à 7 francs. Le 3 mars 1891, M. Méline déposait son fameux rapport sur la protection de l'agri-

culture et de l'industrie françaises, qui allait conduire à l'adoption du tarif douanier de 1892. Cette période d'offensive agricole de 1885 à 1892 trouve son pendant dans les campagnes conduites de 1925 à 1931 et qui aboutirent au régime actuel des contingentements.

De quels moyens la profession agricole disposait-elle pour se faire entendre?

LA REPRÉSENTATION DE LA PROFESSION AGRICOLE

Il existait toute une série d'associations professionnelles dont les rapports avec l'État étaient fréquents et intimes. M. de Gailhard-Bancel, député de droite, ayant obtenu en 1901 qu'un projet de loi sur les retraites ouvrières et paysannes fût renvoyé pour avis aux associations professionnelles, et ayant ainsi fait échouer la loi, les gouvernements se sont depuis lors toujours préoccupés de consulter ces associations avant de rien entreprendre dans l'ordre agricole.

Quelles sont ces associations? D'abord les syndicats agricoles. On aime à rappeler que la loi de 1884, dans sa version votée par la Chambre, n'autorisait les syndicats que pour « la défense des intérêts économiques, industriels et commerciaux ». Au moment où l'on lisait ce texte au Sénat, un sénateur, entrant dans la salle des séances, s'exclama : « Et pourquoi pas agricoles? » On ajouta le mot sans discussion. Le syndicalisme agricole n'a donc point été prémédité par le législateur. Il a pris pourtant un large développement puisque les syndicats agricoles comptent 2 millions d'adhérents, plus que les syndicats ouvriers!

Qui se prévalut de la loi pour fonder les premiers syndicats agricoles? Des propriétaires membres du cercle catholique dit *Société des Agriculteurs de France,* fondé en 1868. M. de Gailhard-Bancel, racontant la fondation des syndicats en Provence, rapporte que, chaque année, les dirigeants faisaient en commun une retraite dans un monastère. Quand fut fondée l'*Union des syndicats agricoles,* la *Société des Agriculteurs de France* finança et logea le nouvel organisme, rue d'Athènes.

Auprès des syndicats agricoles, se rangent les mutuelles

et coopératives. Vis-à-vis de l'État, syndicats et coopératives sont groupés dans l'*Union Centrale des syndicats agricoles* et la *Fédération Nationale de la Mutualité et de la Coopération agricoles*. Comme ces deux organismes représentent la totalité du monde agricole, on ne peut aisément les mettre en mouvement lorsque les intérêts particuliers des producteurs de blé, ou des producteurs de betteraves, ou des producteurs de lait, se trouvent menacés. Aussi a-t-on vu se fonder peu à peu toute une série d'associations « spécialisées », *Association générale des producteurs de blé*, *Confédération générale des planteurs de betteraves*, et ainsi de suite : ces associations spécialisées se sont fédérées en 1919 en une *Confédération nationale des associations agricoles*, destinée à faire pendant à la C. G. T. des ouvriers et à la C. G. P. F. des patrons de l'industrie.

LA CAMPAGNE POUR LES CONTINGENTS (1925-1931)

Toutes ces associations agricoles ont milité pour l'accroissement de la protection agricole. Elles ont fait entendre leurs voix par des Congrès, des démarches auprès des parlementaires, des articles de journaux, ainsi qu'au sein des *Chambres d'agriculture* créées par la loi du 3 janvier 1924.

Ont-elles réussi dans leur tâche? Oui, dans le sens qu'elles ont obtenu les mesures qu'elles réclamaient. Non, dans le sens que ces mesures se sont révélées insuffisantes.

En 1931, la France importait 9 236 000 tonnes d'objets d'alimentation. Les premières mesures de contingentement sont prises le 27 août 1931. En 1932, les importations alimentaires tombent déjà à 8 627 000 tonnes. Elles ne sont plus que de 6 897 000 tonnes en 1933, et de 5 901 000 tonnes en 1934, soit, par rapport à 1931, une réduction de 37 p. 100.

Une réduction de 37 p. 100 dans le volume des arrivages étrangers, c'est un résultat et néanmoins la chute de nos prix continue. Elle atteint depuis 1930, 20 p. 100 pour le beurre, 33 p. 100 pour le mouton, 39 p. 100 pour le porc, 41 p. 100 pour le veau, 42 p. 100 pour le bœuf, 50 p. 100 pour le blé[1].

1. François Deby, *l'Europe nouvelle*, 16 novembre 1935.

L'ENTENTE PAYSANNE ET LE PARTI AGRAIRE

Restreindre la concurrence étrangère ne suffit donc pas. Il faut reviser les rapports des producteurs agricoles avec le reste de la nation. C'est ce qu'avaient senti et exprimé il y a plus de dix ans, les promoteurs paysans de mouvements agrariens dit « démagogiques ».

Le premier en date de ces mouvements, c'est l'*Entente paysanne* fondée à Cahors, le 20 septembre 1925. L'*Entente paysanne* protestait contre la « déviation » du syndicalisme agricole : « Le syndicat professionnel agricole est devenu le siège de toutes les ambitions malsaines. On y trouve des médecins, des avocats, des professeurs, des vétérinaires, des mercantis, des politiciens... » L'*Entente paysanne* se promettait de rester purement paysanne et ses dirigeants s'interdisaient toute tentative électorale. Elle s'assignait pour tâche de peser sur tous les partis politiques sans distinction pour obtenir d'eux des mesures favorables à la classe rurale. Un journaliste de Limoges, Jan Printemps, fut l'animateur de l'*Entente paysanne*.

Bientôt après l'*Entente paysanne*, vint le *Parti agraire*. Il fut fondé, lui aussi, sur l'initiative d'un journaliste, M. Fleurant Agricola. C'est le 27 novembre 1927, à Aurillac, que le *Parti agraire* tint sa réunion constitutive. Il eut aussitôt son journal, *la Voix de la Terre*.

Le Parti agraire se plaçait d'emblée sur le terrain politique. En 1928 et en 1932, il présenta des candidats. Toutefois, il n'a qu'un élu à la Chambre, M. Louis Guillon. Il réclame la R. P. qui seule pourrait lui donner une représentation importante. Avec le scrutin d'arrondissement à deux tours, en effet, un candidat agraire ne peut passer que s'il obtient la majorité absolue. Au second tour, n'étant point classé « à gauche », il ne bénéficie pas de la discipline républicaine, et ne pourrait être élu que par des désistements de droite qu'il faudrait avoir négociés à l'avance, ce que rendent difficile certaines positions prises par le Parti agraire. Ainsi, le Parti agraire réclamant, « comme tout le monde », la revalorisation des produits agricoles, précise le moyen qu'il convient d'après lui d'employer : la dévaluation monétaire. Il s'en prend avec

violence aux minotiers et au trust des engrais. Enfin, tout récemment (Cf. *la Voix de la Terre* du 13 sept.), le Parti agraire entrait en correspondance avec la *Confédération générale des paysans travailleurs*, organisation d'inspiration communiste dirigée par MM. Jean Renaud et Robert Mioch.

LE FRONT PAYSAN ET SON HÉROS, DORGÈRES

Nous en arrivons à une troisième organisation, *La Ligue des Paysans*, fondée par un troisième journaliste, Henri d'Halluin, dit Dorgères. Dorgères est un petit Flamand râblé au teint rose, qui fit ses débuts en 1921 comme secrétaire de rédaction de l'*Écho des syndicats agricoles* à Lille. Rédacteur ensuite au *Nouvelliste de Bretagne*, il fut congédié de ce journal catholique en même temps que son directeur, Eugène Delahaye, qui était d'Action Française et qui fut victime de la condamnation infligée à cette organisation par le Saint-Siège. Mgr Charost fit alors donner à Dorgères la direction du *Progrès agricole de l'Ouest*, hebdomadaire qui avait alors 232 abonnés et qui en a aujourd'hui 35 000 environ!

Dorgères se fit connaître et fit connaître son journal au moyen d'une campagne contre l'application, dans l'Ouest, de la loi sur les Assurances sociales.

« L'ouvrier agricole, dit Dorgères, doit devenir fermier, le fermier doit devenir propriétaire. Ce processus de transformation spéciale est retardé par l'obligation de cotiser aux Assurances sociales ». Orateur simple et direct, homme sans besoins personnels, fort d'une longue hérédité paysanne, Dorgères se conquit rapidement une large audience.

Après l'une de ses réunions publiques, un jeune auditeur s'approcha de lui, se présenta : Jacques Le Roy Ladurie. Ce soir-là se noua entre les deux hommes une alliance qui est peut-être le véritable ciment du Front paysan.

En effet, M. Le Roy Ladurie allait, peu après, devenir le secrétaire général et l'animateur de l'*Union des syndicats agricoles*, prenant ainsi en mains les leviers de commande de l'ample et vénérable mouvement syndical agraire, ayant barre sur le mouvement coopératif. M. Le Roy Ladurie s'appliqua à secouer l'emprise de la *Société des Agriculteurs de France* sur

l'*Union des syndicats*, à remplacer les propriétaires terriens par des paysans. On ne lui opposa pas grande résistance, toute la structure financière de la « rue d'Athènes » étant à l'époque très ébranlée par la crise, et le besoin d'une réforme profonde se faisant sentir. « Dorénavant, il faudra que les syndicats soient vraiment des syndicats, et non plus des cercles ni des associations philantropiques », décréta M. Le Roy Ladurie.

Quand il fut avéré que la loi stipulant un prix minimum pour le blé faisait l'objet d'une violation universelle et continue, et surtout quand M. Flandin prit en matière agricole des décisions qui furent regardées par les associations agricoles comme une déclaration de guerre, il y eut des prises de contact entre le *Parti agraire* (M. Fleurant-Agricola), l'*Union des syndicats agricoles* (M. Le Roy Ladurie), l'*Association des producteurs de blé* (M. Pierre Hallé), la *Ligue des paysans* (M. Dorgères) et cette alliance confuse de mouvements politiques et d'associations professionnelles prit le nom de *Front paysan*, en se proposant les objectifs suivants :

« Lutte contre une politique de déflation qui tend au nivellement inacceptable des prix français et des prix étrangers.

Lutte pour une politique de revalorisation des prix nationaux à la production.

Lutte pour une protection du travail national sous toutes ses formes.

Défense du régime républicain avec réforme de l'État ayant pour base la famille et le métier.

Organisation professionnelle de l'économie nationale. »

Le *Front paysan* n'avait ni statuts, ni bureaux, ni chef. Parce qu'il fit l'objet de poursuites judiciaires, parce qu'il posa une candidature retentissante à Blois, parce qu'il a une personnalité dynamique, Dorgères devint rapidement le symbole vivant du *Front paysan*.

LE CORPORATISME AGRICOLE

Comme nous l'indiquions au début de cette étude, le *Front paysan* n'a pas seulement des revendications économiques immédiates. Celles-ci, comme il arrive dans le cas de tout

mouvement visant à soulever les masses, sont situées un peu au delà du possible. Le *Front paysan* a aussi, a surtout, une idéologie corporative, à la base de laquelle on trouve la notion de *la propriété, fonction sociale.*

« Dans la conception individualiste, disait Albert de Mun, la propriété cesse d'apparaître avec le caractère d'une charge sociale; satisfaction suprême de l'intérêt personnel, garantie par des conventions purement humaines, elle est regardée la plupart du temps comme un simple placement de capitaux, plus ou moins avantageux. » Le Front paysan entend rendre à la propriété son véritable caractère et en faire la pierre d'angle de l'édifice social.

Le propriétaire, enseignent les dirigeants agraires, a des devoirs envers la terre : ne pas épuiser la nourricière, lui restituer intégralement sa puissance productrice. Il a des devoirs envers sa famille : lui assurer la subsistance sur le domaine familial qui ne pourrait être morcelé qu'au dommage de tous. Il a des devoirs envers ses ouvriers : les traiter comme des membres de sa famille, leur faciliter l'accession à la propriété paysanne. Il a des devoirs envers son village : ici je voudrais citer des pages entières de l'admirable *Histoire de la campagne française* de M. Gaston Roupnel. M. Roupnel montre que les charges pesant au Moyen Âge sur les cultivateurs résultaient d'obligations qu'ils s'étaient mutuellement imposées pour l'avantage de tous, dans le régime à demi communautaire sous lequel vivait le village avant l'arrivée du seigneur féodal. Vient le seigneur, et il réclame pour lui ces redevances qui allaient auparavant à une masse commune. Un dirigeant paysan m'a dit :

« Ce qui s'est passé jadis dans la société villageoise, vous pouvez le comprendre en voyant ce qui se passe aujourd'hui dans la société anonyme : d'abord elle fut un instrument de collaboration entre associés s'imposant des charges pour des bénéfices, puis des hommes, d'abord extérieurs à la société, y pénètrent et en deviennent les maîtres et s'approprient une proportion croissante des profits. »

Donc le Front paysan se propose de rétablir la communauté villageoise, la collaboration paysanne. Il regarde la désertion des campagnes comme une catastrophe nationale, estimant

que l'homme vivant dans la maison de ses pères, voulant léguer sa terre à ses enfants, côtoyant chaque jour le cimetière de ses ancêtres, est un tout autre citoyen que l'ouvrier logeant en garni.

Le Front paysan est l'ennemi de tout ce qui menace la propriété paysanne et d'abord de « la servitude de l'intérêt ». Que le paysan puisse être chassé de sa terre parce qu'il a fait un emprunt et que, depuis, la valeur de l'or a haussé dans le monde, cela apparaît aux dirigeants agraires comme une monstruosité. Ils sont donc, — éternelle position des chefs agrariens, — pour l'allégement des dettes agricoles, par une politique de dévaluation monétaire. Ils sont surtout pour le bien de famille insaisissable, sujet sur lequel il existe déjà une loi qu'il s'agit de rendre efficace. Le Front paysan est contre le partage de la propriété entre les héritiers. Ses dirigeants s'expriment avec violence sur le Code civil. Ils s'indignent de la fameuse formule de Treilhard : « Les bases d'une loi sur les successions ne peuvent être prises que dans les affections naturelles. C'est d'après ces affections que le législateur doit régler la dévolution des hérédités. » Ainsi les rédacteurs du Code civil regardaient la propriété comme un moyen de jouissance que le testateur devait morceler au gré des affections que les juristes lui supposaient bon gré mal gré. Elle est pour le Front paysan un instrument de production économique et de stabilité sociale qui doit rester entier.

Le Front paysan a un projet de Constitution corporative qui a été exposé par M. Pierre Hallé, au XVIIe Congrès de l'Union des syndicats agricoles et qui mérite mieux que le résumé qu'on pourrait en faire ici.

Tout dernièrement, a eu lieu à Montpellier une grande manifestation du Front paysan, qui réunissait près de quinze mille personnes. M. Dorgères a annoncé que son groupement était décidé à appuyer les revendications des viticulteurs méridionaux. La vieille Confédération générale des vignerons, qui avait donné tant de mal à Clemenceau, repartirait donc en guerre, comme au temps où « le Midi bougeait », avec l'appui du Front paysan.

BERTRAND DE JOUVENEL

CINÉMA

DÉBUT DE SAISON

La saison 1935-1936 a débuté par des discussions politiques, économiques et techniques. Il ne s'agissait moins, semble-t-il, de produire et de voir des films, de travailler sur le solide terrain de la réalisation et de la critique d'ouvrages achevés que de débattre des modes de la protection, du rôle de l'État, de l'avenir de procédés nouveaux. Êtes-vous pour ou contre les décrets-lois? Ami ou adversaire de la couleur? Voilà les questions qu'on posait, qui fournissaient aux journaux des sujets d'enquêtes; on se passionnait pour les joutes théoriques; les ouvrages passaient au second plan de l'actualité. Ce fracas, par bonheur, commence à s'éteindre. Les décrets-lois du cinéma ont manqué le train; nous ne connaîtrons jamais sans doute les textes exacts sur lesquels, sans les avoir lus, tant de gens ont furieusement controversé; nous ne saurons pas si le gouvernement méditait, comme on l'a prétendu, une sorte d'étatisation du film, si les mesures de salubrité qu'il projetait menaçaient véritablement les intérêts des industriels honnêtes et les affaires saines. Et, pour conclure, au nom de la *liberté de l'art*, cent individus louches et insolvables continueront en paix leurs petites opérations. Dieu soit loué! ils respirent.

En vérité, si le cinéma allemand étouffe sous un excès d'organisation, sous une censure extraordinairement tatillonne qui le terrorise et lui enlève toute initiative, le condamne à ne chercher que les motifs les plus insignifiants,

dont ne puisse prendre ombrage aucun dogme du racisme, du national-socialisme, de l'aryanisme intégral, et à tourner ces mièvres bluettes dans des décors somptueux pour accrocher le spectateur sans risquer les foudres hitlériennes, si le cinéma allemand, dis-je, se meurt d'organisation outrancière, asphyxiante, le français, lui, en manque assez cruellement. Beaucoup de talents dispersés, inemployés ou qui végètent faute d'aliment; beaucoup de gens aussi qui ne sont pas à leur place, de producteurs improvisés qui ignorent l'alphabet de leur métier; beaucoup de bousillage et de gaspillage.

Le système sous lequel nous vivons ne présente aucune garantie de stabilité, d'équilibre. Généralement on fait d'un film une affaire isolée ou presque; on rassemble des capitaux, des vedettes éprouvées, un titre qui semble donner toutes les garanties et on joue sa chance sur une bande unique. Imaginez un éditeur qui ne publierait qu'un livre, qui n'aurait ni fonds ni programme. Les inconvénients de cette méthode sautent aux yeux. Elle interdit toute recherche de sujets inédits, de noms nouveaux, toute tentative de rajeunissement. Les commanditaires ne s'inquiètent pas, à proprement parler, de cinéma, ils spéculent à la bourse des films et exigent tous les atouts. Chaque bande, si elle réussit, doit rapporter, pour compenser les chances de perte et d'échec, un bénéfice indécent, dont une exploitation raisonnable ne se soucierait pas, qu'elle ne considérerait que comme un hasard heureux. Jamais un éditeur n'a espéré que chacun de ses livres tirerait à cent mille. Il distribue sagement sa production : un certain nombre d'ouvrages honnêtes et courants; quelques autres de qualité supérieure; enfin un ou deux qui bravent les routines, qui lui vaudront sinon un gros rapport d'argent immédiat, du moins de la réputation et du lustre, qui soulèveront des discussions, qui lui fourniront l'occasion de tâter le mystérieux public, qui seront des essais, des coups de sonde et, peut-être, s'il a eu le nez fin et si les dieux le favorisent, une très fructueuse opération pour l'avenir.

Je n'ai qu'une médiocre confiance dans les mesures administratives, dans les décrets; l'État ne peut que soutenir l'effort individuel, lui assurer un milieu favorable, non pas se substituer à lui; sa constitution actuelle et l'esprit public

ne le lui permettent pas. Ce que nous réclamons, plus que du papier imprimé, et contresigné, c'est un homme qui possède du goût, de la pénétration, de la capacité industrielle, des capitaux suffisants pour ne pas vivre au jour le jour, pour pouvoir établir un programme et le suivre, un homme qui comprenne la nécessité du laboratoire et qui ait la sagesse d'être hardi, de brûler quelques vieilles idoles et d'en pétrir de neuves avec du limon vierge. Y en aurait-il plusieurs que je ne me plaindrais pas; je ne souhaite pas un dictateur. Cependant un seul suffirait, pour le moment, à combler nos espérances les plus folles, un organisateur des puissances éparses, un centralisateur. Le cinéma est la grande force poétique de notre temps, la seule forme d'art qui s'adapte exactement à notre rythme de vie, à la tonalité de notre époque, dont le style soit spontané, flotte dans l'air que nous respirons. Désordonné et anarchique, il s'éparpille, il répartit mal les tâches, il gâche le génie, le talent et l'adresse de ses ouvriers; il a besoin, avant toute chose, d'ordre et de direction.

***

La couleur tuera-t-elle le noir et blanc, comme le son a banni le silence? Voilà l'autre question qui a partagé l'opinion ces dernières semaines. Elle s'était posée déjà, mais jamais aussi nettement. Les essais précédents n'avaient pas de portée générale; la brève et pittoresque *Cucaracha*, les hallucinants *Masques de cire*, la fête à bord du corsaire de *Rio-Rita* étaient des curiosités qu'on pouvait estimer sans lendemain. Von Stroheim avait employé la couleur épisodiquement et dans une intention nettement parodique. Les *Silly Symphonies*, ces menus chefs-d'œuvre du dessin animé où le parti-pris de stylisation des personnages s'étend à la teinte de leur peau et de leurs habits, au ciel, aux nuages, ne s'inquiétent guère de donner l'illusion du réel, de photographier la nature. Avec *Becky Sharp* au contraire, Rouben Mamoulian a tenté de tourner cette fois une bande entière, et une bande de métrage courant et de confection commerciale, dont le scénario ne commande aucun effet d'horreur ou d'étrangeté,

en utilisant la technique la plus perfectionnée de la prise de vues en couleurs.

De *Becky Sharp*, fort honorable film moyen, il n'y aurait rien de particulier à dire si nous n'en avions attendu une sorte de révélation. Pour moi, l'avouerai-je? j'espérais un choc, une surprise désagréable comparable à celle que j'ai éprouvée à Londres, le jour où j'ai écouté le premier parlant. Je pensais que la photographie des couleurs me dévoilerait un monde inconnu, abominable et surprenant, irritant et plein de promesses mystérieuses, un univers ignoré. Ainsi l'enregistrement sonore nous replaçait sauvagement, à ses débuts, en face du chaos et du brouhaha, nous déconcertait, nous ahurissait, offrait au créateur des chances d'erreur et des obligations de refus, d'élimination, l'occasion, en un mot, d'exercer son génie. En serait-il de même de la couleur?

Franchement, j'ai été déçu. J'ai eu, la plupart du temps, l'impression de reproductions de tableaux peints et de leur sage ordonnance bien plus que de la vie élémentaire surprise par l'objectif. Une lumière crue et dure; pas de profondeur; des visages dont on ne voit que le fard, dont la chair n'apparaît pas. Absence de relief; toutes les valeurs montées à la même intensité, on a la sensation que, par un paradoxe, le blanc et noir, qui respecte leur hiérarchie, est plus coloré que ce bariolage plat et cruel. Quelques verts pourtant et quelques rouges très beaux, mais fugitifs. En somme, rien qui incite à espérer, rien qui nous rappelle la fièvre, l'inquiétude avec laquelle nous accueillimes jadis le *Chanteur de Jazz*, *Ombres blanches* et surtout *Broadway Melody*, prodigieux primitif dont date l'ère véritable du parlant.

***

A défaut d'un style allemand actuel, le secret de l'ancien s'étant dissous dans une trop stricte discipline politique, ayant émigré avec les Pabst, les Fritz Lang, les Pommer et ne trouvant nulle terre propice, à défaut d'un style allemand, on ne saurait nier qu'il existe, dans la plus aimable province du germanisme, une manière viennoise. Autrichienne serait un terme trop large. Cette école que dirige, aimante Walter Reisch, scénariste et metteur en scène, et dont il compose à lui

seul, ou presque, tout le personnel directeur, n'a pas de grandes ambitions; elle se complaît à se répéter, à ne se mouvoir que dans la grisaille, l'attendrissement et la demi-teinte. Elle ne possède peut-être pas autre chose que du charme, mais elle en regorge. Il tient à plusieurs causes : la photogénie de la vieille ville danubienne; une certaine sentimentalité à la fois languide et retenue; nos rêveries littéraires; le jeu d'acteurs excellents nourris de *gemuetlichkeit* et d'un humour bonhomme et mouillé; enfin, et surtout, l'emploi judicieux de la musique qui baigne l'action sans l'alourdir, qui semble toujours non pas, comme dans tant de bandes européennes et américaines, un placage d'après coup, mais une émanation naturelle de la pellicule.

Épisode et *Tanzmusik*, les deux derniers nés ne rompent pas l'heureuse tradition de *Liebelei*, de *Symphonie inachevée*, de *Mascarade*. De celui-ci, *Épisode* est comme un reflet lunaire, un écho en sourdine. Bande floue, tendre, subtile, variation sur des nuances amoureuses, broderie brumeuse et légère enveloppant une mélodie mélancolique; nocturne dont le détail perpétuellement noyé échappe à la mémoire, qui laisse à l'œil et à l'oreille un souvenir délicat, une obsession vague et persistante. *Tanzmusik* a moins de discrétion et plus de nerf. Dans l'âme d'un musicien viennois s'opposent le jazz et les maîtres classiques, Bach, Mozart, Beethoven. Obligé au fracas des instruments à percussion et aux cadences syncopées, il fuit le Nouveau Monde, emmenant avec lui une épouse yankee improvisée, passionnée des rythmes qu'il abhorre, et que toute sonate endort. Quel beau thème! Il ressemble étrangement, sur un plan moins tragique, à celui de Tannhäuser qui a pour substance la lutte des motifs de Vénus et de la pure Élisabeth. Vénus, c'est ici la belle Américaine aux rythmes nègres, tropicaux, infernaux; Élisabeth, c'est Edi Baumann, la Viennoise fervente des Maîtres. Tout cela a bien de la saveur et du pittoresque musical, et l'on peut pardonner à la bande, en faveur de sa vivacité originale, quelques faiblesses d'exécution dues surtout, sans doute, à la difficulté de trouver un acteur capable d'interpréter le principal rôle, d'être à la fois deux personnes aussi contraires que le chef d'orchestre de jazz et l'austère servant de Bach.

***

Le film français se défend fort bien; il y a, à coup sûr, un incontestable progrès de nos artistes, de nos artisans; la classe moyenne des ouvrages tournés dans notre pays a nettement gagné depuis quelques mois. Je ne veux pas me livrer, dans cette revue rapide et qui ne vise qu'à l'essentiel, à une fastidieuse énumération, à la copie des programmes hebdomadaires, mais je dois signaler cependant — et qu'on m'excuse si j'oublie des titres — *Deuxième bureau*, bonne bande qui sacrifie adroitement à la mode de l'espionnage, *les Yeux Noirs, les Beaux Jours*, ouvrage un peu diffus mais d'une fraîcheur juvénile, *Tovaritch*, agréable adaptation à l'écran de la pièce célèbre, *Touche-à-tout*, fort divertissante comédie, *Ademaï au Moyen âge*, bouffonnerie anachronique d'un genre vers lequel ne me porte guère mon goût naturel mais où l'excellent Noël-Noël amuse un public fidèle, *Variétés* qu'accable un peu la gloire de l'ouvrage muet tourné par Dupont, *Princesse Tam-Tam* qu'anime, en dépit d'un scénario déplorable, la prodigieuse Joséphine Baker, la Réjane noire. *Crime et Châtiment*, qui appartient à la saison dernière, continue à remporter un vif succès dans les salles; il convient de se réjouir de cette bonne fortune d'un film qui traite sans concessions une matière ardue et triste, d'un ouvrage qui consacre tous les espoirs que nous pouvions mettre en P. Chenal, metteur en scène jeune et doué d'une forte personnalité. Si Marcel l'Herbier a parfaitement réalisé la *Route impériale*, drame colonial qui n'a que le défaut de trop rappeler l'atmosphère des légendaires *Trois lanciers du Bengale* et d'exploiter une veine un peu épuisée, F. Gandera a renouvelé très plaisamment, et avec un tact où j'oserais soupçonner quelque ironie, les *Mystères de Paris*, d'Eugène Suë, roman populaire exécrable et génial, où le plus grand de nos mauvais écrivains a déployé son imagination absurde et puissante et campé des types insoutenables mais d'une vie telle que le ridicule ne peut pas les tuer. Enfin nous avons vu, cet automne, la *Bandera*, l'*Équipage* et *Pasteur*.

Julien Duvivier s'affirme comme un artisan abondant et précis, sûr de son métier. Après *Golgotha* où il manifestait

un don magnifique d'animateur de foules, mais qui manquait de religiosité profonde, après *Maria Chapdelaine* qui eût exigé peut-être de son auteur plus de spontanéité ingénue et de lyrisme naïf, il a traité dans la *Bandera* une substance qui n'outrepasse pas ses limites, qui coïncide parfaitement avec son génie naturel, qui est âpre, réaliste, minutieux; il a excellemment rendu l'atmosphère du récit de Mac Orlan, sa poésie trouble et sommaire, riche, sous le dépouillement de l'appareil romanesque d'on ne sait quel sens assez malaisément définissable, d'une grandeur mystérieuse où le fait-divers se dilue et se sublime, gravit le plan de la tragédie. Il a vigoureusement dessiné les aventuriers de la Légion étrangère espagnole, évoqué tour à tour la vie nocturne des petites rues de Montmartre, la Rambla de Barcelone, le soleil d'Afrique. Tout, justesse de l'inspiration, probité de la technique, convenance de l'interprétation concourt à la réussite de cet ouvrage.

Anatole Litvak a entrepris, lui, de renouveler *l'Équipage*, d'après Kessel, dont Maurice Tourneur, aux derniers temps du muet, nous avait déjà fourni une très bonne version silencieuse à laquelle on ne pouvait reprocher, à mon goût, que d'appuyer déjà un peu trop sur le personnage de la femme qui sépare les deux aviateurs voués au péril commun, qui risque de dissocier la cellule de combat. On ne la voyait pas dans la nouvelle primitive; elle était le mythe, l'éternel féminin. Maurice Tourneur avait humanisé et peut-être affadi un peu le thème en l'y introduisant. Kessel et Litvak ont dû, par la force des choses, la mettre plus en lumière encore. La photogénie de l'avion, la beauté à l'écran des mouvements des escadrilles, tant de kilomètres de pellicule ont épuisé cette source d'intérêt qu'elle ne porterait plus l'attention du spectateur pendant une heure et demie aujourd'hui. Du coup il faut bien chercher à meubler le centre de l'ouvrage, et l'héroïne secrète, que l'on a maintenant la faculté de nuancer par la parole, se présente naturellement à l'imagination des auteurs; elle remplacera la machine, mènera ostensiblement l'action. D'où le changement du caractère et de signe de la bande qui gagne en sensibilité ce qu'elle perd en majesté épique, en virilité austère. L'ensemble a beaucoup de tenue, d'émotion; certains envols, traités avec laconisme et discrétion, accompagnés d'une

musique brutale et lyrique d'Honegger où les bruits d'hélices, de moteurs, de mitraille se fondent, sont parmi les belles choses du cinéma sonore.

Que Duvivier et Litvak nous présentent de bonnes bandes, ce ne pouvait être une surprise pour personne. Mais on attendait avec curiosité les débuts de Sacha Guitry à l'écran. Cet auteur-comédien incarne, qualités et défauts compris, l'homme de théâtre total; il n'a jamais caché son dédain pour le cinéma. Je le comprends : sa nature intime, sa formation, ses habitudes, une longue suite de succès à la scène commandaient cette attitude. Et brusquement il retourne sa veste, se lance à corps perdu, compose un scénario, dirige en personne la réalisation, joue le principal rôle. Le résultat de cette témérité est un ouvrage excellent dans son principe et ses parties principales, où quelques faiblesses de mince importance et quelques gaucheries d'inexpérience se perdent dans la solidité et la fermeté du tout. *Pasteur*, du reste, pièce de son cru, dont Sacha Guitry a tiré la bande actuelle, était, plutôt qu'une œuvre dramatique, un film. Le genre biographique convient assez peu au théâtre qui exige la concentration du temps, qui réussit toujours mal à traduire la durée, qui ne peut s'attaquer qu'à de brèves crises. Sacha Guitry n'a donc pas du tout adapté, comme on l'imagine, son drame à l'écran; non, s'étant jadis trompé de moule pour y couler sa pensée, il répare aujourd'hui une vieille erreur, il rend à sa forme naturelle d'expression un sujet à l'étroit entre les portants de la scène et qui aspirait instinctivement à la pellicule. Peut-être un créateur plus rompu à l'invention visuelle n'eût-il pas aussi délibérément laissé de côté la face principale de son héros, la guerre contre les microbes, n'eût-il pas omis la féerie du microscope. Cette réserve formulée, constatons l'effet que produit la bande sur le public, sa sobriété et sa puissance, sa qualité singulière de ton et de style.

Que je me réjouisse, en achevant cette rapide revue de la production française, de la place éminente souvent réservée aux musiciens et de la tâche importante qu'on leur a confiée. J'ai signalé l'admirable et brève partition que Honegger a écrite pour *l'Équipage* et la façon ingénieuse dont il a incorporé les bruits à la trame symphonique. Auric a très habile-

ment composé pour les *Mystères de Paris* des fragments brillants d'humour et de caractère, des soutiens de situations, des entrées de traîtres ou de héros, de mégères ou de jeunes filles opprimées, de princes humanitaires sauveurs de l'orpheline tombée au ruisseau. Pour *la Bandera*, Jean Wiener et Roland Manuel ont travaillé avec intelligence et bonheur; le passage du Montmartre ténébreux à la Rambla ensoleillée de Barcelone est, entre autres, une merveille de modulation musicale associée à un changement de tonalité et de rythme visuels.

***

En dehors de *Becky Scharp*, ouvrage moyen mais important au point de vue de la technique, les Américains continuent à nous inonder copieusement de films de qualité inégale, presque toujours d'un bon métier. *Mon mari, le patron* est charmant de vivacité; *A Caliente* n'offre guère d'intérêt et ne nous dispense que des redites d'opérette; Cecil B. de Mille ous assène, avec *les Croisades* une de ces massives élucnbrations à costumes où abondent les chevauchées, les machines de guerre, le sex-appeal historique, les couplets pacifistes et moralisateurs dont il détient la recette, où toutes les reconstitutions témoignent d'un scrupule énorme et enfantin, où tous les sentiments sont faux. En revanche, John Ford continue son admirable série et complète une étonnante passe de trois. Après la *Patrouille perdue*, *Toute la ville en parle*, ce tour de force réussi sans grimace, cette fantaisie picaresque d'une tenue si légère et si aisée, *le Mouchard* couronne sa réputation de grand metteur en scène. Don inné du mouvement; extraordinaire aptitude à fouiller le visage de l'homme, à brasser les acteurs dans une mêlée grouillante et pourtant toujours lisible; faculté de suggérer en peu de traits le décor et l'atmosphère, de jouer de l'ombre et de quelques objets liés à l'action, comme l'affiche déchirée que le vent roule et qui matérialise l'obsession de Gypo, l'Irlandais traître à la cause et à ses camarades de combat; singulière maîtrise de l'ellipse visuelle; distribution heureuse du temps et du relief, exactitude infaillible des rapports d'intensité et

de durée; art accompli de la narration par l'image animée, voilà, me semble-t-il, ce qui caractérise éminemment John Ford et le hausse au tout premier rang. D'autres, peut-être, ont visé plus haut; personne n'a touché plus juste.

Rien à signaler du côté anglais que *39 Marches*, très amusante intrigue policière, et *Bozambo*, où la partie documentaire, fort belle, s'adapte difficilement à une intrigue un peu postiche, et qui souffre de la mémoire que nous gardons d'*Hallelujah*. Quant aux Russes, en attendant le fameux *Chapaiev*, qui tarde à venir, ils importent cet automne *Le Nouveau Gulliver*, assez singulière mouture du roman de Swift cuisiné à la mode soviétique. Je ne reproche pas à cette bande d'être de propagande, de se présenter à découvert comme un film de patronage communiste, mais seulement d'appuyer si obstinément sur le prêche que l'intérêt de l'action languit parfois, que la curiosité sommeille tant on est sûr que les prolétaires triompheront, avec l'aide de Gulliver, jeune et pur chevalier marxiste, d'adversaires si ridicules, si stupides qu'il n'y a nul péril à les vaincre. Trop est trop; il faut conserver quelque séduction au Diable si l'on veut que nous tremblions pour le Saint. Les pièces édifiantes chrétiennes suivent rarement cette règle du jeu; les communistes aussi, hélas! Si j'étais le Pape ou Staline, j'y mettrais bon ordre et je veillerais plus subtilement qu'ils ne font au salut de mes ouailles par le divertissement moral. Ceci dit, ce nouveau Gulliver a bien du ragoût, de l'imprévu, et je comprends qu'il attire la foule. Les habitants de Lilliput, les ministres grotesques, la cour de fantoches, le peuple minuscule, incarnés par des marionnettes innombrables, d'une ingéniosité qui confond le jugement, d'une mobilité, d'une verve, d'une diversité infinies, leurs voix aigres et inhumaines, leurs mouvements diaboliques ont de quoi enchanter les curieux et prêtent un attrait excitant de nouveauté et de virtuosité patiente à cette fable dogmatique et ingénue. On n'avait encore jamais employé des pupazzi sur une si vaste échelle et avec une application si merveilleusement soutenue.

ALEXANDRE ARNOUX

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

En novembre, tout Paris s'intéresse aux romans. — C'est, dites-vous, une affaire de jeu. — J'en conviens. On fait des pronostics sur le prix Goncourt. On parie pour un candidat. Des inconnus sortent de l'ombre pour y rentrer demain. Mais enfin tout cela n'est pas sans quelque rapport avec les lettres. Un beau matin, la volière parisienne se réveille toute littéraire. La poule couve un roman social, la perruche-inséparable lit un roman d'amour; la pie a découvert une confession. Cependant les juges, mystérieux et renfrognés, se méfient. Contre l'offensive en masse des éditeurs, qui les bombardaient de livres en octobre, ils ont dessiné un mouvement de repli élastique. Ils ont décidé qu'ils ne tiendraient compte dorénavant que des livres reçus avant le 1er août. Est-ce la fin des manœuvres de la dernière heure? Cependant, comme le prix sera toujours donné en décembre, on se représente mal cette délibération de quatre mois, ce piétinement, cette discussion sans fin ou cet accord secret. Il est peu probable que les Dix puissent maintenir longtemps une pareille décision. Ils ont tort de renoncer à la fièvre : elle les soutenait. Et qui choisiront-ils cette année? Presque tous les candidats dont on parlait se trouvent hors des limites du concours.

M. Bertrand de la Salle a fait dans les lettres un début éclatant, en publiant *la Pierre philosophale*[1]. Je n'entends pas exactement la devinette du titre. Mais enfin on peut admettre que tous les hommes sont à la recherche d'une pierre philo-

1. Plon.

sophale, qui rend précieuse la matière de leurs jours. Et les jeunes gens que nous allons voir en scène vers 1925 sont en effet à la recherche d'une raison de vivre. Ils sont de cette classe qu'on appelle aujourd'hui bourgeoise, mot nouveau dans ce sens, et qui comprend des intellectuels nés du peuple ou des gens du monde descendus à l'action.

Le héros, le porte-parole, se nomme Pierre de Marsy : petite noblesse de province, consacrée par l'usage, encore que l'origine en soit un peu incertaine. Pierre nous apparaît d'abord comme un enfant candide et sincère, atterré de la mort de son frère, lequel a été tué pendant la guerre. Cette mort détruit tout le système d'idées morales qui est l'ordre de son esprit. Va-t-il pleurer? « Non, l'heure n'appartenait pas aux larmes, mais à la seule révolte. Tout était mensonge. Tout ce qu'on lui avait appris, tout ce qu'on avait édifié en lui, croyances, traditions, principes, fleuve d'erreurs et de duperies, écran interposé entre l'homme et la vérité, pour le bénéfice de qui? Tout en lui était défait, tout était à refaire. » J'admire la facilité avec laquelle les jeunes gens raisonnent de l'univers. Mais enfin il en est ainsi. C'est sur cette table rase que le roman est construit.

Il est en partie double. Car ce n'est pas l'édifice de ses idées que Pierre doit restaurer. Il a toute sa vie sentimentale à fonder. Enfin M. de la Salle n'a pas voulu seulement décrire les années d'apprentissage d'un jeune homme choisi; il a voulu montrer tout un groupe, qu'il n'a pas eu de peine à réunir autour d'une nouvelle revue. Et il a orné son livre de deux figures de femmes. L'une, qui ressemble à un Nattier, et qui est parfaitement française, Solange de Moréac, sera la maîtresse, plus amoureuse que fidèle, de Pierre de Marsy. L'autre, une Américaine, Mora Wilford, qui a la solidité et la décision de sa race, sera l'amie de Ludovic Vertier. — Aventure intellectuelle de jeunes gens qui cherchent une politique, aventure amoureuse de deux couples bien vivants, quoique symétriques, voilà l'essentiel du livre.

Le résultat est une faillite générale. Pour la politique, n'en parlons pas. Les meilleurs, parmi les fondateurs de l'*Époque*, ont cherché à faire une politique radicale, mais fondée à la fois sur la raison et sur le sens du réel. Il ne faut que deux ans pour

résoudre cette illusion en nuée. Vertier l'avoue avec chagrin : « Croyez-vous que ce soit drôle, Mora, d'avoir consacré près de deux ans de sa vie à quelque chose et de s'apercevoir tout d'un coup que ce quelque chose n'avait pas de sens? Il me semble que rien n'a plus de sens, que rien ne peut plus aller droit, et qu'on ne peut plus rien arranger sans tout casser! »

L'aventure sentimentale de Verdier finit aussi par un échec, dont la raison est assez curieuse. Son union avec Mora serait trop parfaite, s'il se laissait lier à elle : perfection désespérante, qui ferait de l'homme non plus une personne, mais la moitié la plus faible d'un couple. « Accepter définitivement Mora, c'était accepter que tout se réduisît à elle, que l'unique devoir en ce monde fût de la contenter, et l'unique réussite de contenter par elle, par cet être si strictement circonscrit dans ses limites corporelles et morales, ses propres sens et sa propre âme. Accepter de tenir d'elle le mobile de toutes ses actions... » Mora et Verdier essaient donc de se quitter; au dernier moment l'auteur les ramène l'un à l'autre, et Verdier accepte cette limitation qu'il craignait.

Quant à Solange, elle a fui en Afrique. Son départ représente une autre faillite, celle de l'amour « fatal et passionné ». Pierre a été cacher son chagrin à la campagne; et la leçon que lui donne la nature est double; elle l'avertit que, jeté au milieu du monde, il n'en fera jamais partie, mais que la révolte est courte et vaine, et que le mieux est d'obéir; et elle le guérit aussi de l'amour, en lui opposant le spectacle du pur instinct. Solange aussi retourne à la nature, qui lui apparaît sous la forme d'un bel officier d'Afrique, rencontré dans le désert. « C'est un être simple, fort et près de la nature. Je n'ai jamais trouvé chez lui de pensées vaines, je veux dire ces pensées de civilisés qui se retournent contre ceux qui les pensent. »

Je ne dis pas que ces solutions soient transcendantes. Mais il y a dans le détail des scènes une vivacité et une ressemblance où se connaît un écrivain bien doué; les problèmes sont posés avec une clarté où se reconnaît leur visage familier. Et si l'auteur fait aux questions qu'il pose des réponses un peu faibles, c'est peut-être cela même qui paraîtra dans l'avenir un signe de notre temps.

***

Le livre de M. Guilloux, *le Sang noir*[1] a été l'objet d'articles retentissants. Tout le monde rendra justice à sa vigueur pathétique. A la réflexion l'ouvrage se décompose en éléments assez distincts. Il y a la caricature d'un lycée de province en 1917 : cette partie-là me paraît assez faible. La charge d'une remise de décoration à la femme d'un député, les déclamations solennelles des patriotes à l'abri, le tyrtéisme loin du feu, autant de thèmes qui, depuis dix-huit ans, ont un peu perdu de leur intérêt. Ces professeurs chaleureux, majestueux et poncifs sont de la part de M. Guilloux l'objet d'une haine qu'il n'arrive pas à faire partager complètement au lecteur. Je veux bien que Nabucet soit abominable, et Babinot ridicule; que le premier aime le fruit vert, et que le second ait la manie de se déguiser en militaire : mais vaut-il la peine d'écrire un pamphlet contre Babinot et Nabucet? — Il y a la tragédie de 1917. La sympathie de l'auteur pour les soldats insurgés est évidente. Mais elle est surveillée. Il nous montre bien un officier fusillé pour avoir pris parti pour eux : mais, dans ce drame, nous ne voyons que la douleur d'un père. Il nous montre un autre officier passant en Angleterre et de là en Suède, et nous pensons bien qu'il se rend en Russie; mais il est blessé et démobilisé. L'esprit révolutionnaire est partout, sans paraître nettement nulle part. L'émeute à la gare est une scène puissante, une des belles pages du livre.

Sur ce fond sombre, passe le drame de Cripure. De son nom, Cripure s'appelle Merlin, et il est professeur de philosophie. Affreux, d'ailleurs : une espèce de géant qui ressemble à un gorille, la tête petite, les pieds gigantesques et si mous qu'il peut à peine marcher. Comme il cite volontiers Kant, ses élèves ont fait de la *Critique de la Raison pure* la Cripure de la Raison tique, et de leur professeur Cripure. Il a été sur le point d'être un savant illustre. Sa *Pensée médique*, fondée sur la connaissance du sanscrit et sur l'intelligence des philosophies orientales, a montré dans ces philosophies un moyen d'arriver à un état de *transe* qui est leur but même. Depuis

1. N. R. F.

longtemps, il travaille à une *Chrestomathie du désespoir*, qui sera le livre de sa vie.

Ce malheureux a épousé une jeune femme, Toinette, qui l'a quitté pour suivre un officier. Le désespoir de Cripure a tourné en crapule. Il vit avec une maritorne. Il passe pour un révolté, un ennemi des hommes. Avec lui apparaît le sens profond du livre, qui dépasse de beaucoup les événements de 1917. C'est la lutte éternelle des non-conformistes contre les réguliers, des rebelles-nés contre la race au cou pelé par le collier. Ce géant infirme et rebelle, d'une bien autre qualité que ses adversaires, mais inassimilable à la société, incapable de se tenir et d'avancer, isolé, indocile, est destiné en fin de compte à être vaincu. Il occupe dans le livre le commencement et la fin. Il remplit les premiers chapitres de sa personne monstrueuse et de sa pensée fumeuse. Ce professeur de désordre peut bien être un objet de scandale; mais il n'est pas un vrai révolté. C'est ainsi que le juge Lucien Bourcier, l'officier blessé, qui est, lui, un réfractaire authentique. C'est ainsi que le juge son ancien élève Étienne qui part pour le front. L'incident est significatif. Pour Étienne, Cripure est « le seul homme capable de répondre à ses questions, le seul qui pourrait lui être fraternel, le seul pur, parmi toute cette bande de vendus et de bouchers ». Il le voit et il est étrangement déçu. « Je veux être net et propre », dit Étienne. « Ce n'est pas le temps de s'embarrasser de rêveries et de scrupules », répond Cripure. Il n'est ni franc ni généreux. Il ne va pas au bout de sa pensée, comme il n'est pas allé jusqu'au bout de sa destinée. Lui aussi aurait voulu être un homme propre « c'est-à-dire un homme qui ne se soumet pas ». Il sait bien qu'il ne l'a pas été. « Escroc », gronde Etienne, devant la médiocre figure de celui qu'il a pris pour un grand homme.

Voilà le secret de Cripure et sa misère. Ses pieds en gelée, ses pieds de vache, comme dit aimablement sa compagne, sont une espèce de symbole. Il est le géant qui se traîne. Incapable à la fois de s'adapter au troupeau et de s'en délivrer, scandaleux pour les deux partis, il ne lui reste qu'à disparaître. Il le sent. Il peut bien, dans un sursaut d'indignation, gifler l'ignoble Nabucet. Mais les pourparlers du duel qui va suivre sont d'une énorme bouffonnerie. Cripure a peur. Pourtant

quand on lui apporte le procès-verbal qui l'arrache à un vrai assassinat (Nabucet voulait se battre à l'épée), il se sent déshonoré. Nous ne comprendrons jamais très exactement ce qui se passe dans cette âme chargée de contradictions et ombrée de violences, exaltée par le vin d'Anjou, torturée par la nouvelle de la mort, qu'il vient d'apprendre, de sa femme infidèle, qu'il aimait toujours. Il a eu autrefois peur de se battre pour elle; peut-être veut-il ressaisir dans le duel d'aujourd'hui le duel qui aurait dû avoir lieu autrefois. M. Guilloux a éclairé de lueurs cette pensée tourmentée, et autour de ces lueurs se dessinent de grandes ombres. La vie n'est pas autrement. Enfin Cripure se tue.

***

On fait beaucoup de cas d'un livre de M. Luc Dietrich : *Le Bonheur des tristes*[1]. C'est un très mauvais livre. Mais précisément cette absence d'art n'est pas sans agrément. On a le sentiment d'entendre un récit naïf; on se dit que ces aventures incohérentes, atroces, et d'une si médiocre invention ne peuvent pas avoir été forgées; tantôt elles ne se suivent pas, tantôt elles se répètent; on pense que c'est une preuve de leur sincérité. Je n'en sais rien, et il me semble que la question n'est pas là. L'authenticité d'une confession n'est pas, en soi, un mérite littéraire. Elle n'en devient un que si elle nous donne le sentiment de la vérité. Au contraire, cette suite décousue d'épisodes ressemble aux imaginations des enfants, qui oublient à l'instant ce qu'ils viennent d'inventer. Que l'auteur ait le don naturel du style, on le reconnaît avec plaisir. Mais ce qui lui arrive dans chaque chapitre est exactement ce que l'usage littéraire commande, et il paraît bien surprenant qu'une histoire aussi extraordinaire soit un recueil de lieux communs. J'arrête là ces critiques, ou plus exactement ces questions qu'un critique est bien contraint de se poser devant un auteur nouveau. Gardons-nous de vouloir y répondre avec trop de rigueur. Un génie secret peut s'être mal révélé. N'offensons pas les Muses voilées.

Un enfant dont le père est mort et dont la mère est en traite-

1. Denoël et Steele.

ment dans une clinique, est élevé par son oncle Gustave et sa tante Gertrude. Ce ménage paraît ridicule à l'enfant; l'enfant, de son côté, paraît inquiétant à ces bourgeois. Ils le mènent à Sainte-Anne. Un médecin lui demande ce qu'il voudrait être. Il répond qu'il voudrait être curé, et il avoue qu'il prie tout le temps. « Manie religieuse », conclut l'aliéniste, et voilà le petit garçon enfermé avec les fous. Au bout de quelques jours on le conduit dans un asile, où il devient le numéro 316. Naturellement, l'asile est atroce. Enfin, sa mère, guérie, vient le chercher.

Ils vivent quelque temps à Paris, dans une petite chambre; puis sa mère est nommée infirmière-visiteuse dans une ville du nord, et où il va vivre avec elle. Quel âge peut-il avoir? Pendant la guerre, tandis que sa mère était déjà infirmière, il était assez grand pour qu'on lui fît tenir une cuvette, où tombait un œil qu'on venait d'ôter. Étrange histoire! On ne voit pas cependant qu'il aille à l'école. Il reste terré tout l'hiver. Il a une âme d'antiquaire. Il joue avec sa collection, dont la première pièce est une vierge d'ivoire jauni que sa mère lui a donné quand il avait dix ans. Les objets s'animent dans son jeu. En même temps, il tue d'une mort atroce les animaux qu'on lui donne. Mais peut-être tous les enfants sont-ils ainsi, visionnaires et sadiques. C'est au même endroit du livre que l'auteur nous dit son jugement sur la tristesse, privilège de ceux qui ne travaillent pas et qui pensent. « Il est beau d'être un homme triste, car il s'en trouve peu. Les hommes tristes ont fait les églises, les ponts. Les gens gais ont fait des cinémas, des gares, des magasins... Les personnes les meilleures sont tristes. »

La vie change encore, et la mère ayant été envoyée en Auvergne pour diriger un préventorium d'enfants, le petit garçon vit avec elle, va maintenant à l'école, se fait un petit jardin, devient un horticulteur consommé. Nous apprenons alors quelle est la maladie de la mère : elle est opiomane. Elle coupe en secret les têtes des pavots et fabrique de la drogue. On la déplace encore et les voilà tous deux dans une ville, puis à Paris, où ils vivent dans une petite chambre, le fils étant maintenant ouvrier chez un brocheur. Enfin la mère meurt, et le fils, renonçant à tout ce qu'il sait déjà, s'engage comme valet dans une ferme. J'avoue que ses sentiments sont un

peu obscurs. Il se reproche de n'avoir pas su aimer assez sa mère pour la garder. Si elle ne s'était pas détachée de lui, elle ne serait pas morte de cette drogue. Enfin, le voilà à la ferme. Le roman s'achève par le récit de cette expérience rustique, accomplie dans une crasse sauvage, mais où son talent littéraire se développe. Et il vient à Paris pour être écrivain. Ainsi s'achève cette rêverie sans suite.

***

Cantedor, de Marcelle Magdinier[1], commence comme un poème de Rhône. La vie du fleuve, la vie des bateliers sont peintes avec une savoureuse fraîcheur. « Progresser à tâtons, au-dessus de ces fonds changeants, qui tantôt se haussent et vous étranglent, tantôt se dérobent et vous attirent en des tornades effrénées. Avoir l'œil au ciel, à l'eau, à la rive. Pressentir, du plus loin qu'ils s'annoncent, avec le flair, avec la peau, le Vent-Terral qui s'éveille au pied des Cévennes, vous reploie en arrière et vous plaque tout l'espace à la face; ou bien les vents du sud qui chargent l'horizon de brumes blanches et font tournoyer les taons autour des chevaux exaspérés. Tout connaître, tout deviner, tout prévoir, tout endurer dans son corps. Commander, dans l'incertitude de l'issue, à des choses mouvantes. »

Toute cette poésie du fleuve et tout ce drame prennent corps dans une famille de bateliers, les Cantedor. Entre le Rhône et eux, le lien est étroit et mortel. Depuis des générations, il arrive que le Cantedor de ce temps-là devienne étrange. Il chante et rêve sans raison. C'est le fleuve qui le prend. Un beau jour il ne revient plus.

Ainsi est mort César Cantedor, fils de Ludovic et père de Sylvain. Le grand-père et le petit-fils restent vivants avec cet anneau brisé dans la chaîne. Et c'est aussi la batellerie du Rhône qui s'éteint, tuée par le chemin de fer et la route. Aussi le grand-père voudrait pousser son petit-fils vers les travaux de la terre. Mais la vie de Sylvain est sur le fleuve.

Ces premières pages sont fort belles. Elles sont pleines du remous de l'eau et de l'air changeant. Ce n'est pas en vain que

1. Calmann-Lévy.

les poèmes de Mistral sont familiers à l'auteur. Quelquefois la manière même du poète est rappelée. Le livre cesse d'être un livre, pour devenir une chose végétale, nourrie de soleil, baignée de courants, et qui prend sa vie à la nature.

L'auteur a voulu davantage : à cette vie fluviale, opposer la vie sur les terres. Le métier de batelier se gâte. Sylvain aime une fille, Françoise, qui est l'héritière d'une grosse ferme. Il renonce au Rhône et va gouverner ses champs. Cet abandon va amener sur lui la fatalité. Ce sont des forces avec lesquelles il est malaisé à un écrivain de jouer. Engager dans son dessein ces forces immenses et mystérieuses est une entreprise difficile. En fait, après avoir empli tout le début du livre de son éclat et de son tumulte, il semble que le Rhône abandonné se soit vengé et ait laissé l'auteur aux étroites mesures de la terre. Sylvain, ayant posé l'aviron, devient donc un terrien et les malheurs s'abattent sur cet infidèle. Son enfant est sourd-muet, et la sécheresse dévaste ses champs. Nous devrions frémir de cette vengeance des dieux. Mais il nous est difficile d'y voir plus qu'une coïncidence fâcheuse. Le poème est redevenu roman. Ce roman est d'ailleurs plein de talent. Les scènes où Françoise découvre que son fils est muet, la conjuration du village contre l'étranger qui porte malheur, le départ furieux de Sylvain emportant son fils au Rhône, et cette mort dans les eaux, moitié suicide et moitié sacrifice, sont autant de pages émouvantes.

HENRY BIDOU

DE VAN EYCK A BRUEGEL

« De van Eyck à Bruegel » : ce titre fait assez bien pressentir la nature de l'exposition actuellement ouverte à l'Orangerie des Tuileries et que nous devons à M. Henri Verne, à M. Paul Jamot, à M. Jacques Dupont (qui en a été l'actif ordonnateur) et surtout à M. Paul Lambotte, directeur honoraire des Beaux-Arts de Belgique et commissaire général de l'Exposition internationale de Bruxelles. Il a fallu son autorité et sa diplomatie pour que nous voyions à Paris tant de chefs-d'œuvre conservés dans les musées belges, à Saint-Bavon de Gand, à l'hôpital Saint-Jean de Bruges et ailleurs. Aucun rapport avec les « Cinq siècles d'art » que beaucoup de Français sont allés admirer cet été à Bruxelles. Dans la partie la plus ancienne de cette exposition on avait voulu seulement réunir les artistes brabançons et ceux qui, quoique flamands, ont travaillé plus ou moins longtemps à Bruxelles et dans les villes voisines; ainsi se trouvaient exclus quelques-uns des plus illustres peintres flamands, van Eyck, par exemple, et Memling. A Paris on a voulu faire tout autre chose : négligeant ou presque « l'érudition », on a cherché à suggérer, par un choix restreint et en général sévère, l'image de l'art dans les Pays-Bas méridionaux durant un siècle et demi, de 1425 à 1575 environ[1].

1. Outre l'utile catalogue, pour lequel M. Lambotte a écrit une préface et M. Jamot une introduction que chacun voudra lire, le Comité de l'Exposition a publié à la librairie Floury un album de très belles reproductions avec préface et introduction par M. Lambotte et M. Paul Colin.

Partir du retable de l'Agneau pour aboutir aux scènes rustiques et aux paysages de Bruegel le Vieux, en passant par quelques-uns des meilleurs tableaux de Roger van der Weyden, de van der Goes, de Bouts, de Memling, par ceux de Metsys et par les tapisseries tissées d'après Bernard d'Orley et Vermeyen, représentants en Flandres de la grande décoration, c'est un voyage qui a de quoi tenter. Aucun musée n'offre une telle densité de chefs-d'œuvre et d'œuvres caractéristiques. Nous voyons momentanément rassemblés des trésors venus non seulement de Bruxelles, de Bruges, de Gand ou d'Anvers, mais aussi de Vienne, de Turin, de Florence, de Lisbonne, de New-York, sans parler du Louvre et de nos musées provinciaux, Caen, Rouen, Lyon.

***

Visitons rapidement cet ensemble précieux sans approfondir les questions difficiles qui se posent à chaque pas. Car, c'est un fait qu'il faut bien constater à chaque exposition importante, les innombrables travaux des historiens et des critiques sont loin d'avoir éclairci des problèmes que les visiteurs peuvent croire les mieux résolus.

D'abord les van Eyck. Lorsqu'il y a une soixantaine d'années, Fromentin rapportait les notes prises par lui en Belgique, il écrivait : « D'où venaient les van Eyck quand on les voit se fixer à Gand? Qu'y apportaient-ils? Qu'y trouvaient-ils? Quelle est l'importance de leurs découvertes dans l'usage de la peinture à l'huile? » Nous pouvons nous poser les mêmes interrogations, nous n'y répondrons guère mieux. On s'est donné beaucoup de mal pour délimiter dans leur œuvre la part d'Hubert et celle de Jean : un très mauvais distique latin relevé sur le retable de Saint-Bavon ne disait-il pas que l'aîné des deux frères, Hubert, était le véritable initiateur et le plus grand peintre? Voici que maintenant on soupçonne ce fameux distique, sur lequel reposait entièrement la réputation d'Hubert d'être une addition tardive : il ne prouverait plus rien, et Hubert — il faut convenir qu'on avait eu quelque peine à lui constituer un bagage propre — cesserait à peu près d'exister. Je n'entrerai pas dans des

explications qui mèneraient loin. Le fait est que nous ne voyons pas plus clairement qu'autrefois comment s'est produit l'espèce de miracle qu'est la peinture de Jean van Eyck, peinture que rien ne paraît préparer.

Ensuite van der Weyden. On nous avait convaincu qu'influencé comme tous ses contemporains par l'art de van Eyck, il sortait de l'atelier d'un maître dénommé (pour de mauvaises raisons d'ailleurs) « le maître de Flémalle », qu'on identifiait avec un peintre connu par les documents, Robert Campin. Voici maintenant que « le maître de Flémalle » s'évanouit; Robert Campin demeure avec sa seule gloire d'archives sans un tableau pour l'appuyer : tout ce qu'on lui attribuait est devenu l'œuvre de jeunesse de Roger. Même on a dédoublé Roger. Au lieu d'un van der Weyden, nous en avons deux : le premier, maître illustre, honoré comme tel dès 1427 dans Tournai, sa ville natale, c'est celui que nous connaissons; l'autre secondaire, entré en apprentissage cette même année chez Campin et désormais rabaissé au rang de « Rogelet ». Tout cela, il faut le reconnaître, est appuyé d'excellentes raisons et professé par un critique aussi sûr que M. Paul Jamot. Mais la question reste complexe et il faudrait beaucoup de pages pour seulement l'exposer.

Laissons donc ces controverses, ne cherchons pas les limites exactes de l'œuvre de Memling ou de van der Goes, ne cherchons pas à définir « le Maître à la vue de Sainte-Gudule » ni « le Maître des feuillages en broderie », ni..., nous n'en finirions pas. Allons regarder les tableaux qu'on nous montre, en démêlant tant bien que mal le caractère particulier de leurs auteurs.

***

Si la figure d'Hubert van Eyck échappe, celle de Jean apparaît avec un relief remarquable. Elle n'en reste pas moins entourée d'un étonnant mystère. Il est entré en 1425 au service de Philippe le Bon, qui, dès l'année suivante, le chargeait d'une mission de confiance : il n'était pas loin de la quarantaine. Quand il peint le retable de Saint-Bavon, terminé, dit-on, en 1432, quand il peint la *Vierge du chancelier Rolin*,

il est en pleine possession de sa maîtrise. Qu'a-t-il fait auparavant? Qui lui a enseigné ce « métier » d'une puissance et d'une souplesse extraordinaires? Nous l'ignorons. Rien avant lui qui ressemble à cet art et, à y bien songer, rien après qu'on puisse dire véritablement supérieur. Le catalogue nous rappelle — un peu négligemment — qu' « on lui a faussement attribué l'invention de la peinture à l'huile ». Eh! oui, aucun historien n'ignore qu'on parlait déjà de peindre à l'huile au XIIe siècle. Mais cela n'explique rien. A-t-on jamais peint ainsi avant lui? Quand et comment a-t-il commencé de le faire? Quelle qu'en soit la nature — on en a beaucoup parlé récemment — voilà une découverte qui allait avoir les plus importantes conséquences, et on ne peut que la constater. Autour de lui, on s'est assimilé ses méthodes; peu à peu, au cours du temps, d'autres ont modifié son langage, en Italie et ailleurs, donc le sens de la liberté, de l'expression abrégée; ont-ils fait mieux? Qui oserait l'affirmer? La forme si l'on peut dire elliptique dans laquelle, au moment de leur maturité, Titien, Rubens, Rembrandt ou Velasquez expriment leur sentiment nous procure cette sorte de plaisir que donne le raccourci d'une phrase de Pascal. Mais la plénitude de van Eyck, son équilibre, son art de tout dire jusque dans les moindres détails sans que l'unité du tableau en souffre, l'ampleur de son dessin, l'harmonie grave, riche et profonde de sa couleur, inaltérable comme le plus dur minéral, font que ses œuvres soutiennent sans faiblir tous les voisinages.

Il est aussi grand dans un étroit panneau que dans une figure monumentale. Détachés du polyptyque de Gand, les portraits des donateurs, Josse van Vydt et sa femme, prennent une majesté qu'envierait n'importe quel fresquiste italien. Et il fait tenir en quelques centimètres carrés, au delà de la salle où Nicolas Rolin est à genoux devant la Vierge, toute une image du monde extérieur : une terrasse fleurie, les rues animées d'une grande ville, les détours d'un fleuve, les collines vertes, les glaciers lointains qui se fondent dans un ciel lumineux et nacré. Une vérité parfaite, mais aucune petitesse; tout demeure à son plan. Une exactitude presque miraculeuse dans la reproduction des choses, mais un style qui transpose la réalité, sans qu'on sache comment, dans un univers idéal.

VAN EYCK. SAINTE BARBE (ANVERS).
(*Cliché Braun.*)

On ne se lasse pas d'aller d'un panneau à l'autre, certain de ne pas les épuiser facilement : *la Vierge au chartreux*, de la collection Robert de Rothschild, d'une douceur inhabituelle et où la sainte Élisabeth a de si fines et si vivantes mains; la petite *Vierge à la fontaine*; le *portrait de la femme du peintre* — regard aigu, bouche mince, cette joue dans la pénombre et cette oreille éclairée du reflet de la coiffe blanche! —; la *Sainte Barbe* d'Anvers, plus séduisante d'être restée presque à l'état de dessin (la seule couleur est un bleu léger posé sur le ciel), assise au pied d'une tour gothique dont les bâtisseurs vont et viennent derrière elle, les plis de sa robe immense étalés à ses pieds; on les quitte à regret.

Quand je me tourne ensuite vers Roger van der Weyden, ce que je viens de voir lui fait tort. Je lui rends mal justice, car le triptyque du Louvre a la continuité et l'éclat d'un émail, les portraits dit de *Méliaduse d'Este* (au Metropolitan Museum) sur un fond blanc, celui de *Philippe de Croy* (au musée d'Anvers) sur un fond sombre, sont parmi les plus beaux qui soient; et la *Descente de croix* de Bruxelles étreint le cœur par l'expression concentrée de la douleur. Je sais bien que Roger a introduit dans la peinture un pathétique inconnu jusque-là, qu'il a influé ainsi sur tout l'art de son temps. Malgré tout, van Eyck à qui le mouvement, la douleur et les larmes paraissent inconnus, me touche bien davantage.

Petrus Christus, qui dérive de van Eyck, n'est représenté que par une petite *Pietà*. Thierry Bouts et Hugo van der Goes, eux, dérivent de Roger. L'un et l'autre ont le sens dramatique, avec quelque sécheresse chez Bouts, quelque rudesse et quelque maniérisme chez van der Goes. Mais la *Déploration sur le corps du Christ* de ce dernier, prêtée par le musée de Vienne, dégage une émotion poignante à laquelle contribue un audacieux arrangement de couleurs où dominent le blanc, le rouge et le bleu. Je ne sais si le portrait d'homme aux joues creuses, au regard sombre et brûlant, du musée de New-York est de lui — il a changé plusieurs fois d'attribution et la dernière n'est pas certaine : c'est un des plus saisissants de l'exposition par la qualité d'âme qu'il révèle. J'aime beaucoup moins la célèbre *Mort de la Vierge* de Bruges, en dépit de l'originalité de la composition; la couleur, ici,

devient agressive et la douleur des apôtres se traduit trop uniformément par une expression presque égarée.

Memling perd moins que les autres au redoutable voisinage de van Eyck. Non qu'il ait plus de puissance, il en a beaucoup moins : il conquiert par la douceur. Je ne puis voir un beau tableau de lui sans que renaisse le souvenir d'une première visite à l'hôpital Saint-Jean : dans le fond d'une pièce modeste, le visiteur solitaire était accueilli de plain-pied par la Vierge, sainte Catherine et sainte Barbe, dans leurs robes de brocart et de velours, avec leurs doux visages enfantins, leurs mains pâles aux doigts effilés, impression inoubliable de candeur virginale, de tendresse et de recueillement. Elles sont restées à Bruges; mais la Vierge de Lisbonne en manteau rouge sombre, celle du diptyque prêté par l'hôpital Saint-Jean sont bien leurs sœurs. Il y a chez Memling un sentiment de la grâce et de la beauté physique peu fréquent dans son pays et dans son temps. Le *Saint Sébastien* un peu gauche de Bruxelles, celui qu'on voit au volet du triptyque du Louvre ont une élégance gracile, une rare pureté de lignes.

Memling a d'autres vertus. Ses portraits, moins fermes peut-être que ceux de ses grands prédécesseurs, sont d'une pénétrante sensibilité. Je ne crois pas qu'on ait mieux rendu que dans la *Sybille Sambetha* la transparence d'un voile blanc sur une peau presque transparente elle-même, dont la blancheur est accusée par le noir et le rouge de la robe; les mains sont expressives autant que le visage. Dans les portraits d'homme, la vérité la plus simple est toute baignée de poésie; poésie qui naît du sentiment intérieur, mais aussi d'un parfum de fraîcheur émané du paysage auquel la figure est liée. Rien de plus ingénieux que la manière dont l'artiste a coupé d'ouvertures inégales les murs de la chambre où Martin van Nieuwenhove prie la Vierge : la nature entre par les fenêtres, enrichissant les personnages d'un charme secret, sans nuire à la ferveur du sentiment.

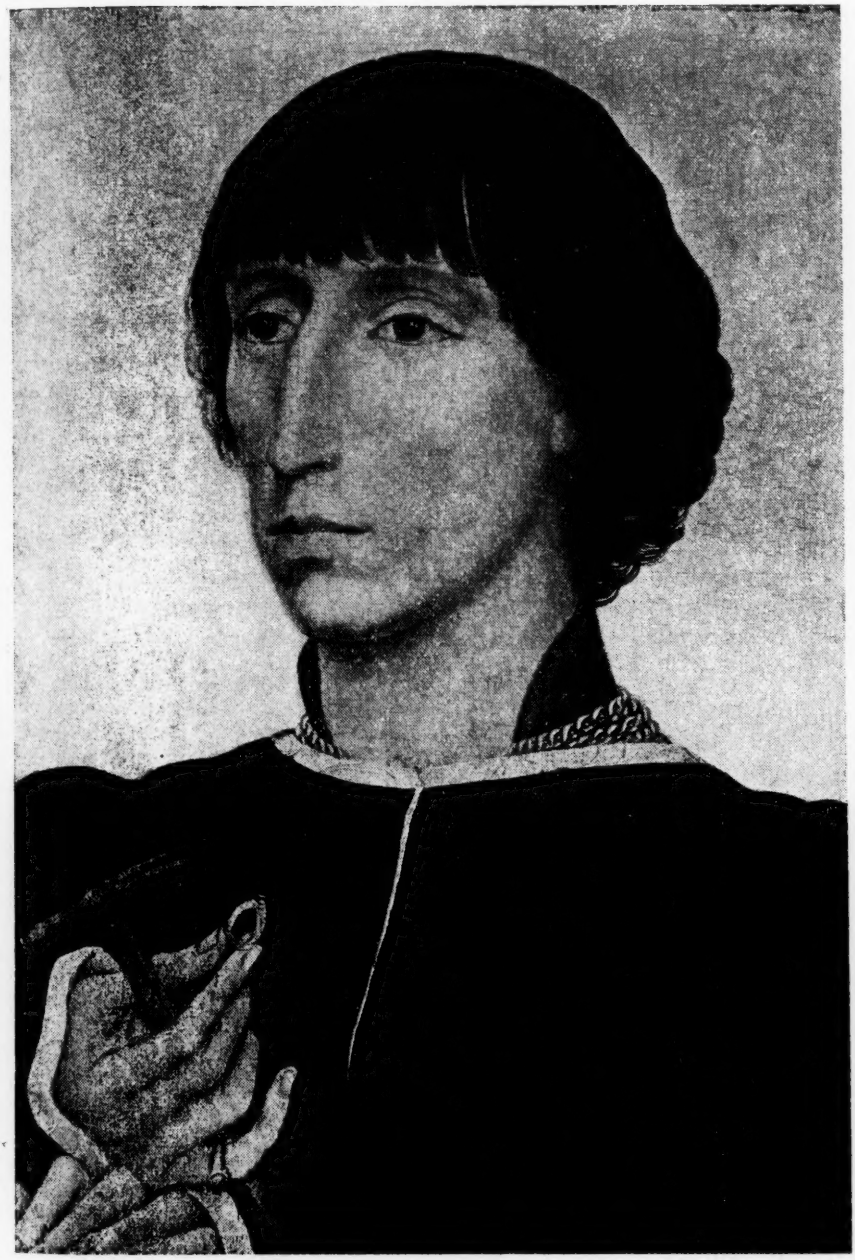
***

Après Memling, qui meurt dans les dernières années du xve siècle, on peut dire que la tige issue de van Eyck a donné

sa fleur. Colyn de Coter reste dans le sillage de Roger. Gérard David a parfois de la grandeur — je pense aux *Saintes femmes* d'Anvers — et il sait peindre, comme il l'a fait dans le grand tableau de Rouen, des figures de femmes d'une douce gravité. Néanmoins, beaucoup de ses ouvrages sont gâtés par quelque mollesse et quelque fadeur.

L'art de Quentin Metsys est plus neuf. Il se rattache au passé par ses œuvres réalistes, les portraits ou le *Banquier* du Louvre (qui est d'une grande beauté), tandis que les vastes compositions où il excelle s'imprègnent déjà de l'esprit de la Renaissance. A leur défaut, on peut voir à l'Orangerie la *Madeleine* d'Anvers; son visage aux molles ombres, la robe d'un rose de pétale fané, le vase blanc dans une monture d'or, les colonnes d'onyx, composent avec le paysage bleuté une musique colorée d'une tendresse particulière : de la langueur, de la grâce, un peu d'affectation, un souffle d'Italie.

C'est en effet vers l'Italie que désormais la peinture des Pays-Bas va se tourner, un Metsys a suffisamment de personnalité pour continuer en la modifiant l'ancienne tradition; mais les peintres de second plan, s'ils savent toujours leur métier — qualité qui n'est pas à dédaigner — ne vivent plus guère que de formules. Pour éviter que l'art ne dépérît dans la routine, il fallait un apport nouveau; et il ne s'est pas rencontré à cette époque de peintre de génie pour le fournir. Aussi les artistes flamands devaient-ils être presque nécessairement tentés de chercher au delà des Alpes ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux : la peinture italienne brillait du plus vif éclat — Léonard termine sa carrière, Raphaël est à l'apogée de la sienne, Titien, Corrège commencent la leur. Jusque vers la fin du xve siècle, le Nord a donné à l'Italie au moins autant qu'il n'en a reçu. Tel tableau de van Eyck peut-être, à coup sûr les ouvrages de van der Weyden qui alla jusqu'à Rome en 1450, le triptyque commandé à van der Goes par les Portinari, des portraits qui circulaient, ont eu une influence forte, quoique rapidement assimilée, ne serait-ce que par le surprenant éclat de leur couleur dû à la nature de leur exécution; ajoutons Antonello de Messine, qui a fait plus que tout autre pour répandre la technique flamande, et les peintres du nord de la Péninsule, qui n'ont jamais cessé d'être en contact avec l'art



ROGER VAN DER WEYDEN
Portrait de Méliaduse d'Este. Metropolitan Museum. (*Cliché Braun.*)

septentrional. Mais au début du XVIe siècle le courant est à sens unique : l'Italie, l'antiquité deviennent la source où chacun veut puiser. Il y a une trentaine d'années les historiens déploraient l'action des « romanisants » et beaucoup depuis continuent de le faire. Ils ont bien tort. Jean de Mabuse, Bernard d'Orley ou Pierre Coecke ont introduit dans leur pays un sentiment de la forme et une entente de la composition qui ont porté leurs fruits.

Si l'on veut être juste envers les italianisants, il ne faut pas les juger sur leurs tableaux d'autel ou de chevalet. Dans le diptyque Carondelet de Mabuse, il n'y a d'excellent que le donateur, son visage émouvant, ses mains, ses yeux bleus (que rappellent, au milieu de la gamme des blancs et des gris, un col de vêtement, la pierre d'un anneau); la Vierge et l'Enfant sont maniérés et lourds. Les deux panneaux d'Orley, venus l'un de Bruxelles, l'autre de Turin et confrontés pour l'édification des érudits, me paraissent à tous points de vue médiocres. Pour comprendre ce que l'Italie a apporté d'utile, il faut regarder les compositions décoratives. Le Nord n'a guère usé de la fresque : les vitraux et les tapisseries la remplacent. Sans la tapisserie, il est impossible d'écrire exactement l'histoire de l'art flamand. Les organisateurs ont donc eu grand raison de leur réserver deux salles. Malheureusement les plus belles tapisseries sont grandes et l'espace a manqué. Le choix qu'on a dû faire, bien que composé de pièces remarquables, ne donne pas tout à fait l'idée de la valeur d'un beau carton d'Orley ou de Coecke traduit en laine, soie et or. On peut cependant, en comparant le *Triomphe du Christ* de Bruxelles ou même la *Communion d'Herkenbald* avec les deux pièces charmantes de la tenture de *Vertumne et Pomone* d'après Vermeyen, venues de Vienne, ou avec les *Chasses de Maximilien*, d'après d'Orley et Coecke, qui sont au Louvre, se rendre compte du rôle heureux de l'Italie. D'une part, des personnages pressés, étagés de façon à former une mosaïque de couleurs plaisante au regard, mais où l'équilibre des lignes est le moindre souci de l'auteur; de l'autre, le sens du mouvement, du rythme des figures et cet élément si nécessaire : l'espace. Ne regrettons pas la direction nouvelle imprimée à l'art du Nord. Même si elle ne satisfait pas toujours — elle ne

va pas sans gaucheries ni sans fausse éloquence — souvenons-nous que le passé dont elle s'éloigne avait presque perdu toute vie, au lieu qu'elle conduit vers un avenir magnifique : Rubens et l'école du XVIIe siècle.

Du reste, sur un tempérament bien trempé, l'Italie ne peut avoir d'influence mauvaise. Bruegel le Vieux, sur lequel l'exposition se termine, né vers 1525, mort avant quarante-cinq ans, en est la preuve. Il a longtemps passé pour le type de l'artiste purement flamand, opposé au courant méridional. Ce n'est pas plus vrai de lui qu'au XVIIe siècle en Hollande de Rembrandt. On s'est aperçu qu'il devait beaucoup à l'Italie. Ainsi que l'a fort bien noté un de ses derniers historiens, M. Édouard Michel, « il en a beaucoup appris, non en imitant les formes extérieures de l'art méridional, mais en comprenant l'essence de cet art, en lui empruntant la structure la plus secrète de son langage ». Quoique beaucoup de ses plus beaux tableaux manquent à l'Orangerie, il y en a suffisamment, accompagnés d'admirables dessins, pour qu'il y apparaisse comme le maître le plus original qu'aient produit les Flandres entre van Eyck et Rubens.

Sa formation est curieuse. Il fut d'abord en apprentissage chez Pierre Coecke. Or Coecke était fameux parmi les tenants de la Renaissance pour avoir traduit Vitruve et Serlio; il était en relations suivies avec les tapissiers bruxellois qui tissaient d'après les cartons de Raphaël et de Jules Romain. Ces mêmes tapissiers faisaient travailler les meilleurs paysagistes du temps : rien, dans les premières années du XVIe siècle, n'égale pour la vérité, la sensibilité, les vues qui servent de fonds aux *Chasses de Maximilien*. Après la mort de Coecke, en 1550, Bruegel étudia chez Jérôme Cock, éditeur de toute une suite de gravures d'après Bosch. Deux ans après, il partait pour l'Italie. Connaissant l'histoire de ses débuts, on s'explique mieux qu'il ait imité parfois les « drôleries » de Jérôme Bosch, qu'il ait pris le goût d'étudier sa campagne natale et qu'avec cela il se soit exprimé dans un style large et noble qui remonte aux maîtres d'outre-monts.

Ces divers aspects de son génie sont perceptibles à l'Orangerie. Tournons-nous d'abord vers Bosch qui figure à l'exposition avec des ouvrages de premier ordre : *la Nef des fous*

du Louvre, *le Charlatan* de Saint-Germain-en-Laye (combien de Parisiens connaissent ce chef-d'œuvre?), *la Tentation de saint Antoine* de Lisbonne. J'avoue que je suis très peu sensible aux diableries de Bosch : elles ne me paraissent ni terrifiantes ni comiques, seulement saugrenues. Mais c'est un grand dessinateur et un grand peintre. Le triptyque de Lisbonne, fait d'éléments très dispersés, acquiert de l'unité par la répartition des taches colorées et, du seul point de vue de la peinture, ses détails procurent un plaisir sans cesse renouvelé : combinaisons de gris infiniment nuancées, contrastes de carmins avec des roses exquis, symphonie de bruns et de rouges d'incendie, tout cela exécuté d'un pinceau à la fois délicat et vigoureux : le groupe central du volet gauche est digne de Bruegel.

Bruegel s'est inspiré de Bosch jusqu'assez avant dans sa vie. Sa *Dulle Griet* (c'est-à-dire Margot l'enragée), peinte six ans avant sa mort, n'existerait pas sans Bosch. Mais Bruegel atteint à une grandeur tragique que l'autre n'imaginait même pas. Terrible sorcière, cette Margot qui, comme dit van Mander, « recrute pour l'enfer », au milieu des combats, des meurtres, des incendies, des cauchemars.

Un petit panneau du musée de Vienne représente dans une région montagneuse, la *Bataille de Gelboé* : la troupe innombrable des guerriers a l'air d'une nuée d'insectes, tant la majesté du site la domine — image, chère au maître, de la faiblesse de l'homme dans la nature. Le paysage tient ici une place prépondérante. D'autres ont peint avant lui des vallées accidentées, notamment Patenier, dont on peut voir ici le *Saint Jérôme* du Louvre et un magnifique *Paysage avec Jonas* (à M. André de Hevesy). Mais il y a chez Bruegel, qui paraît avoir utilisé un dessin fait dans les Alpes d'après nature, un sentiment infiniment plus subtil de l'air et de la lumière. C'est ce sentiment qui fait la beauté du *Paysage de neige* de la collection du docteur Delporte. Les blancs différents des toits, des prairies, des ruisseaux gelés, le jour pâle diffusé par le ciel d'hiver sont vus et rendus avec une sensibilité que ne dépassera aucun paysagiste. Même vérité dans *le Dénombrement de Bethléem* de Bruxelles, à laquelle s'ajoutent cette fois d'autres qualités. Qualités matérielles : le trait qui

définit les figures est si juste qu'il suffit, presque sans modelé, à en faire sentir les reliefs; l'accord avec les blancs de la neige de tous ces tons sourds, rouge brun, vert gris, bleu foncé, violacé, noir, accord qui ne ressemble à nul autre, est à lui seul expressif. Qualités spirituelles : cette peinture dépasse le sujet particulier qu'il représente, elle est, comme on l'a dit, un saisissant symbole de l'angoisse humaine devant la nature hostile et la menace de l'inconnu.

Auprès de ce tableau les autres panneaux du maître exposés ici pâlissent, même le fond si poétique des *Bûcherons* de la collection du Prince Régent de Yougoslavie, même les *Mendiants* du Louvre. *La Chute d'Icare* est d'une nouveauté surprenante et pour la composition et pour l'éclairage; on ne voit pas bien à qui la donner sinon à Bruegel; mais, s'il en est l'auteur, je doute qu'aucun des deux exemplaires qu'on nous propose soit de sa main : ses peintures ont eu tant de succès qu'elles ont été copiées plusieurs fois.

L'inventaire après décès de Rubens nous apprend qu'il possédait douze Bruegels. On se plaît à songer qu'ils ont servi à faire naître les kermesses et les splendides paysages de celui qui allait réaliser l'union jusqu'alors incomplète du vieux réalisme flamand avec l'imagination italienne.

***

Les comparaisons d'école à école sont, je ne l'ignore pas, bien vaines. Pourtant l'exposition d'art italien est encore trop proche pour que le souvenir n'en surgisse pas de temps à autre dans les salles de l'Orangerie. Mon goût naturel m'entraîne vers lui et, quand je demeure trop longtemps au milieu de ces images sincères et souvent pathétiques de la vie, j'aspire à un peu de lyrisme (van Eyck est excepté). Non que le réalisme des peintres des Pays-Bas aux XVe et XVIe siècles soit, comme on le dit souvent, littéral. Ils imitent très exactement le détail des choses et leur matière; leurs compositions n'en restent pas moins aussi loin de la vérité immédiate que celles d'un peintre du Midi : leur façon de styliser est autre, voilà tout. S'ils n'ont en général pas senti la beauté du corps humain dont tout l'art italien s'est efforcé

de dégager la valeur plastique, s'ils n'ont pas construit pour nous un monde qui dépasse le nôtre et dans lequel notre esprit ou notre âme trouvent un inépuisable aliment de poésie, ils ont vivement éprouvé la beauté qu'offre notre entourage quotidien, ils ont senti le prix de la plus modeste campagne, de ses collines, ses bois, ses prés, ils ont créé le paysage; enfin, présent inestimable, ils ont doté la peinture d'un moyen matériel d'expression riche de ressources infinies. Mais ce qui, plus que tout, me les rend chers, c'est qu'ils ont pénétré profondément dans l'intimité du cœur humain.

J'aime, pour la musique de ses phrases et parce qu'il répond à ma faiblesse pour l'Italie, le conte allégorique de Barrès intitulé « les Deux femmes du bourgeois de Bruges ». Lorsque je me sens porté à l'injustice envers la peinture septentrionale, lorsque ce qu'elle a de renfermé me lasse, que ses fêtes villageoises ou ses diableries m'ennuient, je pense à ces mots adressés par la belle Italienne à l'amant qu'elle a suivi dans sa froide patrie : « Je ne sais comment cela se fait, mon ami, mais vous qui êtes parfois si dur et, je peux bien vous le dire, un peu grossier, vous trouvez parfois aussi des choses tellement délicates que personne ne vous vaut. »

PAUL ALFASSA

TABLEAUX DE PARIS

11 NOVEMBRE. — L'avenue des Champs-Élysées est une des plus belles voies de Paris, la plus saisissante et nul ne s'étonne d'y rencontrer des Anglais et encore plus d'Allemands. Mais ce qu'on peut déplorer davantage, à son sujet, c'est qu'en dépit de son renom à l'étranger et de l'attrait qu'elle exerce sur les habitants du globe les plus éloignés d'elle et qui la fréquentent encore, tant de Parisiens, qui pourraient s'y promener quelquefois, éprouvent si rarement le désir d'y faire un tour.

Une foule immense et inaccoutumée s'y est cependant répandue cet après-midi. Ceux qui la composent y apprennent que ce qui fait ce luxe qu'ils reprochent aux classes qui ne sont point dénommées *ouvrières*, ne diffère pas si profondément de celui dont ils profitent aujourd'hui et dont ils jouiraient même davantage s'ils ne se dressaient pas contre des gens dont l'avenir n'est pas plus *assuré* que le leur, dont les inquiétudes sont angoissantes et les fardeaux de toutes sortes accablants.

Ils voient, ces *promeneurs* du 11 novembre dans les Champs-Élysées, des vitrines de « Prix uniques » où le bazar est aussi clinquant, utilitaire et futile que chez eux et, partout, des robes à cent francs, pour les jeunes femmes coquettes. Ne parlons pas des chapeaux et des bas qui sont offerts partout à aussi bas prix.

Ils fraient avec des Parisiens — comme eux — de vieille souche ou de date plus récente — dont le but ici-bas n'est pas de vouloir tout détruire, mais de maintenir, au contraire,

de restaurer ce qui s'effrite et de préparer l'avenir, au lieu de le rendre plus qu'incertain à ceux qui sont bien obligés de le regarder en face parce qu'il est impossible de vivre sans prévoir le lendemain — et même au delà!

Je me suis placé le long du trottoir, au premier rang, pour voir défiler les représentants et les membres du *Front commun*.

Hélas! J'y ai bien vite reconnu des malheureux, qui semblaient y être mêlés, sans s'y fondre et dont les traits exprimaient une tristesse ou une gêne émouvantes. Il n'est pas en notre pouvoir de discerner les causes qui ont poussé vers Moscou et ses agitateurs d'anciens combattants ou des hommes ayant atteint un âge où l'on ne risque plus d'aventures et auquel l'expérience permet des vues plus pénétrantes et plus sereines. Mais ce dont je suis bien certain c'est de les avoir tout de suite reconnus à leur contrainte. Quelques pseudo-« anciens combattants » avaient placé des croix, des médailles jusque sur leurs poches basses, à des places où *jamais* ne les eussent accrochées des hommes assez fiers de les avoir conquises, tout de même, pour s'en parer. Ceux-là avaient été camouflés en hâte, on s'en apercevait, aux environs de la rue d'A. Et leur présence rendait plus sensible tout ce que d'autres pouvaient évoquer de grand et de noble auprès d'eux.

J'aurais voulu qu'une voix pût se faire entendre qui eût crié à ceux-là leur erreur, pour saisir l'éclair qui n'eût pas manqué de briller dans leurs yeux. Le meilleur discours était peut-être ce cri que nous avons entendu lancé maintes fois sur leur passage et qui aurait dû rallier autour de lui tous les suffrages, — celui de *Vive la France!* le seul que l'on devrait entendre, un pareil jour.

Mais les pires, les véritables agitateurs communistes, ne montaient pas l'avenue des Champs-Élysées en troupe lente, pour faire paraître interminable, selon des ordres reçus, un défilé qui ne possédait pas l'ampleur annoncée. Les véritables agitateurs avaient été dispersés le long des trottoirs. Ils se faisaient bien vite reconnaître, à leur attitude, d'abord, puis à une sorte de casquette gris clair qui semblait avoir été distribuée à tous, à dessein. Ceux-là levaient le poing et entonnaient *l'Internationale*, à quoi le groupe voisin répliquait par *la Marseillaise* et nous avons maintes fois

vu deux rangs de manifestants se faire face, ainsi, à moins d'un mètre de distance et clamer leurs deux hymnes à tue-tête, — sans broncher. Des femmes aussi, menaient le mouvement; elles étaient peu nombreuses, mais, certes, choisies; la plupart habillées avec une certaine recherche, manteau à col de fourrure, chapeau du moment. Elles élevaient progressivement la voix et je puis être garant que jamais les dames de la Halle, dans la saveur toute matérielle, mais vivante et presque joyeuse, rabelaisienne, de leur vocabulaire — elles auraient bien dû venir faire un peu la haie avec nous! — n'eussent proféré les grossièretés sans nom que nous avons entendues et avec la rage étrangleuse de filles soumises qui débitent tout ce que l'homme qu'elles font vivre vient de leur souffler.

A l'approche du soir, le cortège passé, ce cortège qui veut la fin de la France et qui nous offrait des hommes portant des décorations gagnées à la défendre — ce qui révèle une certaine absence de logique — le cortège passé, ce n'est pas tout ce qu'il traînait de pénible dans son sillage qui demeure dans la mémoire, mais le souvenir de ceux qui n'étaient là que des figurants, qui se sont laissés prendre par lassitude, par dégoût de voir la vie aussi atroce aujourd'hui qu'hier et plus atroce pour demain.

Plusieurs associations de patriotes défilèrent ensuite, dans le crépuscule. Leurs masses alignées et serrées, leur rythme qui contrastait avec le pas volontairement traînant de ceux qui les avaient précédés, évoquaient des images non certes de fascisme (c'est un mot que presque seuls ont sur les lèvres ceux qui veulent la révolution) mais d'ordre, de courage et de volonté.

Cette montée vers le Soldat Inconnu ouvrait un champ bien vaste à la réflexion. Et peut-être, au fond, marquait-il, déjà, on ne sait quels rapprochements entre Français qui se cherchent et qui s'aperçoivent souvent qu'ils ne se sont pas trouvés.

***

Il faut avoir vu Élizabeth. — Peu de personnes savent de qui est cette pièce originale, à peine par qui elle est jouée,

assez mal où elle se donne, — mais chacun veut y avoir assisté. J'y songe, avant de franchir le seuil du *Vieux-Colombier* : savent-ils tous qui fut Élizabeth? Il n'en faudrait point jurer.

La rayonnante image de mademoiselle Valentine Teussier dans le *Carrosse du Saint-Sacrement*, reste pour longtemps unie à ce théâtre. M. Copeau avait fait du *Carrosse*, — avec quasi-rien, ce qui est l'art, — sur une scène minuscule, une œuvre théâtrale dont le souvenir demeure immuable chez ceux qui l'ont vue représenter et qui marque une date dans l'esprit d'hommes trop jeunes encore pour y avoir assisté.

Ce théâtre avait pourtant sombré. Le cinéma l'emplissait à son tour, de ses ombres et de cette vie de l'écran parfois si intense, qui fixe à jamais le passé, mais qui n'est précisément, lorsqu'elle nous est offerte, que du passé irrémédiable, des successions de mouvements ensevelis déjà par le temps.

Des personnages de chair sont donc revenus prendre possession de la scène.

Nous avons assisté à tant de films détestables, d'un romantisme d'école primaire, d'un réalisme si mesquin, qu'il existe désormais des chances pour qu'une pièce, lorsqu'elle est bonne, originale et bien jouée, trouve son public et connaisse un succès durable.

C'est avec une espèce de fureur que les gens veulent avoir vu *Élizabeth, la femme sans hommes*, de M. André Josset. M. François Porché en a fait ici même l'analyse, avec cette sagace pénétration qu'il apporte au théâtre et tout particulièrement au théâtre historique dans lequel lui-même excelle et pour lequel il ne dissimule point ses préférences. L'empressement des spectateurs témoigne de l'intérêt que nous prenons tous à voir évoquer avec originalité quelque personnage de large envergure, dans lequel la plupart d'entre nous s'en vont, obscurément mais d'un sûr instinct, démêler et retrouver des sentiments qui pourraient bien être les leurs.

Pendant l'entr'acte, je regarde la « salle » de M. René Rocher; lorsque son prédécesseur, M. Copeau, donnait le *Carrosse*, une moitié connaissait l'autre. C'était une *chambrée parisienne*, bruyante, agitée, assez vaine, entre nous, quoique déjà bien supérieure à ce qu'elle eût été sur le boulevard.

Ce soir, pas un strapontin n'est inoccupé, mais dans cette assistance homogène, personne ne semble se connaître. Quand je dis : personne, entendons-nous, il y a l'exception, mais elle compte si peu qu'il est inutile d'en parler. Public compréhensif qui ne fait point de démonstrations, mais sait comment apprécier ce qu'on lui donne et quelle en est la valeur.

Que ces gens s'ignorent, ne veut pas dire qu'ils ne pensent pas de même ou à peu près. Une certaine habitude des milieux parisiens et des physionomies, la fréquentation aussi de mondes opposés permettent de reconnaître ce qu'on nomme « le monde catholique », « la société protestante », la « bourgeoisie israélite »; ce soir, elles sembleraient représentées à nombre presque égal. Et c'est le véritable signe des temps nouveaux et des besoins actuels, cette force qui s'ignore et ne se peut réunir que parce qu'elle manque de moyens de discernement et de l'audace suffisante pour franchir les barrières bien vermoulues qui la séparent.

Après ce que nous avons vu défiler, hier, dans les Champs-Élysées, non pas même sur la chaussée, mais sur les trottoirs, cette petite salle de théâtre bondée, pour la représentation d'une œuvre littéraire et historique honorable, nous met en présence, soudain, d'une grande vérité. *Élizabeth* n'est précisément ni un plat vaudeville (qui remmaille toutes les situations exploitées par des auteurs appelés *gais*, depuis plus d'un siècle) ni le cirque ou la maison de rendez-vous portés à la scène, comme dans la plupart des revues de music-hall, *Élizabeth* permet de considérer l'ensemble de cette bourgeoisie supérieure, qui s'est dépouillée de ses préjugés d'autrefois, et qui a trop longtemps sommeillé dans des réalités heureuses, ou bien qui a trop souvent pactisé par dilettantisme avec ceux qui l'amusent et l'illusionnent en l'entraînant aux abîmes.

La grande faiblesse de l'Italie, aujourd'hui, c'est de n'avoir jamais pu laisser s'établir chez elle, — sans doute le temps lui a-t-il manqué? — une véritable bourgeoisie, solide, étendue, réfléchie, puissante, immense réservoir qui s'alimente dans le peuple, forme les élites — et qui crée, ce qui est bien à considérer, la véritable fortune d'un pays.

Sans doute, je ne me doutais point qu'un entr'acte pût

mettre en présence de problèmes si importants et qui s'accommodent mal du brouhaha d'une salle de spectacle où les hommes éprouvent le besoin d'aller fumer une cigarette dans le hall et les femmes celui de se frotter le visage de poudre de riz et de considérer dans un miroir leurs cils raidis par le rimmel, avec un intérêt saisissant et muet (je dois dire que celles-là sont, précisément, en nombre moins déconcertant, ce soir).

Je ne regrette point d'être venu, non pas seulement parce que je ne vois guère de comédiennes à Paris qui porteraient le rôle difficile, éblouissant et ingrat d'Élizabeth, avec le talent que lui prête madame Germaine Dermoz, — mais parce que la salle est révélatrice d'un état présent et qu'un politique, — il doit en être demeuré quelques-uns — la considérerait avec intérêt et profit.

... Et parce que, d'elles-mêmes, ces salles si homogènes devraient se considérer d'un œil plus perspicace et comprendre où sont les nécessités, les obligations, le Devoir — et peut-être le Salut!

***

Trocadéro. — Ce palais hybride offrait aux Parisiens un tel échantillon du mauvais goût auquel certaines époques peuvent s'abandonner avec délices, qu'il était presque souhaitable de le garder, afin de nous préserver d'en voir naître d'analogues, à l'infini.

La précipitation que l'on va apporter aux travaux de l'Exposition de 1937, afin d'être prêt à l'heure fixée, ne permet, ne devrait permettre que du provisoire — à une ou deux exceptions près, comme par exemple le musée de l'avenue de Tokio.

Mais souhaitons tous, qu'on ne crée pour 1937, sur l'emplacement du Trocadéro qu'un *décor*, que l'on démolira aussitôt après. Rassemblons toutes les bonnes volontés pour en obtenir la promesse formelle. Sinon, — M. Paul-Léon le sait bien, — nous recommencerons l'erreur de 1867, qui fût, précisément, d'avoir voulu rendre définitif un genre de constructions qui ne pouvaient en réalité s'adapter qu'à cet ensemble de pavillons éphémères dont est formée une exposition *universelle*.

Ces deux mots repoussent, d'ailleurs, toute idée de durable édification, d'une construction adaptée aux exigences, aux véritables besoins et au goût des Parisiens.

Dans les Champs-Élysées, — vestiges de l'Exposition de 1900, — nous voyons le Petit Palais, avec son portail démesuré, au sommet d'un escalier arrondi et dangereux qui en condamne l'accès, — puis le Grand Palais, avec sa verrière si inutilement élevée, qui, à l'époque, faisait évidemment plaisir à considérer aux ingénieurs et industriels du fer, mais qui forme une ventouse monstrueuse sur ce monument flanqué de chars, de chevaux et de conducteurs de bronze vert-de-grisé bons pour l'hippodrome. Ces groupes débordent de tous côtés le « palais » qui leur sert de socle, ce qui est une faute d'architecture qu'un élève des Beaux-Arts ne commettrait — ou ne devrait pas commettre —, car de nos jours on commet tout.

Qu'on nous garde provisoirement les bas-côtés du Trocadéro, soit. Il est, certes, aussi bête de les conserver que d'avoir résolu de tout enlever, à dix-sept mois de l'Exposition prochaine. Mais qu'on n'aille point recommencer les erreurs passées, sous prétexte de plaire aux protégés de quelques députés ou sénateurs. L'Exposition terminée, la place du Trocadéro déblayée, il sera bien temps de résoudre, à tête reposée, un projet, choisi parmi d'autres avec discernement et proposé à la sagacité de gens n'escomptant de l'aventure ni bénéfices d'argent, ni avantages parlementaires.

Qu'on nous fasse donc tout simplement, pour cette exposition, une belle terrasse, bien dégagée, avec des arbres où il faut, et d'où la vue embrassera le plus possible d'espace. Qu'on y élève — si l'on veut, — *mais pour la seule durée de l'exposition*, quelques pavillons éphémères, — en retrait. Mais qu'on n'aille point dresser là une colonnade dans la soi-disant manière grecque, reliant deux débris d'un monument qui se croyait oriental et qui était construit — on s'en aperçoit à la lenteur apportée à détruire ses deux tours, — comme une forteresse du XIIIe siècle!

Le projet prévu pour les monuments qui vont s'élever avenue et quai de Tokio, a déjà pour motif central une colonnade reliant l'un à l'autre les deux musées; va-t-on la

recommencer, à trois cents mètres de là, en l'amplifiant, pour remplacer, à la veille d'une exposition, le centre d'un palais peut-être bien légèrement détruit et qui contenait une vaste salle de représentations, dont les annexes avaient été coûteusement et d'ailleurs intelligemment aménagées depuis quatre ans?

De telles loufoqueries sont bien décourageantes, elles rebutent les collaborateurs les mieux intentionnés. Elles montrent qu'aucun plan d'ensemble n'existe et nous nous trouvons, au 1er décembre 1935, — pour une exposition qu'on dit *universelle*, et qui doit ouvrir au printemps de 1937, — devant deux solides bases de tours qui paraissent encore colossales, au milieu de milliers de tonnes de débris.

La salle de spectacle, qui a été utilisée durant soixante-dix ans, pouvait rendre encore des services pendant la durée houleuse d'une telle exposition, dont aucun élément d'ailleurs, constatons-le, ne commence à jaillir du sol. Mais ce qui est peut-être plus grave, c'est que les décisions générales n'ont pas encore été prises ni les véritables devis adoptés.

***

De van Eyck a Bruegel, — a l'Orangerie des Tuileries. — Cette exposition est mesurée, elle est pour ainsi dire presque exclusivement religieuse, elle ne s'adresse qu'à une « clientèle » de visiteurs de choix. Elle devrait être fréquentée, vue et revue, par les artistes les plus *modernes*, qu'ils soient peintres ou poètes, littérateurs, musiciens, sculpteurs. Cette visite leur permettrait de mesurer, avec quelque raison, pourquoi si fréquemment nous voyons tomber l'art aux abîmes et pourquoi son mouvement de déchéance s'est précipité à une allure chaque jour accélérée.

Il est impossible de rien créer de durable qui ne soit mené avec la collaboration du temps. Rien ne saurait s'improviser, même la plus simple esquisse, sans de longues études préalables.

Et puis, par-dessus tout, — avant tout, — il faut aimer ce que l'on fait et y consacrer sa vie. Memling ne vit que soixante-quatre ans; Van Eyck, soixante-six; Bruegel, qua-

rante-quatre. Quelle œuvre ils laissent et quelle influence ils ont exercée — qui ne s'atténue point. Leurs toiles nous causent encore des plaisirs infinis. Mais, s'ils n'avaient consenti à de durs apprentissages, s'ils avaient travaillé sans attacher d'importance à leur labeur, que resterait-il aujourd'hui de leur passage sur la terre?

Cette exposition réunit des œuvres rares, accompagnées de quelques tapisseries de Bruxelles admirables et de sculptures de même provenance et de même époque. Pour loger les tapisseries, on a recouvert provisoirement les *nympheas* de Claude Monet. C'est une heureuse initiative, le musée de l'Orangerie gagne en étendue, en possibilités. Peut-être aussi les *nympheas* ne sauraient-ils rien perdre à demeurer invisibles quelque temps. Dans l'œuvre de Claude Monet, cette décoration exécutée pendant les jours encore vigoureux mais réduits de la grande vieillesse n'est pas ce qu'il faut préférer. Il est bon de pouvoir l'offrir de temps à autre à la piété de ses admirateurs, mais de garder la possibilité aussi de la faire oublier, lorsque les conservateurs et les organisateurs du musée s'y trouvent contraints.

M. Alfassa étudie, dans cette même livraison, avec toutes ses qualités de critique de grande érudition, les différentes œuvres présentées par M. Paul Lambotte et M. Paul Jamot. Je ne livre donc à nos lecteurs que quelques réflexions d'un simple promeneur.

Il est curieux de remarquer une fois encore, après l'Exposition de Titien à Venise, combien les toiles prêtées par le Louvre sont d'une qualité incomparable et avec quel bonheur, dans ses dernières acquisitions, notre Musée national a toujours été heureusement guidé.

Mais cette constatation, qui nous fait pour ainsi dire « découvrir » les toiles du Louvre, chaque fois qu'il en prête, montre en même temps que la manière dont elles sont présentées dans notre grand musée devrait être entièrement renouvelée. Ainsi a-t-il été fait — avec quel soin et quel goût — pour les galeries de la sculpture et le rez-de-chaussée du palais.

Avec van Eyck, nous demeurons encore dans ces trois siècles merveilleux, du XIIe au XIVe, pendant lesquels la Foi n'avait pas subi l'influence déplorable que les cours d'Europe exer-

cèrent sur elle, en France, en Espagne, en Italie surtout. Dieu n'apparaissait pas encore, au milieu des pilastres et des colonnes de marbre, pareil à une sorte de prince isolé de son peuple par des barrières d'or, dans des palais à peu de choses près bâtis à l'image de ceux des rois. Il n'était pas encore environné par ces décors qui, avouons-le, offrent un contraste déroutant avec la crèche de la Nativité et la croix dressée sur le Golgotha.

De Titien, de Véronèse à Tiepolo, les artistes et leurs princes voudraient faire de l'étable de Bethléem une colonnade de marbre, de l'atelier de saint Joseph un vestibule dallé et nous présenter les moindres scènes de l'humble vie de Jésus ou de la Passion dans des architectures royales. Il n'est pas jusqu'aux Saintes Femmes qui ne soient vêtues, au pied de la Croix, comme Catherine Cornaro, Diane de Poitiers ou madame de Montespan, à la Cour.

Le nom de Hans Memling aurait pu figurer entre ceux de Van Eyck ou de Bruegel sur la couverture du catalogue. Memling naît en 1430. Van Eyck a vu le jour en 1385, donc quarante-cinq ans avant lui, tandis que Bruegel ne naîtra qu'en 1525, trente-quatre ans après la mort de Memling, qui se trouve donc chronologiquement placé entre eux deux.

Le maître de Bruges est représenté à l'Orangerie par des œuvres célèbres et sa gloire ne le cède guère aux deux peintres précédents. Je ne suis pas certain que l'élite du public ne le préfère à Bruegel, qui subit l'influence littéraire d'un temps nouveau, puisqu'il naît en plein épanouissement de la Renaissance, mais en conservant une technique, un métier antérieurs.

Bruegel (beaucoup de ses toiles devraient être attribuées à son fils), place Icare (les deux trop grandes jambes d'un Icare déjà disparu sous l'eau) dans un paysage émouvant, médiéval et septentrional, qui se passerait bien de ce factice intérêt.

Ce Dédale microscopique, cet Icare de rébus, n'ajoutent rien, reconnaissons-le, aux mélancoliques images d'une de ces vues étendues, devant lesquelles les rêveurs et les philosophes se sont toujours attardés.

***

FAUBOURG MONTMARTRE. — Le titre de la « Revue » à laquelle nous assistons ce soir commence par le mot suggestif, évidemment, de *Croisière*.

Croisière étrange, en vérité. Nous ne pensons pas que jamais « navigateur » de music-hall ait « croisé » au milieu de tant d'icebergs. Je me demande quelle impression un tel voyage d'un soir, au « pays du *nu* », peut produire en matinée sur l'imagination de spectateurs échappés du collège, ou sur celle d'un brave homme tout simplement, qui en a moins vu que nous, qui n'en voyons pas tellement d'ailleurs, mais qui en avons vu, tout de même, beaucoup et qui avons pu suivre la progression du *nu* ou, si vous préférez, la diminution du vêtement à la scène, — à la scène des music-halls parisiens.

Cette fois l'économie, l'économie de costumes, est complète. Celle des décors n'est pas moins rigoureuse. Cette « croisière » pourrait faire le tour du monde sans beaucoup de bagages — le bétail suffirait.

Notre XVIIIe siècle, dont la dernière partie du XIXe et même les premières années du XXe ont à tel point monnayé, pastiché, commercialisé la mesure et les grâces, — le XVIIIe siècle fit descendre le nu des hauteurs de l'Olympe où les artistes l'avaient jusqu'alors immobilisé. Dessus de portes et alcôves, boudoirs et salons ne montrèrent plus que nymphes. Mais le XVIIIe siècle de Fragonard et de Clodion, de Boucher et de Falconet, le XVIIIe gardait, dans la présentation « intégrale » du nu, le charme de l'amabilité, d'une sorte de décence naturelle, de vénusté qui ne fraie pas avec le commun des mortels. Les distances étaient maintenues, le sculpteur, le peintre, le petit maître, même, plaçaient entre le public et le modèle, l'écran de leur personnalité.

L'an dernier, un dimanche matin où l'entrée du musée était gratuite, j'observais à Florence, à la galerie des *Offices*, des moines et des religieuses passant devant des nudités, sans en éprouver de gêne. Et nous n'en ressentions pas davantage à voir ces pieux personnages effleurer du regard des modèles offrant un raccourci harmonieux des formes que le Créateur se plut à donner à l'œuvre la plus parfaite qui fût sortie de lui.

A Paris, jadis, le théâtre montrait des épaules, une gorge que le chant d'Offenbach, de Lecocq ou d'Audran gonflait comme le cou du ramier, ivre de maïs, de soleil et d'aventure, parmi sa cour roucoulante. Des jambes jaillissaient de robes fendues ou retroussées, mais, toujours, quelque voile demeurait qui, même lorsqu'il ne dérobait pas grand-chose, en cachait encore assez pour garder au mystère ses prérogatives.

Dans les féeries, quelque lointaine et tremblante apothéose nous offrait, dès la huitième année, des beautés, certainement moins entraînées qu'aujourd'hui par la culture physique, mais qui laissaient deviner sous le maillot des apparences douillettes, une douceur de vivre que je ne saurais retrouver ce soir, devant la scène de ce music-hall du faubourg Montmartre sur laquelle défilent tant de nus, dans un mouvement incessant, sur un rythme accéléré qui ne permet pas à l'ennui d'approcher mais ne préserve pas de la lassitude.

Le public est bien curieux, il est sans doute aussi bien coupable : il ne proteste jamais plus. Selon ce qu'il entend dire ou lit dans les journaux, il vient ou ne vient pas. Mais il ignore son influence sur les organisateurs de spectacles, sur les directeurs de théâtres, auxquels nous savons qu'il suffit que pendant une répétition le premier venu dise : « Le public n'en voudra pas! » pour que le directeur fasse supprimer une scène, une réplique, une apparition, changer une fin d'acte et, peut-être, toute la signification d'une pièce.

Le public du faubourg Montmartre est évidemment particulier. Mais les spectateurs que je vois ne sont pas des habitants du faubourg, tout au moins de ce faubourg-là. Ils pourraient témoigner que tant de nu devient fastidieux, dans un spectacle pendant lequel cinq ou six couplets, peut-être moins, auront été chantés et pendant lequel se suivent des scènes dont la brutalité est destinée à émouvoir — si j'ose profaner un mot si noble — une classe de gâteux qui n'a même pas besoin d'entrer dans un soi-disant théâtre pour voir ça. Ne parlons pas de certains « tableaux » dont la « licence » rudimentaire est à toute volupté... acceptable ce que l'alphabet est à toute langue écrite.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Jules Romains : LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ[1].
Tomes IX et X (*Flammarion*).

M. Jules Romains vient de publier deux nouveaux volumes des *Hommes de bonne volonté*[1], les tomes IX et X, respectivement intitulés *Montée des périls* et *les Pouvoirs*. L'intérêt est aussi soutenu que précédemment et c'est là, si l'on considère la masse déjà imposante des tomes publiés, un résultat vraiment extraordinaire, et la preuve la plus frappante qu'on puisse donner du talent de l'écrivain.

Mais si notre admiration reste aussi vive, les raisons qui l'inspirent nous semblent se déplacer. Une grande œuvre comme celle-là, à la naissance de laquelle nous assistons, dont nous prenons connaissance petit à petit, donne une leçon bien profitable aux lecteurs et aux critiques. Elle nous permet de nous rendre compte de notre propre mobilité d'esprit. En effet quand nous ouvrons le tome IX de M. Romains, il faut bien que nous appelions dans les parties les plus conscientes de notre mémoire les souvenirs des huit premiers volumes. Et nous devons constater que nous n'avons plus sur eux exactement la même opinion qu'au moment où nous les avons lus. Nous surprenons en nous-mêmes les effets de ce mystérieux travail qui se fait sans arrêt dans notre inconscient : le classement des jugements. On cherche souvent à comprendre comment se fait, en littérature, le classement des valeurs. Tel auteur, célèbre un jour, tombe dans un profond oubli, du vivant même de sa première vague de lecteurs. L'a-t-on relu pour s'en former une nouvelle idée? Des critiques sont-ils intervenus qui ont répandu, à son sujet, des vérités nouvelles? Pas du

1. Sur les huit premiers volumes des *Hommes de bonne volonté*, voir les chroniques parues dans les livraisons du 15 janvier 1934 et du 1er janvier 1935.

tout. C'est le premier lecteur lui-même qui a fait sa mise au point, sans même le vouloir. C'est que les œuvres, comme les vins dans une cave, vieillissent dans un cerveau d'une façon différente. Le facteur temps s'introduit dans le jugement et le modifie, révélant ainsi, s'il en était besoin, la valeur toute relative de la critique.

Appliqué à M. Romains, ce facteur temps laisse donc intact aujourd'hui notre jugement de valeur, mais nous invite à considérer son œuvre, du point de vue de sa nature, sous un angle un peu différent. Et cela simplement parce qu'à distance les personnages de M. Romains nous paraissent maintenant former un ensemble un peu confus. De toute cette troupe nous ne voyons se dégager aucun homme, aucun type. Tout semble se confondre dans un brouillard séduisant, dans le souvenir heureux de vifs plaisirs intellectuels. On pourrait évidemment nous attribuer une amnésie dont M. Romains ne serait nullement responsable. Elle paraît pourtant jouer, à titre spécial, pour *les Hommes de bonne volonté.*

A la réflexion, toujours disposé par un mouvement fâcheux à reporter les fautes sur autrui, nous croyons que cet effacement est dû aux conditions mêmes dans lesquelles la plupart des personnages de Jules Romains sont nés (hors quelques-uns, en petit nombre, et d'ailleurs pas de premier plan, qui semblent avoir été *vus*, être des *souvenirs*). C'est que, en littérature, il y a bien des manières de créer des hommes. Mais, pour qu'ils possèdent une vie durable, il faut qu'ils aient, plus ou moins, dans l'esprit du créateur une valeur d'hallucination. Que le romancier ait pris ses bonshommes dans la réalité ou qu'ils circulent dans son cerveau en quête d'aventures, tels des personnages de Pirandello, il faut qu'il y ait en eux, aux yeux de l'écrivain, un certain coefficient d'inexplicable et de mystère. Qu'ils soient observés ou imposés par l'imagination, il faut que l'auteur reste en dehors d'eux, qu'il tourne autour d'eux avec une certaine perplexité, en se demandant par où il va les prendre, comment il va les regarder, les accueillir. Il faut qu'ils existent avant d'être étudiés.

Plus le nombre de volumes qui composent *les Hommes de bonne volonté* s'accroît et plus nous nous persuadons que M. Romains, lui, le plus souvent, ne va pas de l'être à l'auscultation, je veux dire à l'analyse psychologique, mais de l'analyse à l'être. Quand M. Romains se pose une question, il crée un être, voire un fait, pour y répondre. Ses créatures, comme Minerve, sortent d'un cerveau.

M. Romains a entrepris de peindre un vaste tableau de la société d'aujourd'hui. Il se demande un jour : « Comment diable un homme politique, intelligent et honnête peut-il laisser sa « pureté » se ternir? » Aussitôt il crée un homme : Gurau, sur lequel il va appli-

quer sa logique, auquel il attribuera certaines particularités, certaines habitudes de tels politiciens vivants et avec lequel il va reconstituer une vie vraisemblable, propice à toutes les expérimentations théoriques. Si, un jour, M. Romains est frappé par cette idée que de petites circonstances ridicules sont à l'origine des événements historiques, il imaginera, pour illustrer cette idée, que Gurau, ayant perdu son billet de métro et s'étant vu un peu rudoyé par le contrôleur, accepte, pour qu'une pareille humiliation lui soit dorénavant évitée, le portefeuille de ministre des Travaux publics qu'il était déterminé, une heure plus tôt, à refuser. S'il constate que, pour expliquer la conquête du Maroc par la France, il faut tenir compte de l'esprit aventureux et héroïque de nos jeunes officiers, il crée aussitôt un lieutenant du genre Psichari. En somme, en simplifiant légèrement, on peut dire que ce sont des cases vides, dessinées par l'esprit, qui appellent ses personnages. Ceux-ci incarnent des hypothèses, animent des constatations. Leur fiche psychologique préexiste à leur existence.

Si c'est là une critique, elle n'a qu'une valeur toute relative. Qu'on parte d'hallucinations ou de reconstructions analytiques (si l'on peut dire) le roman n'est pas la vie. Ce n'est qu'une petite distraction humaine, où, quel que soit le génie de l'auteur, on reste toujours assez loin de l'incommensurable vérité. Au reste, qu'est-ce qu'une hallucination? A la suite de quels filtrages cérébraux se forme-t-elle? Avant de lui donner la palme, il faudrait être plus renseignés sur la question que nous ne pouvons l'être. Le fait est que M. Romains, armé de sa puissance de réflexion et de reconstitution, aidé par une scrupuleuse documentation humaine, crée des personnages extrêmement vraisemblables et infiniment attrayants. Mais, mystérieuse conséquence de quelque loi intellectuelle que nous ignorons, ces êtres nés de l'intelligence ne survivent guère dans notre esprit aux jeux d'intelligence qu'ils déclenchent en nous. Ils ne s'imposent pas à notre mémoire comme des types inoubliables. Éloignés du champ de notre attention, ils meurent. Leur vérité paraît indéniable, leur vie est artificielle. Et peut-être parce qu'ils n'ont pas d'existence au delà de ce que l'auteur sait d'eux, donc pas de mystère, ils n'ont pas de poésie — la poésie étant le reflet de l'inconnu ou de l'inintelligible et le brouillard qui enveloppe les vraies effusions du cœur.

Peut-être enfin est-ce aux conditions intellectuelles de leur naissance qu'il faut attribuer la propension naturelle des personnages de M. Romains au monologue intérieur. C'est au centre même de ses créatures que M. Romains nous transporte, il déroule devant nous leur film cérébral. Mais, s'il est possible, à un observateur de grande classe comme M. Romains, d'inventorier à peu près les machines qui

meublent un cerveau étranger, il est peut-être plus malaisé de nous les montrer dans la continuité de leur fonctionnement. La logique est peut-être une, mais les façons de mal raisonner sont diverses. Or tous les personnages de M. Romains ont la solidité de raisonnement et le mouvement même de pensée de leur créateur. Quand on passe de l'un à l'autre on retrouve toujours ce dénominateur commun qui est du reste plein d'attrait, cette assurance, cette égalité d'allure dans la déduction. Cela donne à l'ensemble de l'ouvrage une sorte d'unité qui est curieuse. Quelle que soit la salle de cette grande construction que l'on visite, le bourdonnement des machines a le même ton, la même fréquence. Tout cet univers que l'intelligence a diversifié est semblable à lui-même, en toutes ses parties, par une certaine et très spéciale intelligibilité.

Quand nous avons commencé de lire *les Hommes de bonne volonté*, nous pensions comme tout le monde : « C'est un roman-fleuve. » Et si l'on considère les dimensions de l'œuvre, son cubage, la métaphore est toujours aussi juste. Pour peu cependant qu'on la prenne dans un sens moins simpliste, son exactitude nous paraît aujourd'hui prêter à la discussion. Quand on dit d'un roman de Baring, par exemple, que c'est un roman-fleuve, la validité du terme est incontestable. M. Baring conte une vie : mais il ne s'en tient pas à ses aspects dramatiques, à ce que l'on appelle traditionnellement dans un roman : le fil de l'intrigue. Non, il veut autour d'un personnage évoquer des atmosphères, une société, ce que tous les romanciers font du reste, mais généralement avec moins de complaisance. Alors M. Baring nous fait assister à une centaine de dîners et de soirées mondaines, il nous décrit complaisamment des « thés », des réceptions, etc. En somme il flâne, il paresse (sans nous ennuyer du reste), comme un fleuve fait des méandres. Et comme un fleuve bien gonflé emporte avec lui des pans de rivage que, par respect pour la séparation des genres, il ferait mieux de laisser au royaume du solide, M. Baring entraîne avec la vie de son personnage, des lambeaux de vies annexes, et maintes scènes qui ne sont pas, du point de vue de la progression dramatique, absolument indispensables. Pourtant tout cela coule d'une seule masse, comme un fleuve, et presque d'un seul mouvement. La pente du terrain, c'est-à-dire la vie du personnage central, confère à cette masse un dynamisme intime dont l'auteur n'est pas absolument le maître. Il a déchaîné un élément dont il ne lui appartient pas de régler les effets à son gré. Tel n'est pas absolument le cas, nous semble-t-il, de M. Romains. Son œuvre nous paraît maintenant avoir un tout autre aspect. Elle n'a pas un commencement, elle en a dix. Elle ne se continue pas, elle

se refait. Elle ne constitue pas une grande histoire dont les données mêmes impliquaient l'évolution. Elle ne se lit pas, si l'on peut dire, dans le sens d'une descente nécessaire. Précisément parce que les personnages sont appelés, ou transformés pour répondre à des questions intérieures, elle nous fait penser à un immense et merveilleux laboratoire bien plutôt... qu'à un roman-fleuve. Au moins autant qu'un romancier M. Romains nous semble un essayiste, un expérimentateur, un historien, un journal-intimiste, un conteur (au sens d'auteur de contes). Matérialisations de réflexions et de pensées, bon nombre des scènes qu'il écrit nous font penser bien plus à des Essais à la Montaigne, qui seraient dialogués, qu'à un roman-fleuve anglais ou russe. Et par l'esprit d'analyse constructive qui y paraît, je ne sais quelle faculté de démêler les courants, les contre-courants, de réduire le dispersé et le diffus en formules exprimables, mon Dieu, par moments M. Romains ne serait pas tellement éloigné de faire penser à M. Taine, un Taine moins systématique, plus souple, sans nul doute, mais enfin...

On a beaucoup parlé de Balzac, en lisant Jules Romains. C'est un rapprochement bien naturel. Balzac nous mène chez les forçats et chez les duchesses. A quelques nuances près, M. Romains aussi. Dans les deux cas il y a une entreprise du même ordre : peindre l'ensemble d'une société, le petit bourgeois et l'homme politique, l'ouvrier, le capitaliste et l'employé, la province, la campagne et la ville. Un même goût de la précision chez les deux hommes, qui peuvent l'un et l'autre nous dire, à vingt-cinq centimètres près, les dimensions d'un bureau et d'un petit salon. Tous deux embrassent de vastes perspectives, s'intéressent aux êtres de toutes classes. Mais il y a entre eux une différence essentielle qu'il faut bien signaler, non par goût pour le parallèle, dernière forme du dialogue des morts que tente de ressusciter M. Henry Bordeaux, mais pour caractériser le talent de M. Jules Romains. Un type humain est défini chez Balzac par une double série, merveilleusement accordée, de détails psychologiques et de détails physiques. Cette correspondance n'est pas arbitraire; ce n'est pas le fait du prince-auteur. C'est le résultat d'une prodigieuse connaissance de l'humanité, qui, chaque fois que nous relisons Balzac, nous paraît plus admirable. Les classifications récentes de la psychiâtrie s'adaptent aux personnages de *la Comédie Humaine*. On ne parlait pas de la cyclothymie, il y a cent ans, mais Rubempré est cyclothymique. Les personnages de Balzac sont vrais au delà de la psychologie de son temps, parce qu'ils sont non pas construits intérieurement, mais reçus de l'extérieur avec les éléments mêmes que les contemporains n'avaient pas su cataloguer. Pour Balzac, dans une certaine mesure, ces êtres

conservaient leur mystère. Au contraire les traits physiques et psychologiques des personnages de Romains, personnages construits, ne se combinent pas avec nécessité. J. Romains ne néglige pas le physique, parce qu'il sait qu'il faut en parler, parce qu'il a lu Balzac, James Joyce et beaucoup d'autres, mais il ne connaît que superficiellement le réseau des correspondances psycho-physiologiques. Il n'est pas du tout *nécessaire* que Haverkampf, son agent immobilier, mange de la viande rouge. Ce n'est qu'un épiphénomène. On imagine qu'un jour, au restaurant, M. J. Romains qui était en train, à cette époque, de composer *les Hommes de bonne volonté* a vu, dans un restaurant, un homme qui avait l'air de célébrer une espèce de messe en dévorant son bifteck. Cette observation, c'est Haverkampf qui en a bénéficié. Un autre eût aussi bien convenu. Il n'est pas nécessaire, non plus, que Gurau ait de l'eczéma. C'est un hasard, ou plutôt le résultat hasardeux de constatations intelligentes. « Il faudrait, tout de même, que le monde des ennuis physiques, prurits et urticaires, passe dans ce *Speculum Mundi* qu'est *les Hommes de bonne volonté.* » Et voilà le ministre du travail qui reçoit son eczéma.

Enfin Balzac conçoit une histoire dans son développement nécessaire. Une histoire vit en lui comme un être, et, comme Georges Duhamel, d'après Charles Nicolle, vient de nous révéler que vivent les maladies. Naissance et mort du typhus. Naissance et mort de l'affaire Goriot. Chaque ferment d'histoire semble se développer en Balzac selon des règles propres, avec le caractère inflexible de la naissance d'un germe. Ses histoires, M. Romains peut les retoucher, il en est parfaitement libre. Elles dépendent de lui. Elles l'intéressent plus du reste dans l'instant que dans la durée. Quand on est doué du merveilleux esprit d'analyse de Romains, quand on cherche à comprendre pourquoi ceci se passe ou doit se passer, ou plutôt à démêler les mille influences, souvenirs, circonstances qui composent un moment, on tente surtout de descendre en profondeur. On est plus près de madame Joliot-Curie occupée à décomposer un atome, à percevoir le neutron qui est derrière l'électron, que de l'artiste qui utilise une masse de quelques milliards d'atomes de métal pour créer une forme. L'esprit se met à graviter autour d'un petit fait ou d'une scène dont il semble bombarder les éléments composants pour les dissocier. Et l'auteur vise plus, si l'on veut considérer la question sous un autre angle, à écrire des chapitres parfaits qu'à dessiner une parfaite histoire continue. Retranchez un chapitre d'un roman de Mauriac, publiez-le séparément, il perdra une grande partie de son intérêt. Ce chapitre en effet est étayé par ce qui le suit, le précède, il est un fragment de la rampe le long de laquelle courent des idées, des thèmes suggérés, des effets dramatiques. Il n'est pas un tout, il est un passage.

On répondra peut-être : « La belle découverte ! M. Romains entremêle différentes histoires. Il ne peut pas suivre les mêmes règles de composition que s'il n'en écrivait qu'une... » D'accord, mais voyez combien d'histoires M. Romains a déjà laissé tomber. Il nous avait prévenu d'ailleurs. « Il y a des rivières qui se perdent dans le désert, qui n'arrivent jamais à la mer », disait-il en substance dans sa préface. Reprenez d'ailleurs, parmi ces histoires, celles qui n'ont pas été mourir dans les sables. Sautez les chapitres où elles sont absentes vous constaterez que du point de vue de la continuité, de la nécessité, elles valent moins que considérées fragmentairement. Est-ce à dire que cette grande œuvre ressemble à une mosaïque composée de petits morceaux indépendants? Pas du tout. Mais les effets cherchés correspondent à une esthétique tout à fait différente de celle d'un Balzac... ou d'un Mauriac. Une lettre de Marc Strigelius est faite, non pour éclairer le cas Strigelius, mais pour expliquer, par rapprochement, les grandes tractations des hommes politiques du genre Gurau, des grands hommes d'affaires genre Champcenais. Le roman apparaît ainsi comme une suite de coupes longitudinales faites dans le flux du temps, plutôt que comme une descente verticale le long de ce flux. Et cette conception, qui est liée sans nul doute à l'unanimisme de M. Romains, puisqu'elle découle d'une perception innée de la simultanéité des phénomènes et de l'interdépendance de certains d'entre eux, doit convenir à l'auteur d'un autre point de vue. Il se trouve du coup débarrassé de l'absurdité des fins de romans, ces troisièmes actes de la littérature silencieuse, des dénouements le plus souvent arbitraires, et qui paraissent particulièrement arbitraires à ceux qui, tel M. Romains, ne sentent pas une histoire vivre d'une existence indépendante, en eux. Pour M. Romains une histoire ne meurt même pas, non plus qu'un homme. Mort, un homme vit encore, ainsi que nous l'a prouvé *Mort de Quelqu'un*.

Que des personnages n'aient pas une existence hallucinante, que des histoires n'aient pas de belles courbes nécessaires, que l'intervention constante de l'intelligence réduise au minimum dans un roman l'élément poétique, c'est certainement aux yeux de maints lecteurs une véritable condamnation. Condamnation résultant, nous semble-t-il, d'une conception bien étroite. Pourquoi le roman ne serait-il pas aussi bien cela, cet exercice de recréation intellectuelle, que la transcription d'hallucinations ou de rêveries plus ou moins poétiques? Où est la définition divine du roman? Pour nous, il n'est guère de livre aujourd'hui dont la lecture nous semble plus passionnante, plus profitable que celle des *Hommes de bonne volonté*. Quelle singulière condamnation que de dire : « Ce n'est pas ainsi que nous concevons le roman » ! Pourquoi enfermer un genre dans des

limites? En dernière analyse il n'y a qu'une base de jugement valable. Un livre intéresse ou n'intéresse pas. Si M. Romains découvre une nouvelle forme d'un genre, on ne peut que l'en louer. Il est bien vrai que la démarche de son esprit, dans ce grand ouvrage, est beaucoup plus près du rythme critique que de tout autre, que c'est en quelque manière la mise en romans, l'incarnation en êtres des pensées de M. Romains, que d'un certain point de vue c'est une espèce de journal intime, d'un autre, une sorte de reconstitution historique. Quel inconvénient? Plutôt que de le dire, on serait porté à dénombrer les avantages. Par une pareille méthode toute une classe d'écrivains, qui ne sont pas du type dit créateur, pourraient — s'ils ont un grand talent — reprendre place dans le roman, d'où ils s'excluent eux-mêmes parce qu'ils considèrent la composition d'un roman comme essentiellement différente de la composition d'un essai et qu'ils se contraignent à accomplir des exercices pour lesquels ils ne sont pas faits. On a du mal à imaginer un très grand esprit du type critique écrivant *la Guerre et la Paix*, mais il pourrait faire quelque chose du côté des *Hommes de bonne volonté*, où l'intelligence, l'esprit critique ont toute leur place. Si l'on pouvait douter du fait que *les Hommes* diffèrent absolument par leur essence des œuvres de Dostoïevsky, de Mauriac ou de Rosamond Lehmann (nous choisissons à dessein des écrivains très divers) la preuve en serait faite par les réactions des lecteurs. On reconnaît aujourd'hui la nature chimique de certains corps en étudiant la manière dont ils diffractent tels rayons. Pourquoi les réactions des lecteurs ne seraient-elles pas considérées comme un indice de la nature... intellectuelle d'un livre? Un critique, ces jours-ci, a voulu prouver que *les Hommes de bonne volonté* devenaient d'une moindre qualité littéraire, parce que les derniers tomes ont trouvé moins de lecteurs. Ce renseignement était du reste faux. Mais, s'il eût été vrai, quelle aurait été sa valeur? On n'a pas l'habitude de considérer le consentement universel, comme un test critique. Quels sont les éléments qui composent la foule? Au contraire il nous paraît significatif de constater que toute une classe de lecteurs, de ceux qui déclarent : « Moi, les romans m'assomment. Je ne peux lire que l'histoire ou les mémoires » trouvent un grand plaisir à lire l'ouvrage de M. Romains...

C'est, je crois, parce qu'ils sont en face d'un grand traité de psychologie mis en action, d'une sorte d'essai historique romancé, parce qu'ils sentent que chaque scène, chaque phrase engage tout un monde d'idées, qu'ils voient ouvert devant eux le portefeuille d'un homme merveilleusement intelligent. Mille questions se pressent dans leur esprit, qui touchent la psychologie, la philosophie, la critique, l'histoire de ce temps. Ils sentent que chaque volume de

Romains pourrait être le point de départ de dizaine d'ouvrages de discussions, de commentaires. Au fond ils refont à l'envers tout le travail synthétique qui a amené Romains, réfléchissant à l'action de la franc-maçonnerie, ou à celle du clergé, à construire tel personnage, à monter telle scène. Car rien ne se perd dans un bon travail de concentration.

Toute une partie de la critique de l'œuvre de M. Romains devrait donc consister à discuter l'authenticité des idées ou des faits qu'il dépeint. Le travail sur son livre devrait plutôt ressembler à la critique de la critique ou à la critique d'un ouvrage historique qu'à la critique d'un roman. Du moins, en ce qui concerne les quatre ou cinq derniers volumes, dont le caractère « essayiste » est plus marqué que dans les premiers tomes. Dans les deux derniers volumes, par exemple, M. Romains, qui en est à l'année 1911, étudie la « montée des périls » : péril de révolution, danger de guerre avec l'Allemagne. Il ne se contente plus de faire passer des personnages historiques, il les fait parler, il les met en scène et cela suggère bien des questions. Quelle probabilité y a-t-il que M. Briand dans de telles circonstances se soit tenu réellement tel genre de réflexions? M. Romains possède-t-il des documents ou se livre-t-il à des hypothèses? Il semble bien que nous touchions ici au roman historique — le roman de l'histoire contemporaine. Mais tout livre d'histoire est un peu un roman, par le fait même que l'historien choisit entre tels et tels documents ceux qui lui paraissent les plus significatifs; et puis, si l'on prend la question par l'autre bout, on constate qu'il y a dans la vie sociale toutes sortes d'éléments dont on pressent l'importance, que l'on hésiterait pourtant à faire rentrer dans un livre d'histoire, faute de documents précis, et dont il serait dommage pourtant de laisser ignorer l'existence. Tout ce que M. Romains nous a dit sur la franc-maçonnerie est probablement, ligne par ligne, indémontrable. Cela correspond pourtant, de plus ou moins près, à une réalité importante. Cette fois-ci la pièce maîtresse du livre de M. Romains, c'est, sur le plan politique, l'affaire d'Agadir, la question franco-allemande. On entre là dans une zone où l'historien « professionnel » est embarrassé. Nous n'avons pas tous les documents, nous ne savons pas tout. Il y a pourtant des problèmes sur lesquels on aimerait bien à jeter des petits coups d'œil indépendants. Quelle a été, du point de vue de la politique extérieure, l'importance réelle de l'affaire de la Ngoko-Sangha? La France ne s'est pas aperçue qu'en l'abandonnant elle blessait l'Allemagne qui y attachait une valeur symbolique, l'Allemagne qui se disait : « Nous allons voir, une fois pour toutes, si l'on peut traiter loyalement avec la France. » Tel est du moins l'avis de M. Romains

et il n'est pas obligé, puisqu'il reste dans le domaine des conversations, de nous donner toutes les preuves — ce qui est peut-être actuellement impossible. — Il tourne autour des « pots aux roses » et nous sommes très émoustillés.

Que ce jeu palpitant devienne parfois un peu dangereux, c'est incontestable. Gurau, ministre de M. Caillaux au moment d'Agadir, est-il M. de Selves? Si c'est M. de Selves, pourquoi changez-vous son nom? Si ce n'est pas lui, quel intérêt a votre hypothèse? D'après M. Romains, Gurau-de Selves n'aurait pas été tenu au courant des négociations entreprises par M. Caillaux à propos du Congo et du Bec de canard. C'est vrai, mais des gens très bien informés m'apprennent que ce n'est vrai que pour le début de l'affaire. Très vrai aussi sans nul doute que l'accord germano-français de 1909 n'avait pas, sur certains points, été scrupuleusement respecté par certains de nos agents locaux, mais beaucoup moins évident que la correspondance de Jules Cambon avec le Quai ait été légèrement tendancieuse. Du reste M. Romains ne le dit pas tout à fait, il le laisse entendre à la faveur de fugues subtiles sur l' « esprit ambassadeur ». Nous en sommes au frôlement historique, au régime des suggestions. Comment le lecteur doit-il prendre cela? Vous indiquez par exemple que la politique Hanotaux eût conduit au rapprochement franco-allemand, qu'en s'en écartant, en se rapprochant de l'Angleterre, la France a ouvert la voie à une guerre anglo-allemande, où elle, France, n'a été que le pion, le valet de l'Angleterre. Est-ce une opinion, qui a cours dans certains milieux que vous transcrivez, est-ce la vôtre? Pouvez-vous prouver ce que vous avancez? Comme tout cela est passionnant, incertain et dangereux...!

Mais par contre qui songerait à faire la moindre réserve sur les conversations ou les scènes grâce auxquelles M. Romains fait comprendre l'organisation actuelle de l'État français? Nous savons tous que, derrière les ministres, il y a les directeurs des ministères, l'administration, en face des ministres les commissions parlementaires. Mais comment ces divers organismes réagissent-ils les uns sur les autres? Quelle peut être l'action personnelle profonde du détenteur précaire d'un portefeuille ministériel? Ici nous entrons dans l'obscur, un obscur qui tente tous les Français « moyens », lesquels ne demandent pas mieux que de discuter bruyamment, avec des convictions enflammées et provisoires, sur la politique des puissances en général et de la France en particulier, mais qui se rendent bien compte au fond, que, pour pouvoir juger sainement les événements contemporains, il faudrait posséder des renseignements qui leur font défaut, sur l'action des bureaux du Quai d'Orsay par exemple et sur l'influence personnelle du secrétaire général du ministère. Au fond, pour la plupart

d'entre nous, le jeu politique est une vaste séance de prestidigitation; nous voyons les tours, nous applaudissons ou nous sifflons, mais nous ne connaissons pas les trucs. Nous sommes les badauds, les cochons de payants. Si l'histoire intéresse plus beaucoup d'entre nous que l'époque présente, c'est que le passé est plus intelligible que le présent, précisément parce qu'une fois les prestidigitateurs morts, on veut bien nous révéler leurs trucs. Nous savons très bien aujourd'hui que Talleyrand trahissait l'Empereur, qu'il faisait argent de tout. Ainsi tout un aspect de la diplomatie impériale nous est devenu compréhensible. Mais que savons-nous des actes des Talleyrand d'aujourd'hui? Dans la démocratie, il n'y a pas un secret du roi, comme les manuels de M. Bourgeois nous prouvent qu'il en existait sous l'Ancien Régime; il y a les secrets de la franc-maçonnerie, les secrets des radicaux, les secrets des bureaux, les secrets de M. Hanotaux, les secrets de M. Caillaux. Il y a tout ce qu'on ne peut pas dire...

En se glissant entre l'histoire et le roman, en risquant du reste de nous engager sur des voies barrées, ou même irréelles, M. Romains a entrepris de démêler un peu ce terrible écheveau. Il se fait notre orienteur, nous montre des directions, nous laissant le soin, du reste, de nous débrouiller pour le détail. En passant, il fait les mises au point que la justice souhaite sur telles questions qui ne sont éclairées, dans les journaux, que par les lueurs nées d'une partiale actualité. Il montre comment, dans un monde peuplé de braves gens... qui ne sont pas inaccessibles aux tentations, se développent les scénarios des grandes affaires politiques, ou encore comment et d'après quels principes se recrute l'Académie, d'après quelles méthodes une grande puissance étrangère, séduite par notre bas de laine, réussit à gagner les faveurs de la grande presse. Il nous fait passer derrière les portants de l'histoire officielle.

Toutes ces grandes questions, par personnages interposés, rentrent dans l'univers de M. Romains. Il intègre notre histoire dans le cercle de ses pensées. Il se rejoue, pour lui-même, tous les drames, combinaisons, entreprises et menues canailleries de notre époque. Historien à la fois impartial et passionné, il se prête à tous les partis, à toutes les opinions, donnant, pour notre plaisir intellectuel, la preuve du plus génial caméléonisme cérébral qu'on puisse rêver. Mais pourtant, entre tous les Jules Romains qu'il délègue en enquêteurs et en acteurs imaginaires dans les ministères, les écoles primaires, et les associations d'anarchistes, il continue de marquer une préférence qui n'étonne pas pour les deux hypostases qui demeurent le plus proche de son moi le plus fréquent, pour ces deux normaliens, Jallez et Jerphanion, qui sont les deux faces de son esprit, son Qui-

chotte et son Pança intérieur. Voilà le centre de toute cette belle construction, le point le plus précieux, le plus cher à lui-même de la pensée de Romains. Jerphanion se passionne pour l'époque dans un esprit révolutionnaire, l'autre échappe au présent grâce à une espèce d'unanimisme-opium, se réfugie dans la conviction, aux contours incertains, que les vrais problèmes ne sont pas politiques ou sociaux. Et comme Ormuzd et Ahriman, ces deux divinités centrales semblent se partager les habitants de ce monde, les acteurs des *Hommes de bonne volonté*, les uns s'engageant frénétiquement dans la lutte, les autres se réfugiant dans la nature et les plaisirs, et opposant aux appels stimulants de l'histoire qui veut leur faire jouer un rôle et les lancer dans les bagarres, une intelligente inertie. Ces deux classes sont du reste interchangeables, car nous ne servons pas tous avec constance le Dieu que nous avons choisi.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

LA HAUSSE DES MATIÈRES PREMIÈRES

Nous avons vu dans un précédent article que, pour la première fois depuis longtemps, le raffermissement des prix des principales matières premières tendait à se consolider et à se généraliser.

A vrai dire, pour les principaux produits, tout au moins, ceux le plus communément envisagés : cuivre, zinc et plomb, les prix actuels ne sont pas très notablement plus élevés qu'ils ne l'étaient il y a deux ans. Mais ce qui importe surtout, c'est que la courbe suivie paraît avoir nettement changé de sens : au lieu de marquer une dépression plus accentuée de mois en mois, elle se redresse. Il faut aussi considérer que, psychologiquement, le « climat », comme on dit si volontiers aujourd'hui, n'est plus du tout le même.

Bien entendu, les explications les plus variées et parfois les plus contradictoires ont été fournies pour justifier le phénomène. Il n'a pas manqué de produire une répercussion en Bourse, sur le cours des valeurs intéressées. Cependant celles-ci, surtout chez nous, semblent y avoir mis jusqu'ici, contrairement aux errements habituels, une certaine hésitation. Ce pourrait être évidemment une circonstance avantageuse pour les capitaux, si le mouvement qui entraîne les matières premières dans la hausse devait être appelé à se développer. Nous ne pouvons examiner ici la position statique de chaque produit. Mais puisque le cuivre, par l'ampleur des spéculations auxquelles il donne généralement lieu, joue en quelque sorte, parmi ces produits un rôle de moniteur, jetons un coup d'œil rapide sur son marché en attendant que nous examinions — ce que nous ferons dans notre prochain article — les fluctuations accusées par les valeurs de Bourse sur les principales places.

Une première observation s'impose. La consommation mondiale de cuivre qui avait rapidement diminué, depuis le début de la crise économique en 1929 jusqu'à 1932, année où elle ne dépassait guère 950 000 tonnes, s'est vigoureusement relevée

depuis, atteignant environ 1 100 000 tonnes en 1933, et dépassant 1 310 000 tonnes en 1934. Bien que le premier semestre 1935 ait marqué un certain ralentissement, l'accroissement enregistré depuis quatre ou cinq mois permet de dire que le chiffre global de 1935 sera supérieur à celui de l'an dernier.

Ce redressement de la consommation, durant une période de marasme économique montre quelle ampleur pourrait prendre la demande, même sans tenir compte de besoins exceptionnels tels que ceux pouvant actuellement provenir des événements internationaux, si la situation économique s'améliorait et si l'esprit d'entreprise renaissait.

On pourrait être surpris que cette reprise de la consommation depuis deux ans n'ait pas provoqué plus tôt l'affermissement des prix.

C'est que la production était encore désordonnée. Non seulement il y avait de lourds stocks à résorber, mais encore en dépit des conférences, quasiment permanentes entre producteurs, on ne parvenait pas à se mettre d'accord pour réglementer un marché dont les sources d'alimentation sont très disséminées et le débit très variable.

Cependant, à l'heure actuelle, un accord de restrictions est en vigueur qui doit être maintenu jusqu'en juillet 1938. Il a déjà eu pour effet de diminuer les stocks mondiaux qui auraient fléchi, dit-on, de près de 60 000 tonnes depuis janvier, et pour lesquels on envisage une compression encore bien plus importante pouvant atteindre jusqu'à 100 000 tonnes par an.

Si donc l'accord de restriction est sévèrement exécuté, il semble que l'on puisse nettement envisager un raffermissement progressif ultérieur des prix du cuivre.

Pour des raisons diverses, mais se rattachant également à des contingentements de production, on peut en dire autant du zinc et du plomb.

En somme le réveil d'activité économique qui commence à se dessiner paraît avoir quelques étais bien établis.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TOUR DU MONDE 1936

31 Janvier — 9 Mai

L'Archipel de l'Éternel Été, l'Empire des Génies et l'Ile des Pruniers en fleurs.

Le grand paquebot, courrier des mers lointaines, escale à Port-Saïd et à Colombo.

Quelques jours plus tard, nous atteindrons l'Insulinde.

A Java, vivront devant nous les populations aux mœurs des plus curieuses et des plus raffinées. Nos yeux charmés verront se dérouler les plus beaux spectacles de la nature : ciels céruléens, forêts d'émeraude, mers limpides, âpre grandeur des cratères éteints, rampes des voies ferrées s'enlevant dans l'espace pour plonger au détour d'une roche dans un océan de verdure, fleurs aux mille parfums, villages indigènes que traversent des processions de masques étranges, effrayeurs de génies, danseuses sacrées aux cuirasses d'or massif, danses lascives se terminant en hypnose, huttes de bambous drapées de batik précieux, jardins de Buitenzorg — les plus beaux du monde — qu'animent des milliers d'oiseaux les plus rares, véritable féerie de couleurs et de musique... Garœt, entouré de volcans et de geysers, Djocka et Solo, résidences des Sultans, défilé ininterrompu de bateleurs, de dresseurs de faucons, de hauts dignitaires armés de kriss, coiffés d'une tiare en pain de sucre et précédés de serviteurs portant l'ombrelle.

Puis c'est le débarquement à Bali... Bali où l'on respire le charme secret des lieux que la civilisation occidentale n'a qu'effleurés, mais où les beautés de la nature et la douceur de vivre ont créé une race de poètes et d'artistes dont les mœurs, les arts, les rites, les danses, sont empreints de mysticisme et d'idéal. Les femmes passent, le torse nu, statues de bronze, dont les bras levés tiennent l'amphore ou le couffin de fruits.

La traversée des mers orientales, qu'anime la féerie des nuits pailletées d'or, prend fin à Shanghaï, porte de la Chine.

A Hong-Kong, déjà, le Céleste Empire entr'ouvre pour nous un coin du paravent prestigieux.

Une grande semaine à Péking, à qui le détachement des maîtres de l'heure a rendu le silence de ses temples et la sérénité majestueuse de ses palais. Des noms fleuris les parent : Temple du Ciel, des Dix-Huit Châtiments, des Nuages d'Ivoire, de la Grande Timbale, de Bouddha dormant, des Nues d'Émeraude. Les Palais impériaux lacustres, l'Écran des Neuf Dragons et la mystérieuse Cité interdite — fermée au monde pendant des siècles — nous recevront ainsi que la Fontaine de Jade, le Jardin de la Paix lumineuse, le Palais d'Été et le Temple de Confucius.

En route pour la grande muraille de Chine nous visiterons dans la vallée des Ancêtres, les mausolées des « Treize » qui furent les empe-

reurs de la dynastie des Mings; puis, le mur de huit cents lieues, construit il y a 2 000 ans, afin de préserver l'Empire des invasions tartares.

Trois jours de navigation et nous atteignons les rives du Japon, à l'époque frémissante et parfumée de la floraison des pruniers.

L'itinéraire en guirlande varie l'intérêt des jours et les villes, situées à quelques kilomètres les unes des autres, sont étrangement diverses.

Un peu partout, les temples abondent où l'on vénère Amitabha « Possesseur de la Lumière infinie » et Kwannon « Trois visages et mille mains », mais à Kobé, nous verrons les chutes, mâles et femelles, de Nusobiki; à Osaka, le château féodal; à Kyoto, les palais des Shogüns, le lac Biwa et les rapides de Hozu; à Nara, le parc aux Daims sacrés; à Miyanoshita, le mont Fuji se reflétant dans le lac Hakone; à Kamamura, le Daï-Butsu géant; à Tokyo, les parcs célèbres, les alentours du Palais impérial; l'avenue des Plaisirs multiples de Yokohama.

A Nikko, près du pont divin en laque rouge, dans le plus beau temple du Japon, Tô-shô-Gu, les prêtresses shintoïstes exécuteront les danses sacrées de Kagura; tandis qu'à Tokyo les geishas interpréteront la Koyo-Odori, danse des pommiers, et qu'Osaka produira l'inimitable Bunraku, théâtre des marionnettes.

A travers les paysages délicats, les décors en camaïeu rose ou argent, que pointillent les arbres en fleurs, les lacs translucides, s'achève la visite du Japon.

Aloha... Aloha... réminiscences de guitares nostalgiques, aimables sirènes nimbées de fleurs... Une île merveilleuse : Honolulu. Inoubliable !

Sur la route du retour, voici la Californie dont les rives et les villes opposent le charme romantique de l'art espagnol ancien... El Paradiso, Santa-Barbara, à la magie moderne : San-Francisco, Hollywood, Los-Angeles.

Les visites du Grand Canyon, de Chicago, au bord du lac Michigan, de New-York, ville-surprise, terminent la partie terrestre de ce voyage autour du monde qui témoigne chez les organisateurs du désir de ne pas en faire une longue et parfois monotone route marine, mais une visite plus complète des pays choisis.

La participation de ce tour du monde est réservée aux voyageurs de langue française et leur nombre, limité à dix. Ils seront accompagnés par un directeur touristique polyglotte.

Ce voyage réalisé entièrement dans des conditions de tout premier ordre — cabines sur les ponts supérieurs des navires utilisés, meilleurs hôtels dans chaque ville — et comprenant absolument tous les frais, même les pourboires à bord, est établi au prix de : 46 575 francs.

Les demandes de renseignements et les inscriptions doivent être adressées le plus tôt possible à la Direction des *Voyages Sorbonne*, 3, rue Dante, à Paris. Téléphone Odéon 13-43.